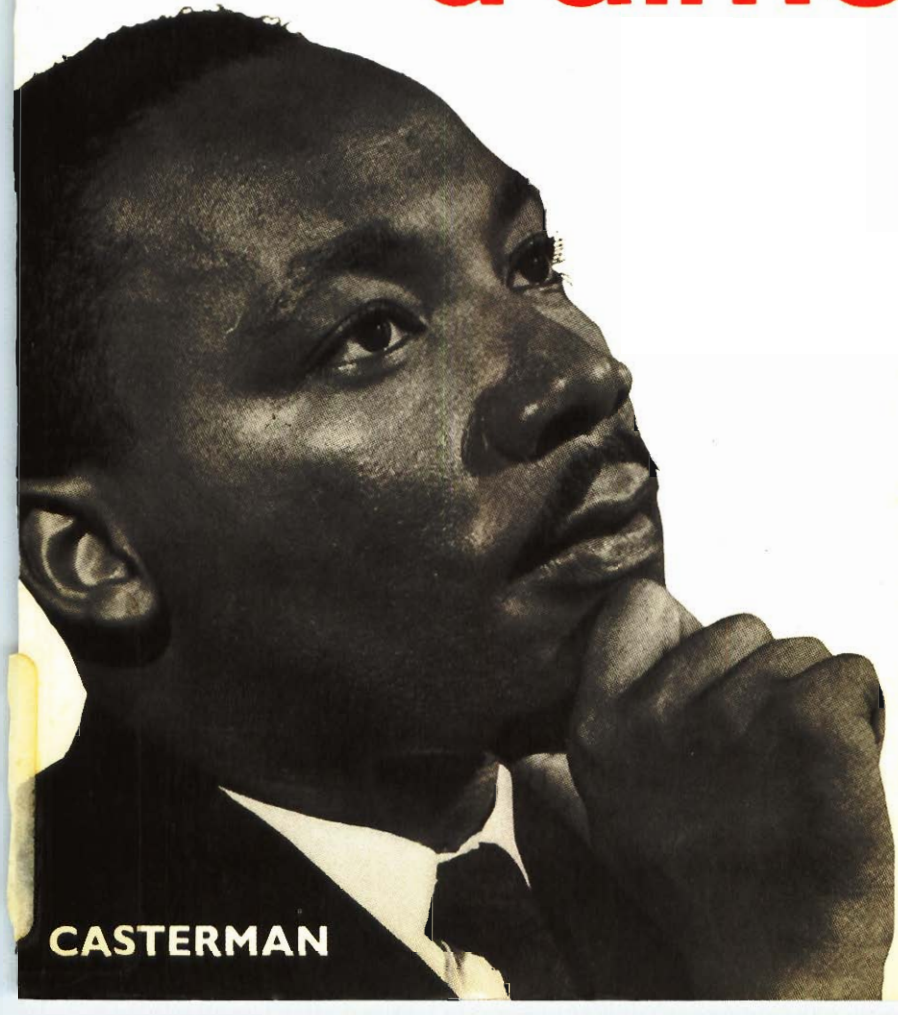
martin luther king

la force d'aimer



CASTERMAN

LA FORCE D'AIMER

L'édition originale de cet ouvrage a paru sous le titre :
STRENGTH TO LOVE
aux Éditions HARPER & ROW, New York, 1963.

ISBN 2-203-21206-3

© 1963 by Martin Luther King, Jr.
Édition française © 1964 by Casterman, Paris.

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

MARTIN LUTHER KING, Jr

LA FORCE D'AIMER

Traduit de l'américain par Jean BRULS

171242

20e édition
175e mille

CASTERMAN

A MA MÈRE ET A MON PÈRE
dont l'engagement profond dans la foi chrétienne
et l'inébranlable attachement à ses principes éternels
ont été pour moi un exemple révélateur
de la Force d'Aimer.

AVANT-PROPOS

Lorsque parut en 1964 la première édition française de ce livre, le Prix Nobel de la Paix venait d'être décerné à son auteur, déjà choisi comme « l'homme de l'année » par la revue américaine *Time* et titulaire du « Prix John Kennedy 1964 » décerné par le Conseil catholique pour la collaboration interraciale.

Quatre ans plus tard, le 4 avril 1968, le pasteur Martin Luther King est assassiné à Atlanta, au moment où il organise une « marche des pauvres » qui portera à Washington la plainte de tous les défavorisés, Noirs et Blancs. Ce crime contre l'humanité, plus encore que contre un homme, provoque dans le monde entier une émotion profonde. Toute conscience droite se sent concernée par ce destin tragique que le pape Paul VI n'hésite pas à mettre publiquement en parallèle avec la passion rédemptrice du Christ.

Plus personne aujourd'hui n'ignore quelle fut l'action, parfois spectaculaire, de M. L. King pour que soit traduite enfin dans les faits l'égalité raciale proclamée par la Constitution des États-Unis. Mais ce qui vaut au pasteur noir sa renommée mondiale, c'est d'abord l'esprit qui anima son action, la méthode qu'il mit en œuvre.

En 1958, une bombe fait sauter sa maison; elle avait été placée par des racistes blancs. « Seul l'amour chrétien peut apporter sur terre la fraternité », déclare alors M. L. King. « C'est sur la non-violence que nous serons jugés. L'homme fort est celui qui est capable de se dresser pour la défense de ses droits *sans rendre les coups.* »

On pense à Gandhi... Et en effet, Martin Luther King est un disciple de Gandhi. Mais surtout un disciple du Christ. « L'esprit de résistance passive, dit-il, m'est venu de la Bible et des enseignements de Jésus; les techniques d'exécution me sont venues de Gandhi. »

Toute l'action du pasteur King est nourrie de l'Évangile. Ses meetings commencent par la lecture de la Parole de Dieu et par la

prière, souvent chantée en d'admirables Negro's spirituals. Lorsque l'impatience, l'injustice, les coups reçus font monter dangereusement la tension, il calme les esprits : « Soyez pacifiques. Nous voulons aimer nos ennemis. Soyez bons pour eux. Aimez-les et montrez-leur que vous les aimez... Ce que nous faisons est juste et Dieu est avec nous. »

A l'appel du pasteur King, les Noirs manifestent sans violence, se laissent emprisonner par milliers sans résistance, obligent ainsi finalement les Blancs à reconnaître leurs droits humains... en prenant ces droits avec un courage calme, en dépit de toutes les intimidations.

Mais ce genre de victoire exige beaucoup de temps, beaucoup de patience. Il y a chez les Noirs américains, comme partout, des extrémistes et des violents, qui veulent arracher de force une victoire rapide mais qui ne sera que partielle car elle manquera le vrai but, formulé par King : « Notre recours à la résistance passive ne vise pas seulement à obtenir des droits pour nous-mêmes, mais à gagner l'amitié des hommes qui nous dénient ces droits, à les transformer eux-mêmes par l'amitié et par les liens d'une compréhension chrétienne devant Dieu. »

Un tel idéal aboutit logiquement au sacrifice de soi. Très lucide, Martin Luther King savait que le sacrifice suprême pourrait lui être demandé. Sa mort violente ne fut pas un échec, mais un aboutissement, une offrande de soi pour la cause d'un amour fraternel.

Ce livre ne décrit pas l'action de M. L. King. Il nous en livre la source vive, en une méditation très profonde et d'une actualité frappante, qui jaillit de la rencontre entre l'Évangile et un chrétien du XX^e siècle. La perspective s'y élargit : si le problème racial y est souvent évoqué, nous y sommes aussi confrontés avec les autres problèmes posés par notre époque à la conscience chrétienne : la guerre et la paix, la bombe atomique, le sous-développement, le rôle de la science et de la technique, le matérialisme, l'économie sociale, le communisme... En vérité, dans ce livre le pasteur King nous invite à nous poser une

question fondamentale sur ce que, pour chacun de nous, vraiment, concrètement, vitalement, signifie la foi au Christ et à son Message.

Ceci dit, personne ne s'étonnera qu'un prêtre catholique ait entrepris de traduire les sermons d'un pasteur baptiste et l'ait fait en se sentant en pleine communion d'esprit et de cœur avec lui. La fraternité dans le Christ est plus profonde que les séparations ecclésiastiques. Au niveau où se place l'auteur de ce livre, il n'y a plus que le message d'un chrétien à d'autres chrétiens et à tous les hommes de bonne volonté.

J'espère n'avoir pas trahi le pasteur King. Dans sa préface, il avoue avoir longtemps hésité à livrer par écrit des textes qui étaient faits pour être adressés de vive voix à un auditoire. Et en effet, le style oral apparaît immédiatement au lecteur du texte original, qu'il faudrait lire à haute voix pour en apprécier pleinement la force et le rythme, souvent assurés par le parallélisme des expressions et même des mots. Comprendre l'hésitation de l'auteur à voir imprimée cette parole vivante, c'est comprendre du même coup le tourment du traducteur, qui doit tenter de la faire passer dans une langue très différente. Dans la mesure du possible, j'ai donc essayé de garder son genre littéraire et ses caractéristiques au texte du pasteur King. Mais surtout, j'ai voulu relayer son message pour les lecteurs de langue française, car c'est un message qui doit, comme l'Évangile dont il est un écho fidèle, être entendu par tous les hommes.

Jean BRULS.

PRÉFACE DE L'AUTEUR

En ces jours agités et incertains, les malheurs de la guerre et ceux de l'injustice économique et sociale menacent jusqu'à l'existence même de l'humanité. Nous vivons réellement une époque de crise grave. Celle-ci forme la toile de fond des sermons réunis dans ce volume et ils ont été choisis parce que, d'une manière ou l'autre, ils traitent des problèmes personnels ou collectifs que pose cette crise. J'ai cherché à y présenter le message chrétien à porter sur les maux sociaux qui assombrissent notre temps, avec le témoignage et la discipline qui sont requis de chacun. A l'origine, tous ces sermons furent écrits pour mes anciens paroissiens de l'église baptiste de Dexter Avenue à Montgomery en Alabama et pour mes paroissiens actuels de l'église baptiste Ebenezer à Atlanta en Géorgie. Beaucoup ont ensuite été prêchés à des auditoires répandus dans toute la nation.

Tous ces sermons furent prononcés durant ou après le boycottage des autobus à Montgomery en Alabama et ce mouvement particulier m'a fourni un certain nombre d'exemples, dont plusieurs ont été cités dans mon livre Stride Toward Freedom. *Trois sermons : « L'amour en acte », « Aimer vos ennemis » et « Rêves détruits » — ont été écrits dans les prisons de Géorgie. « Pèlerinage vers la non-violence » est une refonte et une mise à jour d'un sujet traité dans* The Christian Century *et dans* Stride Toward Freedom. *Bien qu'il ne s'agisse pas d'un sermon, il a été ajouté à la fin du volume à la demande expresse de l'éditeur.*

J'ai été plutôt réticent à l'idée de voir imprimer un volume de sermons. Ma méfiance est née du fait qu'un sermon n'est pas un essai à lire, mais un discours à entendre. Il doit être un appel convaincant adressé à un auditoire. Il s'adresse donc à l'oreille de l'auditeur plutôt qu'à l'œil du lecteur. Lorsque j'ai tenté de récrire ces textes pour l'œil, je me suis convaincu que cette tentative ne serait jamais pleinement satisfaisante.

Et au moment où ce volume est sous presse, je n'ai pas encore réussi à surmonter tout à fait ma méfiance. Mais par déférence envers mes paroissiens anciens et actuels, mes associés dans la Southern Christian Leadership Conference *et mes nombreux amis de partout, qui ont réclamé le texte de tel ou tel sermon, j'offre ces discours dans l'espoir que de ces mots écrits un message pourra naître, vivant, pour le lecteur.*

Je suis heureux de dire ma gratitude à tous ceux qui m'ont aidé. J'ai une dette de reconnaissance envers mon ami et assistant, Wyatt Tee Walker, lui-même excellent prédicateur, qui a lu mon manuscrit et m'a fait des suggestions intéressantes. Je suis débiteur aussi de mon professeur et ami Samuel W. Williams, pour ses conseils utiles et stimulants. Charles L. Wallis m'a fourni une aide précieuse pour la toilette finale du manuscrit. Mes remerciements aussi à mon efficiente secrétaire, Miss Dora E. McDonald, qui n'a cessé de me dire des paroles d'encouragement et a transposé mes pages manuscrites en copies dactylographiées. Et surtout je dois remercier mon épouse dévouée, Coretta, qui a lu tout le manuscrit et m'a donné conseils et inspiration. Son amour et sa patience l'ont rendue compréhensive lorsque le travail d'achèvement de ce volume me tenait plus encore que de coutume éloigné d'elle et de nos enfants.

Martin Luther KING.

I

UN ESPRIT FERME ET UN CŒUR TENDRE

Soyez prudents comme les serpents et simples comme les colombes.

MATTHIEU 10, 16.

Un philosophe français déclare : « Nul homme n'est fort s'il ne porte dans son caractère des antithèses fortement marquées. » L'homme fort unit en une synthèse vivante des contraires fortement marqués. Rarement les hommes atteignent à cet équilibre des contraires. Les idéalistes ne sont pas souvent réalistes ni les réalistes souvent idéalistes. Les militants ne sont guère connus pour être passifs ni les passifs pour être militants. Rarement les humbles savent se mettre en valeur et ceux qui se mettent en valeur sont rarement des humbles. Mais la vie en sa perfection est une synthèse créatrice dans l'harmonie fructueuse des contraires. Le philosophe Hegel dit que la vérité ne se trouve ni dans la thèse ni dans l'antithèse, mais dans une synthèse naissante qui les réconcilie.

Jésus a reconnu la nécessité d'unir les contraires. Il savait que ses disciples auraient à affronter un monde difficile et hostile où ils seraient confrontés aux politiques récalcitrants et aux protecteurs intransigeants de l'ordre ancien. Il savait qu'ils rencontreraient des hommes froids et arrogants dont les cœurs ont été endurcis par le long hiver du traditionalisme. Il leur dit donc : « Voici que je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. » Et il leur donna une formule d'action : « Soyez donc prudents comme les serpents et simples comme les colombes. » Il est assez difficile d'imaginer une même personne ayant à la fois les caractéristiques du serpent et celles de la

colombe, mais c'est ce que Jésus attend. Nous devons combiner la résistance du serpent et la douceur de la colombe, un esprit ferme et un cœur tendre.

I

Considérons d'abord la nécessité d'un esprit ferme, caractérisé par une pensée incisive, une appréciation réaliste et un jugement décisif. L'esprit ferme est aigu et pénétrant, sachant briser la carapace des légendes et des mythes et séparer le vrai du faux. L'homme ferme d'esprit est astucieux et clairvoyant. Il possède une qualité forte et austère, qui tend à la fermeté du dessein et à la solidité de l'engagement.

Qui doutera que cette fermeté d'esprit soit l'un des plus grands besoins de l'homme? Il est rare de trouver des hommes qui volontairement s'engagent dans une réflexion exigeante et ferme. Il est presque universel de rechercher les réponses faciles et les demi-solutions. Rien ne pèse plus à certaines gens que d'avoir à penser.

Cette tendance répandue à la mollesse d'esprit se remarque dans l'incroyable crédulité humaine. Voyez notre attitude devant la publicité. Nous sommes si facilement amenés à acheter un produit parce qu'une réclame de T.V. ou de radio affirme son excellence. Les agents de publicité ont depuis longtemps découvert que beaucoup de gens ont l'esprit malléable et ils exploitent cette réceptivité par des slogans habiles et efficaces.

Cette crédulité exagérée s'observe aussi dans la tendance de nombreux lecteurs à accepter comme vérité finale la parole imprimée. Peu de gens comprennent que même nos moyens authentiques d'information — la presse, la tribune et souvent la chaire — ne nous livrent pas une vérité objective et impartiale.

Peu de gens ont assez de rigueur d'esprit pour porter un jugement critique et discerner le vrai du faux, le fait de la fiction. Nos esprits ne cessent d'être envahis par des légions de demi-vérités, de préjugés et de faux faits. L'un des plus grands besoins de l'humanité est d'être élevée au-dessus des marécages de la fausse propagande.

Les individus à l'esprit débile sont enclins à embrasser toutes sortes de superstitions. Leur esprit est sans cesse envahi par des peurs irrationnelles, qui vont de la crainte du vendredi treize à celle du chat noir qui croise les pattes. Dans l'ascenseur d'un grand hôtel de New York, j'ai remarqué pour la première fois qu'il n'y avait pas de treizième étage, le quatorzième succédant immédiatement au douzième. Comme j'en demandais la raison au garçon d'ascenseur, il me dit : « Cette coutume est observée par la plupart des grands hôtels, parce que beaucoup de gens redoutent d'être au treizième étage. » Et il ajouta : « La stupidité de cette crainte est démontrée par la fait même que le quatorzième étage est en réalité le treizième! » De telles craintes rendent l'esprit débile hazard le jour et hanté la nuit.

L'homme à l'esprit débile craint toujours le changement. Il se sent en sécurité dans le statu quo et la nouveauté lui inspire une peur presque morbide. Pour lui, la pire souffrance est celle d'une idée neuve. On rapporte qu'un ancien ségrégationiste dans le Sud a dit un jour : « J'en suis arrivé à voir maintenant que la déségrégation est inévitable. Mais je prie Dieu qu'elle ne se réalise pas avant ma mort. » La personne à l'esprit débile désire toujours perpétuer le moment présent et tenir la vie sous le joug astreignant du « toujours pareil ».

La débilité d'esprit envahit souvent la religion. C'est pourquoi la religion a parfois rejeté une vérité neuve avec une passion

dogmatique. Par des édits et des bulles, des inquisitions et excommunications, l'Église a cherché à proroger la vérité et à dresser un mur infranchissable sur le chemin du chercheur de vérité. La critique historique et philologique de la Bible est considérée comme blasphématoire par l'esprit débile et la raison est souvent regardée comme l'exercice d'une faculté corrompue. Les personnes à l'esprit débile ont corrigé les Béatitudes pour y lire : « Heureux les purs par ignorance, car ils verront Dieu. »

C'est aussi ce qui a conduit à la croyance répandue en une opposition entre science et religion. Ce qui est faux. Il peut y avoir conflit entre hommes de religion à l'esprit débile et hommes de science à l'esprit ferme, mais non point entre science et religion. Leurs mondes respectifs sont distincts et leurs méthodes différentes. La science recherche, la religion interprète. La science donne à l'homme une connaissance qui est puissance; la religion donne à l'homme une sagesse qui est contrôle. La science s'occupe surtout de faits; la religion s'occupe surtout de valeurs. Ce ne sont pas deux rivales. Elles sont complémentaires. La science empêche la religion de sombrer dans l'irrationalisme impotent et l'obscurantisme paralysant. La religion retient la science de s'embourber dans le matérialisme suranné et le nihilisme moral.

Nous n'avons pas à regarder bien loin pour découvrir les dangers de la débilité d'esprit. Les dictateurs, en s'appuyant sur elle, ont conduit les hommes à des actes de barbarie et de terrorisme impensables dans une société civilisée. Adolf Hitler avait compris que la débilité d'esprit prévalait parmi ses partisans : « J'utilise l'émotion pour le grand nombre, disait-il, et je réserve la raison pour quelques-uns. » Dans *Mein Kampf* il déclare : « Grâce à des mensonges adroits, répétés sans relâche, il est possible de faire croire aux gens que le ciel est l'enfer, et l'enfer

le ciel... Plus grand est le mensonge, plus promptement il est accepté. »

La débilité d'esprit est l'une des causes fondamentales du préjugé racial. La personne à l'esprit ferme examine toujours les faits avant d'en tirer des conclusions; en bref, elle post-juge. La personne à l'esprit débile tire une conclusion avant d'avoir examiné le premier fait; en bref, elle pré-juge et tombe dans le préjugé. Le préjugé racial s'appuie sur des craintes sans fondement, des soupçons et des incompréhensions. Il y a ceux qui sont assez débiles d'esprit pour croire à la supériorité de la race blanche et à l'infériorité de la race noire, en dépit des enquêtes des anthropologistes, qui démontrent solidement la fausseté de cette idée. Il y a les gens d'esprit débile qui prétendent que la ségrégation raciale se maintiendra parce que les Noirs restent en deçà de la moyenne aux points de vue académique, physique et moral. Ces gens ne sont pas assez clairvoyants pour comprendre que ces niveaux inférieurs sont le résultat de la ségrégation et de la discrimination. Ils ne se rendent pas compte qu'il est rationnellement erroné et sociologiquement insoutenable d'utiliser les effets tragiques de la ségrégation comme argument pour son maintien. Trop de politiciens dans le Sud savent fort bien que cette maladie de la débilité d'esprit atteint leurs mandants. Avec un zèle insidieux, ils font des déclarations incendiaires et propagent des déformations et des demi-vérités, qui font naître des craintes anormales et des antipathies maladives dans les esprits des Blancs non éduqués et défavorisés, les laissant dans une telle confusion qu'ils sont conduits à des actes de bassesse et de violence qu'une personne normale ne commet pas.

Il y a peu d'espoir pour nous tant que nous ne devenons pas assez fermes d'esprit pour briser les chaînes des préjugés, des demi-vérités et de la simple ignorance. Le type du monde actuel

ne nous permet pas le luxe de la débilité d'esprit. Une nation ou une civilisation qui continue à produire des hommes à l'esprit débile achète à crédit sa propre mort spirituelle.

II

Mais nous ne devons pas nous en tenir à l'entretien d'un esprit ferme. L'Évangile demande aussi un cœur tendre. Sans la douceur du cœur, la fermeté de l'esprit est froide et distante, laissant la vie dans un perpétuel hiver privé de la douceur du printemps et de l'agréable chaleur de l'été. Quoi de plus tragique que de voir une personne qui s'est élevée jusqu'aux hauteurs disciplinées de la fermeté d'esprit, mais a sombré en même temps dans les abîmes sans chaleur de la dureté de cœur?

L'homme au cœur dur n'aime jamais vraiment. Il s'engage dans un utilitarisme sordide qui apprécie les autres en raison surtout de leur utilité pour lui-même. Jamais il ne fait l'expérience de la beauté de l'amitié, parce qu'il est trop froid pour éprouver de l'affection pour un autre et trop égocentrique pour partager la joie et la peine d'autrui. Il est une île qu'aucun lien d'amour ne relie au continent de l'humanité. L'homme au cœur dur est incapable de compassion authentique. Il n'éprouve nulle émotion devant les peines et les afflictions de ses frères. Il passe chaque jour devant des hommes infortunés, mais jamais il ne les voit vraiment. Il donne des dollars à une œuvre valable de charité, mais il ne donne rien de son esprit.

L'individu au cœur dur ne voit jamais les hommes en tant qu'hommes; il les voit plutôt comme de simples objets ou comme les dents impersonnelles d'un engrenage tournant sans fin. Dans la grande roue de l'industrie, il voit les hommes en tant que

mains. Dans la roue massive de la vie urbaine, il voit les hommes comme les doigts dans une multitude. Dans la roue mortelle de la vie militaire, il voit les hommes comme matricules d'un régiment. Il dépersonnalise la vie.

Jésus a souvent montré les caractéristiques de l'homme au cœur dur. Le riche insensé fut condamné, non parce qu'il était d'esprit débile, mais plutôt parce qu'il n'avait pas un cœur tendre. Pour lui, la vie était un miroir où il se contemplait lui-même et non une fenêtre ouverte sur les autres. Le mauvais riche alla en enfer, non parce qu'il était fortuné, mais parce que son cœur n'était pas assez tendre pour voir Lazare et qu'il ne fit aucun effort pour franchir l'abîme entre lui-même et son frère.

Jésus nous rappelle que la vie bonne combine la fermeté du serpent et la tendresse de la colombe. Avoir les qualités du serpent sans celles de la colombe, c'est être sans ardeur, vil et égoïste. Avoir les qualités de la colombe sans celles du serpent, c'est être sentimental, anémique et sans but. Nous devons combiner les antithèses fortement marquées.

En tant que Noirs, nous devons réunir fermeté d'esprit et tendresse de cœur, si nous devons marcher de façon constructive vers le but de la liberté et de la justice. Les individus à l'esprit débile parmi nous estiment que la seule manière de traiter avec l'oppression est de s'y adapter. Ils acceptent la ségrégation et s'y résignent. Ils préfèrent rester opprimés. Lorsque Moïse conduisit les enfants d'Israël de l'esclavage d'Égypte à la liberté de la Terre promise, il découvrit que les esclaves n'accueillent pas toujours bien leurs libérateurs. Ils préféreraient supporter ces maux qu'ils ont, comme Shakespeare l'a noté, plutôt que d'aller vers d'autres qu'ils ignorent. Ils préfèrent « les pots de viande d'Égypte » aux épreuves de l'émancipation. Mais ce n'est pas là une issue. L'acceptation dans un esprit débile, c'est de la lâcheté.

Mes amis, nous ne pouvons gagner le respect des Blancs du Sud et d'ailleurs si nous voulons vendre l'avenir de nos enfants pour notre sécurité et notre confort personnels. En outre, nous devons apprendre qu'accepter passivement un système injuste, c'est coopérer avec ce système et par là se rendre complice de sa malice.

Et il y a parmi nous des individus au cœur dur et aigri qui voudraient combattre l'adversaire par la violence physique et la haine corrosive. La violence ne donne que des victoires passagères; en créant beaucoup plus de problèmes sociaux qu'elle n'en résout, la violence n'apporte jamais de paix durable. Je suis convaincu que si nous succombons à la tentation d'user de violence dans notre combat pour la liberté, les générations futures connaîtront une nuit d'amertume longue et désolée car notre legs principal sera le règne sans fin du chaos. Une Voix, qui se répercute d'âge en âge dans les couloirs du temps, dit à chaque Pierre excité : « Remets ton épée au fourreau. » L'histoire est encombrée des débris des nations qui n'ont pas suivi l'ordre du Christ.

III

Une troisième voie s'ouvre à notre quête de liberté et c'est la résistance non violente, qui combine la fermeté de l'esprit et la tendresse du cœur; elle évite la complaisance et l'inaction de l'esprit débile aussi bien que la violence et l'amertume du cœur dur. Ma conviction est que cette méthode doit guider notre action dans la crise actuelle des relations raciales. Par la résistance non violente, nous serons capables de nous opposer au système injuste en même temps que d'aimer les auteurs de ce système. Nous devons travailler passionnément et implacablement pour obtenir nos droits de citoyens à part entière,

mais que jamais on ne puisse dire, mes amis, que pour l'obtenir nous avons usé des méthodes inférieures de fausseté, malice, haine et violence.

Je ne voudrais pas conclure sans appliquer le texte à la nature de Dieu. La grandeur de notre Dieu tient au fait qu'Il est à la fois ferme d'esprit et tendre de cœur. Il possède les deux qualités d'austérité et de douceur. Toujours prête à souligner l'un et l'autre des attributs de Dieu, la Bible exprime sa fermeté d'esprit dans sa justice et son courroux, sa tendresse de cœur dans son amour et sa grâce. Dieu a les deux bras étendus. L'un est assez fort pour entourer de justice, l'autre est assez doux pour nous embrasser de grâce. D'une part, Dieu est un Dieu de justice qui punit Israël de son obstination; d'autre part, il est le Père qui pardonne et dont le cœur se remplit d'une joie indicible au retour de l'enfant prodigue.

Je suis heureux que nous adorions un Dieu à la fois ferme d'esprit et tendre de cœur. Si Dieu n'était que ferme d'esprit, il serait un despote froid et sans ardeur, assis en quelque ciel lointain « contemplant toutes choses », comme écrit Tennyson dans *The Palace of Art*. Il serait le « moteur non mû » d'Aristote, se connaissant lui-même mais n'aimant nul autre. Mais si Dieu n'était que tendre de cœur, il serait trop mou et sentimental pour agir lorsque les choses vont de travers et incapable de contrôler ce qu'il a fait. Il serait comme le Dieu aimable de H. G. Wells dans *Dieu, le roi invisible*, qui désire beaucoup faire un monde bon, mais se trouve désarmé devant la puissance naissante du mal. Dieu n'est ni dur de cœur ni débile d'esprit. Il est assez ferme d'esprit pour transcender le monde; il est assez tendre de cœur pour y vivre. Il ne nous laisse pas seuls dans nos luttes et nos combats. Il nous recherche dans les ténèbres et souffre avec nous et pour nous dans notre sort tragique de prodigues.

Parfois nous avons besoin de savoir que le Seigneur est un Dieu de justice. Lorsque les géants endormis de l'injustice surgissent sur la terre, nous avons besoin de savoir qu'il y a un Dieu de puissance qui peut les faucher comme l'herbe et les laisser se dessécher comme du foin coupé. Lorsque nos efforts les plus acharnés ne peuvent arrêter la vague déferlante de l'oppression, nous avons besoin de savoir qu'il y a dans cet univers un Dieu dont la force sans égale est l'exact opposé de la faiblesse sordide de l'homme. Mais il y a aussi des temps où nous avons besoin de savoir que Dieu est amour et miséricorde. Lorsque nous sommes ébranlés par les vents froids de l'advetsité et battus par la tempête furieuse du désappointement, lorsque notre folie et notre péché nous égarent en quelque région lointaine et destructive, que nous nous sentons frustrés dans un étrange sentiment de nostalgie, nous avons besoin de savoir qu'il y a Quelqu'un qui nous aime, prend soin de nous, nous comprend et nous donnera une autre chance. Lorsque les jours deviennent ténébreux et les nuits lugubres, nous pouvons être heureux que notre Dieu combine en sa nature une synthèse créatrice d'amour et de justice, qui nous conduira par les vallées sombres de la vie jusqu'aux sentiers lumineux de l'espérance et de l'accomplissement.

II

NON-CONFORMISTE TRANSFORMÉ

Ne vous conformez pas à ce monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit.

ROMAINS 12, 2.

« Ne vous conformez pas... » est un conseil difficile en une génération où les pressions de masse ont inconsciemment conditionné nos esprits et nos pieds à se mouvoir aux battements rythmiques du statu quo. Beaucoup de voix et de forces nous poussent à choisir le sentier de la moindre résistance; elles nous commandent de ne jamais lutter pour une cause impopulaire et de ne jamais nous trouver dans une minorité pathétique de deux ou trois.

Certaines même de nos disciplines intellectuelles nous persuadent de la nécessité de nous conformer. Certains sociologues philosophes suggèrent que la moralité n'est que le consensus du groupe et que les voies communes sont les voies correctes. Certains psychologues affirment que l'ajustement mental et émotionnel est la récompense du fait de penser et d'agir comme tout le monde.

Succès, approbation et conformisme sont les maîtres-mots du monde moderne, où chacun semble implorer la sécurité anesthésiante de l'identification à la majorité.

I

En dépit de cette tendance prédominante au conformisme, nous, chrétiens, avons pour mission d'être non conformistes. L'apôtre Paul, qui connaissait les réalités intérieures de la foi chrétienne, a donné ce conseil : « Ne vous conformez pas à ce

monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » Nous sommes appelés à être des hommes de conviction, non de conformisme; de noblesse morale, non de respectabilité sociale. Nous avons reçu ordre de vivre différemment et selon une fidélité plus haute.

Tout vrai chrétien est citoyen de deux mondes, celui du temps et celui de l'éternité. Paradoxalement, nous sommes dans le monde et cependant nous ne sommes pas du monde. Aux chrétiens de Philippes, Paul écrivit : « Nous sommes une colonie du ciel. »[1] Ils comprenaient ce qu'il voulait dire, car leur cité de Philippes était une colonie romaine. Lorsque Rome désirait romaniser une province, elle y établissait une petite colonie qui vivait selon la loi romaine et les coutumes romaines et qui, bien qu'en pays étranger, tenait fermement à son allégeance romaine. Cette minorité puissante et créatrice répandait l'évangile de la culture romaine. Bien que l'analogie soit imparfaite — les colons romains vivaient dans un cadre d'injustice et d'exploitation, c'est-à-dire le colonialisme — l'Apôtre indique la responsabilité des chrétiens à pénétrer un monde non chrétien des idéaux d'un ordre plus élevé et plus noble. Vivant dans une colonie du temps, nous sommes finalement responsables envers l'empire de l'éternité. Comme chrétiens, nous ne devons jamais subordonner notre fidélité suprême à aucune coutume liée au temps, à aucune idée liée à la terre, car au cœur de notre univers il existe une réalité plus haute — Dieu et son Royaume d'amour — à laquelle nous devons être conformés.

Cet ordre de ne pas nous conformer à ce monde ne vient pas seulement de Paul, mais aussi de notre Seigneur et Maître, Jésus-Christ, le non-conformiste le plus engagé du monde, dont le non-

1. Philippiens 3, 20 (Moffat).

conformisme moral lance encore son défi à la conscience de l'humanité.

Si une société opulente veut nous enjôler et nous amener à croire que le bonheur est dans la dimension de nos automobiles, l'aspect impressionnant de nos maisons et le coût de nos vêtements, Jésus nous rappelle : « La vie d'un homme ne dépend pas de ses biens, fût-il dans l'abondance. »[2]

Si nous sommes soumis à la tentation d'un monde dominé par la promiscuité sexuelle et rendu fou par une philosophie de *self-expression*, Jésus nous dit que « celui qui regarde une femme avec convoitise a déjà dans son cœur commis l'adultère avec elle »[3].

Si nous refusons de souffrir pour la justice et choisissons de suivre le chemin du confort plutôt que de la conviction, nous entendons Jésus dire : « Heureux ceux qui sont persécutés pour la justice, car le royaume des cieux est à eux. »[4]

Si dans notre orgueil spirituel nous nous glorifions d'avoir atteint le sommet de l'excellence morale, Jésus nous avertit : « Les publicains et les prostituées vous devanceront dans le royaume des cieux. »[5]

Si, par un détachement sans compassion et un individualisme arrogant, nous laissons sans réponse les besoins des défavorisés, le Maître nous dit : « Ce que vous avez fait au plus petit de mes frères, c'est à moi que vous l'avez fait. »[6]

Si nous permettons à l'étincelle de la revanche d'allumer dans nos cœurs la haine pour nos ennemis, Jésus enseigne : « Aimez

2. Luc 12, 15.
3. Matthieu 5, 28.
4. Matthieu 5, 10.
5. Matthieu 21, 31.
6. Matthieu 25, 40.

vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent. »[7]

En tous temps et en tous lieux, la morale d'amour de Jésus est une lumière rayonnante qui révèle la laideur de notre conformisme sans élan.

Malgré cet appel impératif à vivre différemment, nous avons cultivé un esprit de masse et nous avons évolué de cet extrême qu'est l'individualisme farouche vers cet extrême plus grand encore qu'est le collectivisme farouche. Nous ne faisons pas l'histoire, nous sommes faits par l'histoire. Longfellow déclare : « En ce monde, un homme doit être ou l'enclume ou le marteau »[8], signifiant par là qu'il doit ou modeler la société ou être modelé par elle. Qui douterait qu'aujourd'hui la plupart des hommes soient enclumes et taillés sur le patron de la majorité? Ou bien, pour prendre une autre image, la plupart des hommes, et des chrétiens en particulier, sont des thermomètres qui indiquent ou enregistrent la température de l'opinion majoritaire, et non des thermostats qui transforment et règlent la température de la société.

Beaucoup de gens n'ont pas de peur plus terrible que de prendre une position qui s'écarte nettement et clairement de l'opinion courante. La tendance du grand nombre est d'adopter un point de vue assez ambigu pour tout inclure et assez populaire pour inclure tout le monde. En même temps s'est développé un culte désordonné du gigantisme. Nous vivons à une époque de « jumboïsme », où les hommes trouvent sécurité en ce qui est grand et vaste : grandes villes, grands buildings, grandes corporations.

7. Matthieu 5, 44.
8. *Hyperion*, Livre IV, chap. 7.

Ce culte du gabarit en a conduit beaucoup à craindre d'être identifiés à une idée minoritaire. Ils ne sont pas rares ceux qui chérissent un idéal élevé et noble, mais le cachent sous le boisseau par crainte d'être réputés différents. De nombreux Sudistes blancs sincères sont en privé opposés à la ségrégation et à la discrimination, mais ils appréhendent d'encourir la condamnation publique. Des millions de citoyens sont profondément troublés en constatant que le complexe militari-industriel règle trop souvent la politique nationale, mais ils ne voudraient point passer pour non patriotes. D'innombrables Américains loyaux estiment qu'un organisme mondial comme l'O.N.U. devrait inclure même la Chine rouge, mais ils craignent d'être désignés comme sympathisants communistes. Une légion de personnes réfléchies reconnaît que le capitalisme traditionnel doit évoluer si notre important revenu national doit être équitablement distribué, mais ils craignent que leurs critiques les fassent paraître non américains. De nombreuses jeunes personnes, décentes et saines, se laissent entraîner dans des actions malsaines, que personnellement elles n'approuvent pas ni même ne goûtent, parce qu'elles sont gênées de dire non quand la bande dit oui. Combien *peu* de gens ont l'audace d'exprimer publiquement leurs convictions, et combien *beaucoup* avouent être « astronomiquement intimidés »!

Le conformisme aveugle nous rend si soupçonneux à l'égard d'un individu qui insiste pour dire ce qu'il croit réellement, que nous ne craignons pas de menacer ses libertés civiles. Si un homme, qui croit vigoureusement à la paix, est assez fou pour porter un calicot dans une manifestation publique, ou si un homme du Sud, de race blanche, croyant au rêve américain de la dignié et riche de personnalité humaine, se hasarde à inviter un Noir chez lui et à se joindre à lui dans sa lutte pour la liberté, il est exposé à se voir convoqué devant quelque instance d'enquête

légale. Il est très certainement communiste s'il épouse la cause de la fraternité humaine!

Thomas Jefferson a écrit : « J'ai juré sur l'autel de Dieu hostilité éternelle à toute forme de tyrannie sur l'esprit de l'homme. »[9] Pour les conformistes et les modeleurs de la mentalité conformiste, ces paroles doivent sûrement sonner comme une doctrine dangereuse et radicale. Avons-nous laissé s'affaiblir à ce point la lampe de la pensée indépendante que si Jefferson écrivait et vivait de nos jours ces paroles, nous y trouverions motif à le poursuivre et à enquêter sur son compte? Si les Américains permettent que le contrôle de la pensée, le contrôle de l'activité, le contrôle de la liberté se poursuivent, nous irons sûrement vers les ombres du fascisme.

II

Nulle part la tragique tendance au conformisme n'est plus évidente que dans l'Église, une institution qui a souvent servi à cristalliser, conserver et même bénir les conceptions de l'opinion majoritaire. La reconnaissance par l'Église autrefois de l'esclavage, de la ségrégation raciale, de la guerre et de l'exploitation économique témoigne du fait qu'elle a prêté l'oreille à l'autorité du monde plus qu'à l'autorité de Dieu. Appelée à être la gardienne morale de la communauté, l'Église a parfois préservé ce qui était contraire à la morale. Appelée à combattre les maux sociaux, elle est restée silencieuse derrière ses vitraux. Appelée à conduire les hommes sur les grand-routes de la fraternité et à les inviter à dépasser les bornes étroites de race et de classe, elle a énoncé et pratiqué l'exclusivisme racial.

9. *Writings*, vol. X, p. 173.

Nous, les prédicateurs, nous avons aussi été tentés par le culte séduisant du conformisme. Séduits par les symboles du succès selon le monde, nous avons mesuré nos réalisations à la taille de notre personnage. Nous sommes devenus des *showmen* pour plaire aux fantaisies et aux caprices de la foule. Nous prononçons des sermons rassurants; nous évitons de dire du haut de nos chaires tout ce qui pourrait troubler les vues respectables des membres confortables de nos communautés. Ministres de Jésus-Christ, avons-nous sacrifié la vérité sur l'autel de l'intérêt personnel et, comme Pilate, aligné nos convictions sur les demandes de la foule?

Il nous faut retrouver la flamme évangélique des premiers chrétiens, qui furent non-conformistes au sens le plus vrai du mot et refusèrent de régler leur témoignage sur les perspectives du monde. Volontairement, ils sacrifièrent réputation, fortune, vie même à une cause qu'ils savaient être juste. Petits par le nombre, ils furent des géants par la qualité. La puissance de leur évangile mit fin à des plaies barbares comme l'infanticide et les combats sanglants des gladiateurs. Finalement, ils gagnèrent à Jésus-Christ tout l'empire romain.

Mais peu à peu l'Église s'enfonça si bien dans la richesse et le prestige qu'elle commença à diluer les fortes demandes de l'évangile et à se conformer aux voies du monde. Et depuis lors l'Église n'a plus été qu'une trompette faible et inefficace aux sons incertains. Si l'Église de Jésus-Christ doit retrouver sa puissance, son message et son retentissement authentique, elle doit se conformer uniquement aux demandes de l'évangile.

L'espoir d'un monde sûr et où il fait bon vivre repose sur des non-conformistes disciplinés, donnés à la justice, à la paix, à la fraternité. Les pionniers en liberté humaine, académique, scientifique et religieuse ont toujours été des non-conformistes. En

tout ce qui regarde le progrès de l'humanité, faites confiance au non-conformiste!

Dans son essai *Self-Reliance*, Emerson a écrit : « Qui veut être un homme doit être non conformiste. » L'apôtre Paul nous rappelle que qui veut être chrétien doit aussi être non conformiste. Tout chrétien qui aveuglément accepte les opinions de la majorité et suit par crainte et timidité un sentier d'opportunisme et d'approbation sociale est un esclave mental et spirituel. Notez bien ces mots de la plume de James Russell Lowell :

> « Esclaves ceux qui craignent de parler
> pour le tombé et pour le faible;
> Esclaves ceux qui refusent de choisir
> haine, raillerie et injure
> plutôt que de détourner en silence
> d'une vérité qui s'impose;
> Esclaves ceux qui n'osent pas
> être dans le droit avec deux ou trois. »[10]

III

En lui-même pourtant le non-conformisme n'est pas nécessairement bon et il ne jouit parfois d'aucun pouvoir de transformation et de rédemption. *Per se*, il n'a pas de valeur salutaire et peut en certains cas ne représenter guère qu'une forme d'exhibitionnisme. Dans la dernière moitié du texte, Paul nous présente une formule de non-conformisme constructif : « Transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. » Le non-conformisme est créateur lorsqu'il est contrôlé et dirigé par une vie transformée; il est constructif lorsqu'il comporte une nouvelle vision mentale.

10. *Stanzas on Freedom* (extrait).

En ouvrant nos vies à Dieu dans le Christ, nous devenons des créatures nouvelles. Cette expérience, dont Jésus parle comme d'une nouvelle naissance, est essentielle si nous devons être des non-conformistes transformés et exempts de cette justice et de cette rectitude si froides qui trop souvent caractérisent le non-conformiste. Quelqu'un a dit : « J'aime les réformes, mais je hais les réformateurs. » Un réformateur peut être un non-conformiste non transformé, que sa rébellion contre les maux de la société a laissé ennuyeusement rigide et déraisonnablement impatient.

Ce n'est que par une transformation spirituelle intérieure que nous pouvons obtenir la force de combattre avec rigueur les maux du monde dans un esprit d'humilité et d'amour. Le non-conformiste transformé ne consent en outre jamais à cette espèce passive de patience qui est excuse pour ne rien faire. Et sa propre transformation lui évite de prononcer des paroles irresponsables, qui indisposent sans réconcilier, comme de former des jugements hâtifs qui sont aveugles à la nécessité du progrès social. Il reconnaît que le changement social n'est pas pour demain, tout en travaillant comme s'il le pensait une possibilité imminente.

Cette heure de l'histoire demande un groupe engagé de non-conformistes transformés. Notre planète tremble au bord de l'annihilation atomique; de dangereuses passions d'orgueil, de haine, d'égoïsme sont installées dans nos vies; la vérité gît prostrée sur les collines raboteuses de calvaires sans noms; et les hommes se prosternent devant les faux dieux du nationalisme et du matérialisme. Notre monde sera sauvé du sort qui le menace non par l'adaptation complaisante de la majorité conformiste, mais par l'inadaptation créatrice de la minorité non-conformiste.

Il y a quelques années, le professeur Bixler nous a rappelé le danger d'une surestimation de la vie bien adaptée. Chacun

cherche passionnément à être bien adapté. Nous devons, bien sûr, être bien adaptés si nous voulons éviter les personnalités neurotiques et schizophréniques, mais il y a dans notre monde des choses auxquelles des hommes de bonne volonté doivent être mal adaptés. J'avoue n'avoir jamais tendu à m'adapter aux maux de la ségrégation ni aux effets paralysants de la discrimination, à la dégénérescence morale de la bigoterie religieuse ni aux effets corrosifs du sectarisme qui en est proche, aux conditions économiques qui privent l'homme de travail et de pain, ni aux insanités du militarisme ni aux effets auto-destructeurs de la violence physique. Le salut de l'homme est aux mains du mal adapté créateur. Il nous faut aujourd'hui des hommes mal adaptés comme Shadrac, Meshac et Abednego qui, lorsqu'ils reçurent du roi Nabuchodonosor l'ordre de se prosterner devant une statue d'or, dirent sans équivoque : « Le Dieu que nous servons est capable de nous délivrer... mais (même) s'Il ne le fait pas... nous ne servirons pas ton dieu! »[11]; comme Thomas Jefferson qui, à une époque adaptée à l'esclavage, écrivit : « Nous tenons pour évidentes ces vérités que tous les hommes sont créés égaux, qu'ils sont tous dotés par leur Créateur de certains droits inaliénables, dont la vie, la liberté et la poursuite du bonheur »[12]; comme Abraham Lincoln, qui eut la sagesse de discerner que cette nation ne pourrait survivre mi-esclave et mi-libre; et suprêmement comme Notre-Seigneur qui, au milieu de la machine militaire compliquée et fascinante de l'empire romain, rappela à ses disciples que « tous ceux qui prennent le glaive périront par le glaive »[13]. Par de telles inadaptations, une génération déjà décadente peut être appelée à ces choses qui tendent à la paix.

11. Daniel 3, 17-18.
12. *The Declaration of Independence* (extrait).
13. Matthieu 26, 52.

Honnêtement, je dois admettre que le non-conformisme transformé, toujours coûteux et jamais confortable, peut signifier s'avancer dans une vallée d'ombre où l'on souffre, où l'on perd son emploi, où l'on entend sa petite fille de six ans demander : « Papa, pourquoi dois-tu si souvent aller en prison ? » Mais nous nous trompons gravement en pensant que le christianisme nous protège de la peine et de la souffrance de cette existence mortelle. Le christianisme a toujours souligné que la croix précède la couronne. Pour être chrétien, chacun doit porter sa croix, avec toutes ses difficultés et son poids épuisant et tragique, et porter cette croix jusqu'à ce qu'elle laisse ses marques sur nous et nous rachète de cette façon excellente qui ne vient que par la souffrance.

En ces jours de confusion mondiale, il y a un besoin terrible d'hommes et de femmes qui acceptent de se battre avec courage pour la vérité. Nous avons besoin de chrétiens qui fassent écho aux paroles de John Bunyan à son geôlier qui, après douze ans de prison, lui promettait la liberté s'il acceptait de ne plus prêcher :

> « S'il n'y a rien à faire, sinon en faisant de ma conscience un massacre continuel et un étal de boucher, sinon en m'arrachant les yeux pour me confier à la direction d'un aveugle, comme je soupçonne certains de le vouloir, j'ai décidé, le Dieu tout-puissant étant mon aide et mon bouclier, de souffrir encore, si cette vie fragile peut durer si longtemps, jusqu'à ce que la mousse pousse sur mes sourcils, plutôt que de violer ainsi ma foi et mes principes. »[14]

Il nous faut choisir. Continuerons-nous à marcher au rythme du conformisme et de la respectabilité ou bien, prêtant l'oreille au

14. William Hamilton NELSON, *Tinker and Thinker : John Bunyan* (1928).

battement d'un tambour plus distant, irons-nous vers son appel ? Marcherons-nous seulement à la musique du temps, ou bien, risquant la critique et l'insulte, marcherons-nous à la musique salvatrice des âmes, à la musique de l'éternité ? Plus que jamais dans le passé, nous sommes aujourd'hui affrontés au monde de demain. « Ne vous conformez pas à ce monde, mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. »

III

ÊTRE UN BON PROCHAIN

Et qui est mon prochain?

LUC 10, 29.

Je voudrais vous parler d'un homme bon, dont la vie exemplaire sera toujours une lumière éclatante troublant la conscience endormie de l'humanité. Sa bonté ne se fondait pas sur une confiance passive en un credo particulier, mais sur sa participation active à une action salvatrice de vie; non sur un pèlerinage moral atteignant son but, mais sur une morale d'amour qui lui faisait parcourir les grand-routes de la vie. Il était bon parce qu'il était un bon « prochain ».

La préoccupation éthique de cet homme est exprimée dans une merveilleuse petite histoire, qui débute par une discussion théologique sur la signification de la vie éternelle et s'achève par une expression concrète de compassion sur une route dangereuse. Une question est posée à Jésus par un homme qui a été formé dans tous les détails de la loi juive : « Maître, que dois-je faire pour avoir en partage la Vie éternelle? » La réponse est prompte : « Dans la Loi, qu'y a-t-il d'écrit? Qu'y lis-tu? » Après un moment, le légiste récite point par point : « Tu aimeras le Seigneur, ton Dieu, de tout ton cœur, de toute ton âme, de toutes tes forces et de tout ton esprit; et ton prochain comme toi-même. » Alors vient la parole décisive de Jésus : « Tu as répondu juste; fais cela et tu vivras. »

Le légiste restait préoccupé. « Pourquoi, pourrait demander la foule, un homme expert dans la Loi pose-t-il une question qu'un novice même pourrait résoudre? » Voulant se justifier et montrer que la réponse de Jésus était loin de suffire, il demanda :

« Et qui est mon prochain? » Le légiste poussait ainsi le débat à un point qui pouvait faire tourner la conversation en une discussion théologique abstraite. Mais Jésus, décidé à ne point se laisser prendre dans la « paralysie de l'analyse », saisit la question au vol et la dépose dans un tournant dangereux entre Jérusalem et Jéricho.

Il raconte l'histoire d' « un homme » qui descendait de Jérusalem à Jéricho et tomba au milieu de voleurs qui le dépouillèrent, le battirent et le laissèrent à demi-mort. Par bonheur, un prêtre apparut, mais il prit l'autre côté de la route et passa. Peu après, un lévite agit de même. Enfin apparut un Samaritain, un sang-mêlé d'un peuple avec lequel les Juifs n'avaient pas de rapports. Voyant le blessé, il fut ému de compassion, lui donna les premiers soins, « le chargea sur sa propre monture, le conduisit à l'hôtellerie et prit soin de lui ».

Qui est mon prochain? « Je ne sais pas son nom », répond en substance Jésus. « C'est celui envers qui vous agissez en bon compagnon. C'est celui qui se trouve dans le besoin au bord de la route. Il n'est ni Juif ni Gentil; il n'est ni Russe ni Américain; il n'est ni Blanc ni Noir. C'est « un homme » — tout homme dans le besoin — sur l'une des nombreuses « routes de Jéricho » de la vie. » Jésus définit donc le prochain non par une formule théologique, mais par une situation vitale.

En quoi consistait la bonté du bon Samaritain? Pourquoi sera-t-il toujours un modèle et une inspiration dans la vertu de bonne relation? Il me semble que la bonté de cet homme peut être décrite d'un seul mot : l'altruisme. Le bon Samaritain était altruiste jusqu'au fond du cœur. Qu'est-ce que l'altruisme? Le dictionnaire le définit comme « le souci et le dévouement pour l'intérêt des autres ». Le Samaritain était bon parce qu'il faisait de la préoccupation d'autrui la première loi de sa vie.

I

Le Samaritain était capable d'un *altruisme universel*. Il percevait avec acuité ce qui est au-delà des éternels accidents de race, de religion, de nationalité. L'une des grandes tragédies du long voyage de l'homme sur les grand-routes de l'histoire a été la restriction du souci du prochain à la tribu, à la race, à la classe, à la nation. Le Dieu de l'Ancien Testament était un dieu tribal et la morale était tribale. « Tu ne tueras point » signifiait : « Tu ne tueras point un frère israélite, mais pour l'amour de Dieu tue un Philistin! » La démocratie grecque embrassait une certaine aristocratie, mais non les hordes d'esclaves grecs dont le travail construisit les cités-États. L'universalisme qui est au centre de notre Déclaration d'Indépendance a été honteusement nié par l'épouvantable tendance de l'Amérique à substituer « certains » à « tous ». Beaucoup de gens, dans le Nord et dans le Sud, croient encore que l'affirmation « Tous les hommes sont créés égaux » signifie « Tous les hommes blancs sont créés égaux ». Notre inébranlable dévouement au capitalisme accapareur nous rend plus concernés par la sécurité économique des capitaines d'industrie que par les travailleurs dont la sueur et le savoir-faire assurent le fonctionnement de l'industrie.

Quelles sont les conséquences désastreuses de cette attitude à courte vue, centrée sur le groupe? Cela signifie que personne ne se soucie réellement de ce qui arrive aux gens en dehors de son propre groupe. Si un Américain ne se soucie que de sa nation, il ne sera pas concerné par les peuples d'Asie, d'Afrique ou d'Amérique du Sud. N'est-ce pas pour cela que les nations s'engagent dans la folie de la guerre sans le plus mince sentiment de repentir? N'est-ce pas pour cela que le meurtre d'un compatriote est un crime, mais que le meurtre des citoyens d'une autre nation

en guerre est un acte de vertu héroïque? Si les industriels ne se soucient que de leurs intérêts personnels, ils passeront de l'autre côté quand des milliers de travailleurs perdront leur emploi et se trouveront abandonnés sur quelque route de Jéricho en raison de l'automation, et ils jugeront « socialiste » tout mouvement pour une meilleure distribution des ressources et une vie meilleure pour le travailleur. Si un homme blanc ne se soucie que de sa propre race, il passera sans intérêt auprès du Noir qui a été dépouillé de sa personnalité, privé de son sens de la dignité et laissé pour mort sur quelque bas-côté de la route.

Il y a quelques années, une auto transportant plusieurs membres d'une équipe de basket-ball d'un collège noir eut un accident sur une grand-route du Sud et trois des jeunes gens furent gravement blessés. Une ambulance fut immédiatement appelée, mais en arrivant au lieu de l'accident, le chauffeur, qui était blanc, déclara sans une excuse que ce n'était pas dans ses habitudes de servir des nègres, et il repartit. Un automobiliste de passage conduisit bénévolement les blessés au plus proche hôpital, mais le médecin de service déclara d'un ton hostile : « Nous ne prenons pas de nègres dans cet hôpital. » Lorsque les garçons arrivèrent enfin à un hôpital « de couleur », dans une ville à quelque cinquante milles du lieu de l'accident, l'un était mort et les deux autres moururent respectivement trente et cinquante minutes plus tard. Tous trois auraient probablement été sauvés s'ils avaient pu être soignés immédiatement. Ce n'est là qu'un des milliers d'incidents inhumains qui se produisent chaque jour dans le Sud, expression incroyable des conséquences barbares de toute éthique centrée sur la tribu, la nation ou la race.

La vraie tragédie de ce provincialisme est que nous voyons les gens comme des entités ou simplement comme des choses. Trop rarement nous voyons les gens véritablement en tant

qu' « hommes ». Une myopie spirituelle restreint notre vision aux accidents extérieurs. Nous voyons les gens comme juifs ou gentils, catholiques ou protestants, Chinois ou Américains, Noirs ou Blancs. Nous ne pensons pas à eux comme à des frères humains, faits de la même matière que nous, modelés sur la même image divine. Le prêtre et le lévite ne virent qu'un corps ensanglanté, non un être humain semblable à eux. Mais le bon Samaritain nous rappellera toujours qu'il faut détacher de nos yeux spirituels la cataracte du provincialisme et voir les hommes comme hommes. Si le Samaritain avait considéré le blessé d'abord comme un Juif, il ne se serait pas arrêté, car Juifs et Samaritains n'avaient pas de rapports. Il le vit d'abord comme être humain, qui n'était Juif que par accident. Le bon prochain regarde au-delà des accidents externes et il discerne ces qualités intérieures qui rendent tous les hommes humains et donc frères.

II

Le Samaritain était capable d'un *altruisme dangereux*. Il risqua sa vie pour sauver son frère. Si nous nous demandons pourquoi le prêtre et le lévite ne se sont pas arrêtés pour aider le blessé, de nombreuses hypothèses nous viennent à l'esprit. Peut-être ne pouvaient-ils se mettre en retard, allant à une importante réunion ecclésiastique? Peut-être les règles liturgiques leur interdisaient-elles de toucher un corps humain pendant les quelques heures précédant leurs fonctions au temple? Ou peut-être étaient-ils en route pour une assemblée de l'Association pour l'Amélioration de la Route de Jéricho? Dans ce cas, il s'agissait sans nul doute d'une nécessité réelle : il ne suffit pas, en effet, d'aider un individu blessé sur cette route; il est également important de changer les conditions qui rendent le brigandage possible.

La philanthropie est une bonne chose, mais elle ne doit pas conduire le philanthrope à négliger les circonstances d'injustice économique qui rendent la philanthropie nécessaire. Peut-être le prêtre et le lévite croyaient-ils qu'il vaut mieux guérir l'injustice à sa source plutôt que de se pencher sur un simple effet individuel!

Ce sont là des raisons probables de leur refus de s'arrêter; mais il y a encore une autre raison, souvent négligée : ils ont eu peur. La route de Jéricho était une route dangereuse. Lorsque j'ai visité la Terre sainte avec ma femme, nous avons loué une voiture et fait le trajet de Jérusalem à Jéricho. Tandis que nous roulions lentement sur cette route sinueuse et accidentée, je dis à ma femme : « Je comprends maintenant pourquoi Jésus a choisi cette route pour y situer sa parabole. » Jérusalem est à environ deux mille pieds au-dessus du niveau de la mer et Jéricho à mille pieds au-dessous. La descente se fait en moins de trente km. De nombreux virages brusques se prêtent aux embuscades et exposent le voyageur à des attaques imprévisibles. Autrefois la route s'appelait la Montée du Sang. Il est donc possible que le prêtre et le lévite aient craint, s'ils s'arrêtaient, d'être attaqués eux aussi. Peut-être les brigands étaient-ils encore à proximité. Et le blessé ne pouvait-il pas être un faux blessé cherchant à attirer les passants à sa portée afin de s'en rendre maître vite et sans peine? J'imagine que le prêtre et le lévite se posèrent d'abord cette question : « Que m'arrivera-t-il si je m'arrête pour aider cet homme? » En raison même de sa préoccupation, le bon Samaritain renversa la question : « Qu'arrivera-t-il à cet homme si je ne m'arrête pas pour l'aider? » Le bon Samaritain était engagé dans un altruisme dangereux.

Nous nous demandons si souvent : « Qu'arrivera-t-il à mon emploi, à mon prestige, à mon rang, si je prends position dans

cette affaire? Ma maison sera-t-elle dynamitée? ma vie sera-t-elle menacée? irai-je en prison? » L'homme bon retourne toujours la question. Albert Schweitzer n'a pas demandé : « Que deviendront mon prestige et ma sécurité de professeur d'université, que deviendra mon standing d'organiste spécialiste de Bach, si je travaille avec le peuple d'Afrique? » Il a demandé au contraire : « Qu'arrivera-t-il à ces millions de gens blessés par l'injustice si je ne vais pas vers eux? » Abraham Lincoln n'a pas demandé : « Que m'arrivera-t-il si je proclame l'Émancipation et mets fin à l'esclavage? » mais il a demandé : « Qu'arrivera-t-il à l'Union et aux millions de Noirs si je ne le fais pas? » Le Noir engagé dans une profession ne demande pas : « Qu'arrivera-t-il à ma position assurée, à mon statut de classe moyenne, à ma sécurité personnelle, si je participe au mouvement qui veut mettre fin à la ségrégation? », mais il demande : « Qu'arrivera-t-il à la cause de la justice et aux masses du peuple noir qui n'a jamais ressenti la chaleur d'une sécurité économique, si je ne participe pas activement et courageusement à ce mouvement? »

Un homme ne se mesure pas, en définitive, à la place qu'il occupe aux moments de confort et de commodité, mais à celle qu'il occupe au temps de l'épreuve et de l'adversité. Le vrai prochain risquera sa situation, son prestige et même sa vie pour le bien-être des autres. Dans les vallées dangereuses et les sentiers hasardeux, il hissera son frère meurtri et brutalisé vers une vie plus haute et plus noble.

III

Enfin le Samaritain était doté d'un *altruisme excessif*. De ses propres mains, il pansa les blessures de l'homme et le chargea sur sa propre monture. Il eût été plus facile de payer une

ambulance pour conduire l'infortuné à l'hôpital, au lieu de risquer de voir son élégant habit souillé de sang.

L'altruisme authentique est plus que l'aptitude à la pitié; c'est l'aptitude à sympathiser. La pitié peut n'être pas beaucoup plus que le souci impersonnel vite prêt à envoyer un chèque, mais la vraie sympathie est le souci personnel qui réclame le don de soi. La pitié peut naître de l'intérêt pour une abstraction appelée humanité, mais la sympathie grandit à partir d'un souci pour un être humain particulier, qui gît dans le besoin sur un bas-côté de la vie. La sympathie est un sentiment fraternel pour la personne dans le besoin, pour sa peine, son angoisse, son fardeau. Nos efforts missionnaires échouent lorsqu'ils se fondent sur la pitié au lieu de se fonder sur une vraie *compassion*. Au lieu d'essayer de faire quelque chose *avec* les peuples africains et asiatiques, nous avons trop souvent cherché seulement à faire quelque chose *pour* eux. Une expression de pitié, dépourvue de sympathie authentique, conduit à une forme nouvelle de paternalisme qu'une personne qui se respecte ne peut accepter. Les dollars ont le pouvoir d'aider les enfants de Dieu blessés sur les routes de Jéricho de la vie, mais si ces dollars ne sont pas distribués par des mains compatissantes, ils n'enrichiront ni celui qui les donne ni celui qui les reçoit. Des millions de dollars missionnaires ont été envoyés en Afrique par des gens d'église qui souffriraient un million de morts avant de concéder à un seul Africain le privilège de s'associer au culte dans leur communauté. Des millions de dollars du Corps de la Paix sont investis en Afrique grâce au vote de certains hommes qui luttent implacablement pour empêcher les ambassadeurs africains de devenir membres de leurs clubs diplomatiques ou d'établir leur résidence dans leur propre voisinage. Le Corps de la Paix échouera s'il cherche à faire quelque chose *pour* les peuples défavorisés du monde; il réussira s'il

cherche de façon créatrice à faire quelque chose *avec* eux. Il échouera en tant que mouvement négatif visant à défaire le communisme; il réussira uniquement comme effort positif visant à débarrasser le monde de la pauvreté, de l'ignorance et de la maladie. L'argent sans amour est comme du sel sans saveur, qui n'est plus bon qu'à être foulé aux pieds par les hommes. Être un bon prochain requiert un engagement personnel. Le Samaritain a pansé de ses mains les blessures corporelles de l'homme attaqué et il a rayonné en outre assez d'amour pour panser les blessures de son esprit désemparé.

Une autre expression de l'altruisme excessif du bon Samaritain fut sa volonté de faire plus que son devoir. Après avoir soigné le blessé, il le mit sur sa monture, le conduisit à l'hôtellerie et déposa l'argent nécessaire à son entretien, assurant que s'il y avait des frais supplémentaires, il serait heureux d'y pourvoir. « Tout ce que tu auras dépensé en plus, c'est moi qui le paierai lors de mon retour. » Même sans cela, il eût déjà dépassé toute règle possible sur le devoir envers un étranger blessé. Il alla plus loin que le deuxième mille[1]. Son amour était complet.

Le Dr Harry Emerson Fosdick a fait une distinction importante entre les obligations qui peuvent être imposées et celles qui ne le peuvent pas. Les premières sont réglées par les codes de la société et l'intervention vigoureuse des organes d'application de la loi. La violation de ces obligations, détaillée en des milliers de pages dans les livres de droit, a rempli de nombreuses prisons. Mais les obligations qui ne peuvent être imposées échappent aux lois de la société. Elles concernent des attitudes intérieures, des relations vraies de personne à personne, des expressions de

1. Allusion au conseil de Jésus : « Te requiert-il pour une course d'un mille, fais-en deux avec lui » (Matthieu 5, 41).

compassion, que les traités juridiques ne peuvent régler et que les prisons ne peuvent rectifier. Des obligations de ce genre découlent de la soumission personnelle à une loi intérieure, écrite dans le cœur de l'homme. Les lois humaines assurent la justice, une loi supérieure produit l'amour. Nul code n'a jamais persuadé un père d'aimer ses enfants ou un mari de montrer son affection à sa femme. Les cours de justice peuvent l'obliger à donner à sa famille le pain du corps, elles ne peuvent lui faire donner le pain de l'amour. Un bon père obéit à ce qui ne peut lui être imposé de l'extérieur. Le bon Samaritain représente la conscience de l'humanité, parce que lui aussi obéit à ce qui ne pouvait lui être imposé. Aucune loi au monde n'eût pu produire cette compassion sans mélange, cet amour vrai, cet altruisme total.

Au sein de notre nation aujourd'hui un grand combat est en cours. C'est un combat pour la victoire sur un monstre appelé ségrégation et sur son inséparable jumeau appelé discrimination, un monstre qui pendant près de cent ans a parcouru ce pays, dépouillant des millions de Noirs de leur sens de la dignité et leur dérobant leur droit naturel à la liberté.

Ne succombons jamais à la tentation de croire que la législation et les décrets juridiques ne jouent qu'un rôle mineur dans la solution de ce problème. La moralité ne peut être mise en forme de lois, mais la conduite peut être réglementée. Les décrets juridiques ne peuvent changer les cœurs, mais ils peuvent retenir les sans-cœur. La loi ne peut faire qu'un employeur aime son employé, mais elle peut l'empêcher de refuser de m'engager à cause de la couleur de ma peau. Les habitudes des gens, sinon leurs cœurs, ont été et sont chaque jour modifiées par des actes législatifs, des décisions judiciaires et des mesures administratives. Ne nous laissons pas égarer par ceux qui soutiennent que la force de la loi ne peut mettre un terme à la ségrégation.

Ceci étant reconnu, nous devons admettre que la solution finale du problème racial se trouve dans la bonne volonté des hommes à obéir à ce qui n'est pas imposable du dehors. Les décisions des tribunaux et les organes fédéraux d'application de la loi sont d'une valeur inestimable pour réaliser la déségtégation, mais la déségrégation n'est qu'un pas, nécessaire mais partiel, vers le but final que nous visons, un mode de vie réellement inter-groupes et interpersonnel. La déségrégation détruira les barrières légales et rassemblera physiquement les hommes, mais quelque chose doit toucher les cœurs et les âmes pour que ces hommes se rassemblent spirituellement, parce que c'est naturel et juste. Une application énergique des droits civiques mettra fin à la ségrégation dans les services publics, qui fait obstacle à une vraie déségrégation de la société, mais elle ne peut mettre fin aux craintes, aux préjugés, à l'orgueil et à la déraison qui font obstacle à une société vraiment intégrée. Ces attitudes obscures et démoniaques ne disparaîtront que si les hommes sont possédés par la loi invisible et intérieure qui grave en leur cœur la conviction que tous les hommes sont frères et que l'amour est pour l'humanité l'arme la plus puissante de transformation personnelle et sociale. L'intégration véritable sera réalisée par de véritables « prochains », volontairement soumis à des obligations non imposables.

Plus que jamais dans le passé, mes amis, les hommes de toutes races et nations sont aujourd'hui affrontés au bon voisinage. L'appel à une politique mondiale de bon voisinage est plus qu'une pierre de touche éphémère; c'est l'appel à une façon de vivre qui transformera notre élégie cosmique imminente en un psaume d'accomplissement créateur. Nous ne pouvons plus nous payer le luxe de « passer de l'autre côté ». Une telle folie s'appelait naguère une faiblesse morale; aujourd'hui elle

conduit au suicide universel. Nous ne pouvons longtemps survivre spirituellement séparés dans un monde géographiquement rassemblé. En dernière analyse, je ne puis ignorer le blessé de la route de Jéricho, parce qu'il est une part de moi-même et que je suis une part de lui-même. Sa souffrance me diminue et son salut me grandit.

Dans notre quête d'un amour du prochain qui devienne une réalité, nous avons pour nous guider, outre l'exemple stimulant du bon Samaritain, la vie magnanime de notre Christ. Son altruisme fut universel, car il pensait à tous les hommes, même publicains et pécheurs, comme à des frères. Son altruisme fut dangereux, car il traversa volontairement des routes hasardeuses pour une cause qu'il savait juste. Son altruisme fut excessif, car il choisit de mourir sur le calvaire, et l'histoire ne peut nous fournir d'expression plus magnifique de l'obéissance au non imposable.

IV

L'AMOUR EN ACTE

Alors Jésus dit : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font. »
LUC 23, 34.

La grandeur d'âme de Jésus est rarement exprimée dans le Nouveau Testament avec plus de clarté et de solennité que dans ces paroles tombées de la croix : « Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font. » C'est le sommet de l'amour.

Nous ne comprendrons pleinement le sens profond de la prière de Jésus qu'après avoir remarqué que le texte débute par le mot « alors ». Au verset précédent nous lisons : « Arrivés au lieu-dit du Calvaire, ils l'y crucifièrent, ainsi que les malfaiteurs, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. » Alors Jésus dit : « Père, pardonne-leur. » *Alors* qu'il allait s'enfoncer dans les abîmes d'une agonie lancinante. *Alors* que l'homme s'était ravalé au niveau le plus bas. *Alors* qu'il allait mourir d'une mort ignominieuse. *Alors* que les mains perverses de la créature avaient osé crucifier le Fils unique du Créateur. *Alors* Jésus dit : « Père, pardonne-leur. » Cet « alors » aurait fort bien pu être tout autre. Il eût pu dire : « Père, tire vengeance d'eux », ou « Père, déchaîne la foudre puissante de ta juste colère et détruis-les » ou encore « Père, ouvre les écluses de la justice et permets à l'avalanche étourdissante de la rétribution de déferler sur eux. » Mais rien de tout cela ne fut sa réponse. Bien que soumis à une agonie indicible, souffrant d'une douleur atroce, et méprisé et rejeté, néanmoins il s'écria : « Père, pardonne-leur. »

Retenons les deux leçons fondamentales qui peuvent être retirées de ce texte.

I

En premier lieu, c'est une merveilleuse expression de l'habileté de Jésus à joindre parole et action. L'une des grandes tragédies de la vie est que rarement les hommes jettent un pont entre la pratique et la théorie, entre l'agir et le dire. Beaucoup d'entre nous sont tragiquement divisés par une schizophrénie tenace. D'une part, nous professons fièrement certains principes, sublimes et nobles, mais d'autre part, nous pratiquons pitoyablement l'exacte antithèse de ces principes. Trop souvent nos vies se caractérisent par la vigueur du credo et l'anémie de l'action! Nous discourons éloquemment sur notre engagement aux principes du christianisme, mais nos vies sont saturées des pratiques du paganisme. Nous proclamons notre attachement à la démocratie, mais nous pratiquons lamentablement l'exact opposé du credo démocrate. Nous parlons de la paix avec passion, et nous préparons assidûment la guerre. Nous faisons des plaidoyers fervents pour la voie haute de la justice, et nous marchons résolument sur la voie basse de l'injustice. Cette dichotomie étrange, ce fossé douloureux entre ce qui *doit être* et ce qui *est*, représente le côté tragique du pèlerinage terrestre de l'homme.

Mais dans la vie de Jésus, nous découvrons que le pont est jeté. Jamais dans l'histoire il n'y eut d'exemple plus sublime d'unité entre la parole et l'action. Durant son ministère dans les villages ensoleillés de Galilée, Jésus parla avec passion du pardon. Cette doctrine étrange mit en éveil l'esprit curieux de Pierre : « Combien de fois pardonnerai-je à mon frère, lorsqu'il péchera contre moi? Sera-ce jusqu'à sept fois? »[1] Pierre voulait être fidèle à la loi et à la statistique. Mais Jésus répondit en affirmant

1. Matthieu 18, 21.

que le pardon est sans limites. « Je ne te dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à soixante-dix fois sept fois. » En d'autres termes, le pardon n'est pas une question de quantité, mais de qualité. Un homme ne peut pardonner jusqu'à quatre cent quatre-vingt-dix fois sans que le pardon s'intègre à la structure même de son être. Le pardon n'est pas un acte occasionnel; c'est une attitude permanente.

Jésus enseignait aussi à ses disciples à aimer leurs ennemis et à prier pour ceux qui les méprisaient. Aux oreilles de beaucoup, cet enseignement sonnait comme une musique étrange venue d'un pays inconnu. On leur avait appris à aimer leurs amis et à haïr leurs ennemis. Leurs vies avaient été orientées vers la réparation, selon la tradition longtemps honorée de la loi du talion. Et Jésus leur apprend que c'est seulement par un amour créateur envers leurs ennemis qu'ils peuvent être les enfants de leur Père des cieux et aussi que l'amour et le pardon sont des nécessités absolues pour la maturité spirituelle.

Le moment de l'épreuve arrive. Le Christ, l'innocent Fils de Dieu, est étendu sur une croix dressée, en une douloureuse agonie. Quelle place y a-t-il encore là pour l'amour et le pardon? Comment Jésus réagira-t-il? Que va-t-il dire? La réponse à ces questions éclate avec une splendeur majestueuse. Jésus redresse sa tête couronnée d'épines et s'écrie, en ces paroles aux proportions cosmiques : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font. » C'est l'heure la plus belle de Jésus; c'est sa réponse céleste à son rendez-vous terrestre avec le destin.

Nous percevons la grandeur de cette prière en la confrontant avec la nature. Dans la finalité de sa structure propre, impersonnelle, la nature ne pardonne pas. Devant les appels suppliants de l'homme surpris par un ouragan furieux ou le cri d'angoisse

du maçon tombant de l'échafaudage, la nature n'exprime qu'une indifférence froide, calme et sans passion. Elle doit rester éternellement fidèle à ses lois fixes et immuables. Lorsque ces lois sont violées, elle n'a d'autre alternative que de suivre inexorablement sa voie d'uniformité. La nature ne pardonne pas, elle ne peut pas pardonner.

Ou bien comparez la prière de Jésus avec la lenteur de l'homme à pardonner. Nous vivons selon une philosophie qui veut que la vie consiste à venger ou à sauver la face. Nous nous inclinons devant l'autel de la revanche. A Gaza, Samson aveugle prie avec ferveur pour ses ennemis... mais pour leur destruction. La beauté potentielle de la vie humaine est constamment avilie par le retour incessant du rêve humain de vengeance.

Ou bien encore comparez la prière avec une société tout aussi peu prompte à pardonner. La société doit avoir ses étalons et ses normes. Elle doit avoir ses contrôles légaux et ses freins juridiques. Ceux qui tombent en dessous des normes et ceux qui enfreignent les lois sont souvent abandonnés dans un abîme sombre de condamnation et n'ont nul espoir d'une deuxième chance. Interrogez une jeune femme qui, après un moment de passion débordante, est devenue mère d'un enfant illégitime. Elle vous dira que la société est lente au pardon. Interrogez un fonctionnaire qui, dans la négligence d'un moment, a trahi la confiance du public. Il vous dira que la société est lente au pardon. Allez dans une prison et interrogez ses occupants, qui ont écrit des lignes honteuses sur les pages de leurs vies. Par-delà les barreaux, ils vous diront que la société est lente au pardon. Poussez jusqu'au quartier des condamnés à mort et parlez avec les victimes tragiques de la criminalité. Tandis qu'ils se préparent à leur marche pathétique vers la chaise électrique, leur plainte désespérée est que la société ne pardonne pas. La peine de mort

est l'affirmation finale par laquelle la société déclare qu'elle ne pardonne pas.

Telle est l'histoire constante de l'humanité. Les océans de l'histoire sont agités par les vagues incessantes de la vengeance. L'homme ne s'est jamais élevé au-dessus de l'injonction de la loi du talion : « Vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied pour pied. »[2] En dépit du fait que la loi de la vengeance ne résout aucun problème social, les hommes continuent à se plier à ses impératifs désastreux. L'histoire est encombrée des ruines des nations et des individus qui ont suivi ce chemin illusoire.

Du haut de la croix, Jésus a proclamé solennellement une loi plus haute. Il savait que la vieille philosophie de l'œil-pour-l'œil laisserait chacun aveugle. Il ne chercha pas à vaincre le mal par le mal. Il vainquit le mal par le bien. Crucifié par la haine, il répondit par l'amour.

Quelle leçon magnifique! Les générations peuvent naître et disparaître, les hommes continuer à adorer le dieu de la vengeance et à s'incliner devant l'autel de la revanche; mais toujours et toujours un rappel lancinant nous viendra de cette noble leçon du Calvaire : seule la bonté peut extirper le mal, seul l'amour peut vaincre la haine.

II

La prière de Jésus en croix nous donne une deuxième leçon. C'est une expression de la conscience qu'a Jésus de l'aveuglement intellectuel et spirituel de l'homme. « Ils ne savent ce qu'ils font. » Leur mal était l'aveuglement; leur besoin était la lumière. Nous

2. Exode 21, 23.

devons reconnaître que Jésus ne fut pas fixé à la croix par le péché seul mais aussi par l'aveuglement. Les hommes qui crièrent : « Crucifiez-le » étaient moins mauvais qu'aveugles. La populace railleuse qui bordait la route du Calvaire était composée d'hommes plus aveugles que méchants. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Quelle tragédie!

L'histoire abonde en témoignages de cette tragédie honteuse. Il y a des siècles, un sage appelé Socrate fut contraint à boire la ciguë. Les hommes qui réclamèrent sa mort n'étaient pas des hommes mauvais avec du sang de démon dans les veines. Au contraire, c'étaient de sincères et respectables citoyens de la Grèce. Ils crurent vraiment que Socrate était athée parce que son concept de Dieu avait une profondeur philosophique bien au-delà des concepts traditionnels. Socrate fut mis à mort non par méchanceté, mais par aveuglement. Saul n'était pas mal intentionné lorsqu'il persécutait les chrétiens. C'était un dévôt sincère et consciencieux dans la foi d'Israël. Il pensait être dans la bonne voie. Il persécuta les chrétiens non parce qu'il manquait de droiture, mais parce qu'il manquait de lumière. Les chrétiens qui s'engagèrent dans la voie de persécutions infâmes et d'inquisitions honteuses, n'étaient pas des hommes mauvais, mais des hommes mal guidés. Les ecclésiastiques qui crurent avoir mission divine de s'opposer au progrès de la science, sous la forme de la révolution copernicienne ou sous celle de la théorie darwinienne de l'évolution, n'étaient pas portés au mal mais mal informés. Et ainsi les paroles du Christ en croix sont profondément gravées sur l'une des plus inexprimables tragédies de l'histoire : « Ils ne savent ce qu'ils font. »

Cet aveuglement tragique s'exprime de nos jours de façons multiples et sinistres. Certains estiment encore que la guerre est la réponse aux problèmes du monde. Ils ne sont pas mauvais.

Au contraire, ce sont des citoyens bons et respectables, dont les idées sont drapées dans les plis du patriotisme. Ils parlent d'équilibre de la terreur. Ils croient sincèrement que la course aux armements aura des conséquences plus bénéfiques que maléfiques. Ils réclament donc avec passion des bombes plus grosses, des réserves nucléaires plus importantes, des engins balistiques plus rapides.

La sagesse née de l'expérience pourrait nous dire que la guerre est surannée. Il peut y avoir eu un temps où la guerre faisait figure de bien négatif en empêchant l'expansion et le développement d'une puissance mauvaise, mais la force destructive des armes modernes élimine même cette possibilité que la guerre puisse servir de bien négatif. Si nous admettons que la vie vaut d'être vécue et que l'homme a le droit de survivre, nous devons trouver une alternative à la guerre. A une époque où les véhicules spatiaux foncent dans le cosmos et où les missiles guidés tracent leurs courbes mortelles dans la stratosphère, aucune nation ne peut prétendre à la victoire dans une guerre. Une guerre dite limitée ne laisserait qu'un héritage catastrophique de souffrance humaine, de désordre politique et de désillusion spirituelle. Une guerre mondiale — Dieu nous en préserve! — ne laisserait que du feu couvant sous la cendre, en témoignage muet d'une espèce humaine que sa folie aurait conduite à une mort prématurée. Il y a aussi ceux qui sincèrement croient que le désarmement est un mal et la négociation internationale une abominable perte de temps. Notre monde est menacé par la sinistre perspective de l'anéantissement atomique, parce que trop nombreux sont encore ceux qui ne savent pas ce qu'ils font.

Notez aussi comment la vérité de ce texte se révèle dans les relations raciales. L'esclavage en Amérique a été perpétué non seulement par la malice humaine, mais aussi par l'aveuglement

humain. En vérité, la cause fondamentale du régime esclavagiste peut, dans une large mesure, être attribuée au facteur économique. Des hommes se sont convaincus qu'un régime économiquement aussi profitable devait être moralement justifiable. Ils ont formulé et élaboré des théories de supériorité raciale. Leurs rationalisations ont drapé des faussetés évidentes dans les vêtements superbes de la rectitude. Cette tragique tentative pour donner une sanction morale à un système économiquement profitable a donné naissance à la doctrine de la suprématie blanche. La Religion et la Bible ont été citées pour cristalliser le statu quo. On a fait appel à la Science pour prouver l'infériorité biologique du nègre. La logique philosophique elle-même a été manipulée pour donner une crédibilité intellectuelle au système de l'esclavage. Quelqu'un a mis l'argument de l'infériorité du nègre en une belle formule de syllogisme aristotélicien :

> Tous les hommes sont faits à l'image de Dieu;
> Or, comme chacun sait, Dieu n'est pas un nègre;
> Donc, le nègre n'est pas un homme.

Des hommes ont donc adroitement combiné les données de la religion, de la science et de la philosophie pour appuyer la doctrine de la suprématie blanche. Bientôt cette idée se trouva imprimée dans chaque manuel et prêchée du haut de pratiquement toutes les chaires. Elle devint partie intégrante de la culture. Et des hommes ont alors embrassé cette philosophie non plus comme la rationalisation d'un mensonge, mais comme l'expression d'une vérité dernière. Ils en sont arrivés à croire sincèrement que le Noir est par nature inférieur et que l'esclavage a été voulu par Dieu. En 1857, le système de l'esclavage a bénéficié de son plus grand support légal, grâce aux délibérations de la Cour Suprême des États-Unis, dans le jugement Dred Scott. La Cour

affirma que le Noir n'a aucun droit que le Blanc soit tenu de respecter. Les juges qui rendirent ce jugement n'étaient pas des hommes pervers. Au contraire, c'étaient des hommes respectables et dévoués. Mais ils étaient victimes d'aveuglement spirituel et intellectuel. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Tout le régime de l'esclavage fut perpétué en grande partie par des personnes sincères mais spirituellement ignorantes.

Cet aveuglement tragique se retrouve aussi dans la ségrégation raciale, cette proche cousine de l'esclavage. Quelques-uns des plus ardents défenseurs de la ségrégation sont sincères dans leurs croyances et sérieux dans leurs motivations. Bien que certains hommes ne soient ségrégationistes que pour des raisons d'opportunité politique et d'avantage économique, toute la résistance à l'intégration n'est pas le combat d'arrière-garde de bigots professionnels. Des gens pensent que leur effort pour maintenir la ségrégation est ce qu'il y a de mieux pour eux-mêmes, pour leurs enfants et pour la nation. Beaucoup fréquentent les églises et sont enracinés dans la foi religieuse de leurs mères et pères. Pressés de justifier religieusement leur conviction, ils soutiendront même que Dieu fut le premier ségrégationiste : « Les oiseaux rouges et les oiseaux bleus ne volent pas ensemble » soutiennent-ils. Leurs vues sur la ségrégation, insistent-ils, peuvent être rationnellement expliquées et moralement fondées. Pressés de justifier leur croyance en l'infériorité du Noir, ils se tournent vers quelque écrit pseudo-scientifique et soutiennent que le cerveau du Noir est plus petit que celui du Blanc. Ils ne savent pas ou ils refusent de savoir que l'idée d'une race inférieure ou supérieure a été réfutée avec la plus grande évidence par la science anthropologique. De grands anthropologues comme Ruth Benedict, Margaret Mead et Melville J. Herskovits s'accordent pour dire que, s'il peut y avoir à l'intérieur de chaque race des

individus supérieurs ou inférieurs, il n'y a pas de race supérieure ou inférieure. Et les ségrégationistes refusent de reconnaitre que la science a démontré qu'il y a quatre groupes sanguins et que ces quatre groupes se retrouvent à l'intérieur de n'importe quel groupe racial. Ils croient aveuglément à la valeur éternelle d'un mal appelé ségrégation et à la vérité intemporelle d'un mythe appelé suprématie blanche. Quelle tragédie! Des millions de Noirs ont été crucifiés par un aveuglement des consciences. Avec Jésus en croix, nous devons regarder nos oppresseurs avec amour et dire : « Père, pardonne-leur car ils ne savent ce qu'ils font. »

III

De tout ce que j'ai essayé de dire il doit maintenant ressortir que la sincérité et la conscience en elles-mêmes ne suffisent pas. L'histoire a prouvé que ces nobles vertus peuvent dégénérer en vices tragiques. Rien au monde n'est plus dangereux que la sincérité dans l'ignorance et la stupidité dans la conscience. Shakespeare a écrit :

> « Car les choses les plus douces tournent à l'aigre dans leurs actes. L'odeur des lis pourris est pire que celle de la mauvaise herbe. »[3]

En tant que première gardienne morale de la communauté, l'Église doit implorer les hommes d'être bons et bien intentionnés; elle doit exalter les vertus qui nous font un cœur d'enfant et une conscience délicate. Mais quelque part en cours de route, l'Église doit rappeler aux hommes que le défaut d'intelligence, de bonté

3. Sonnet XCIV (extrait).

et de conscience peut devenir une force brutale menant à de honteuses crucifixions. Jamais elle ne doit se lasser de rappeler aux hommes qu'ils ont la responsabilité morale d'être intelligents.

Ne devons-nous pas admettre que l'Église a souvent négligé cette exigence morale d'enseignement ? Il lui est arrivé de parler comme si l'ignorance était une vertu et l'intelligence un crime. Par son obscurantisme, son étroitesse d'esprit et sa résistance à une vérité nouvelle, elle a souvent encouragé inconsciemment ses fidèles à regarder l'intelligence de travers.

Mais si nous revendiquons le nom de chrétiens, nous ferons mieux d'éviter l'aveuglement intellectuel et moral. Tout le Nouveau Testament nous rappelle la nécessité de la connaissance. Il nous est commandé d'aimer Dieu, non seulement de tout notre cœur et de toute notre âme, mais aussi de tout notre esprit. Après avoir noté l'aveuglement de beaucoup de ses adversaires, l'apôtre Paul déclare : « Je leur rends le témoignage qu'ils ont du zèle pour Dieu, mais sans intelligence. »[4] Sans cesse la Bible nous rappelle le danger du zèle sans la science et de la sincérité sans l'intelligence.

Nous avons donc à la fois mission de vaincre le péché et mission de vaincre l'ignorance. L'homme moderne a rendez-vous avec le chaos : la cause en est pour une part sa malice, pour une autre part sa stupidité. Si la civilisation occidentale, comme vingt-quatre autres avant elle, continue à dégénérer jusqu'à ce qu'elle tombe sans espoir dans un abîme sans fond, la cause n'en sera pas uniquement son indéniable culpabilité, ce sera aussi son aveuglement effrayant. Et si la démocratie américaine progressivement se désintègre, ce sera dû autant à un manque de connaissance qu'à un manque de recherche de la justice. Si

4. Romains 10, 2.

l'homme moderne continue à flirter résolument avec la guerre et transforme, le cas échéant, son habitat terrestre en un enfer que Dante lui-même n'eût pas imaginé, ce sera le résultat d'une malice pure et tout autant d'une pure stupidité.

« Ils ne savent ce qu'ils font » dit Jésus. L'aveuglement était leur trouble habituel. Et le nœud de la question est ici : nous désirons être aveugles. Contrairement à la cécité physique qui d'ordinaire est le résultat de forces naturelles échappant au contrôle des individus qu'elle affecte, l'aveuglement intellectuel et moral est un dilemme que l'homme s'inflige à lui-même par son usage tragiquement mauvais de la liberté et son incapacité à utiliser pleinement son esprit. Un jour nous apprendrons que jamais le cœur ne peut être totalement en ordre si la tête est totalement en désordre. Ce qui ne veut pas dire que la tête peut être en ordre si le cœur ne l'est pas. Ce n'est que par l'union de la tête et du cœur — de l'intelligence et de la bonté — que l'homme peut atteindre à l'épanouissement de sa vraie nature. Cela ne signifie pas non plus qu'il faut être un philosophe ou avoir une formation universitaire poussée pour réaliser une vie bonne. Je connais beaucoup de gens à l'instruction limitée qui sont étonnants d'intelligence et de perspicacité. La vocation à l'intelligence est un appel à l'ouverture d'esprit, au jugement sain, à l'amour de la vérité. C'est un appel à s'élever au-dessus de la stagnation de l'étroitesse d'esprit, au-dessus de la paralysie de la crédulité. Il ne faut pas être grand clerc pour avoir l'esprit ouvert, ni académicien subtil pour entreprendre une recherche persévérante de la vérité.

La lumière est venue dans le monde. Une voix qui crie à travers les âges invite les hommes à marcher dans la lumière. La vie terrestre devient une tragique élégie cosmique si l'homme ne prend pas garde à cette voix. « Ce jugement, dit Jean, c'est que,

la lumière étant venue dans le monde, les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière. »[5]

Jésus ne se trompait pas sur les hommes qui le crucifiaient. Ils ne savaient pas ce qu'ils faisaient. Ils souffraient d'un aveuglement terrible.

Chaque fois que je regarde vers la croix, je me rappelle la grandeur de Dieu et la puissance rédemptrice de Jésus-Christ. Je me souviens de la beauté de l'amour dans le sacrifice et de la majesté du service indéfectible de la vérité. Ce qui me fait dire avec John Bowring :

> Dans la croix du Christ, je me glorifie
> Dominant les débris du temps;
> Toute la lumière de l'histoire sacrée
> Entoure son faîte sublime.

Ce serait merveilleux si, moi aussi, je regardais la croix et ne ressentais que cette réaction sublime. Mais de l'une ou de l'autre façon, je n'arrive jamais à détourner mes yeux de la croix sans comprendre aussi qu'elle symbolise un mélange étrange de grandeur et de petitesse, de bien et de mal. Quand je contemple cette croix dressée, je pense à la puissance illimitée de Dieu, mais aussi à la sordide faiblesse de l'homme. Je pense à l'éclat du divin, mais aussi au poids de l'humain. Je pense au Christ en sa perfection, à l'homme en son abjection.

Nous devons voir dans la croix le symbole magnifique de l'amour vainqueur de la haine et de la lumière victorieuse des ténèbres. Mais en proclamant cette glorieuse affirmation, n'oublions jamais que notre Seigneur et Maître fut cloué à la croix par l'aveuglement des hommes. Ceux qui le crucifièrent ne savaient pas ce qu'ils faisaient.

5. Jean 3, 19.

V

AIMER VOS ENNEMIS

Vous avez appris qu'il a été dit : « Tu aimeras ton prochain et tu haïras ton ennemi. » Mais moi je vous dis : « Aimez vos ennemis, bénissez ceux qui vous maudissent, faites du bien à ceux qui vous haïssent et priez pour ceux qui vous maltraitent et qui vous persécutent, afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux. »

MATTHIEU 5, 43-45.

Aucun conseil de Jésus probablement n'a été plus difficile à suivre que le commandement d' « aimer vos ennemis ». Les uns ont sincèrement estimé que sa mise en pratique concrète n'est pas possible. Il est facile, disent-ils, d'aimer ceux qui vous aiment, mais qui pourrait aimer ceux qui ouvertement ou insidieusement cherchent à l'abattre? D'autres, comme le philosophe Nietzsche, prétendent que cette exhortation de Jésus à l'amour pour les ennemis démontre que la morale chrétienne est faite pour les faibles et les poltrons, non pour les forts et les courageux. Jésus, disent-ils, était un idéaliste sans esprit pratique.

Quelles que soient l'insistance de ces questions et la persistance de ces objections, le commandement de Jésus nous interpelle avec une nouvelle urgence. Secousse après secousse nous ont rappelé que l'homme moderne chemine sur une route de haine, en un voyage qui nous conduira à la destruction et à la damnation. Bien loin d'être la pieuse exhortation d'un rêveur d'Utopie, le commandement de l'amour pour nos ennemis exprime une nécessité absolue si nous voulons survivre. L'amour pour les ennemis mêmes est la clé des problèmes à résoudre dans notre monde. Jésus n'est pas un idéaliste sans esprit pratique; il est le vrai réaliste pratique.

Je suis certain que Jésus comprenait la difficulté inhérente à l'acte d'aimer nos ennemis. Jamais il ne s'est joint à ceux qui pérorent avec volubilité sur la facilité de la vie morale. Il savait que toute expression authentique d'amour naît d'un abandon définitif et total à Dieu. Lorsque Jésus disait « Aimez vos ennemis », il n'ignorait donc rien des exigences de ce commandement. Il donnait tout son sens à chacun des mots de sa phrase. Notre responsabilité de chrétiens est de découvrir la signification de ce commandement et de chercher avec passion à le vivre en plénitude dans nos vies quotidiennes.

I

Soyons pratiques et posons la question : *Comment aimer nos ennemis ?*

En premier lieu, nous devons développer et entretenir notre aptitude au pardon. Celui qui est incapable de pardonner est incapable d'aimer. Il est impossible de seulement commencer à aimer ses ennemis sans avoir accepté d'abord la nécessité, sans cesse renouvelée, de pardonner à ceux qui nous infligent le mal et l'injustice. Il faut comprendre aussi que l'acte du pardon doit toujours être posé d'abord par la victime d'une tromperie, d'un tort grave, d'une injustice tortueuse, d'un acte terrible d'oppression. Le coupable peut demander pardon. Il peut rentrer en lui-même et, comme le fils prodigue, s'en aller sur quelque route poussiéreuse, le cœur palpitant du désir de pardon. Mais seuls le prochain maltraité, le père retrouvé plein d'amour à la maison, peuvent vraiment verser les eaux chaleureuses du pardon.

Pardonner ne signifie pas ignorer ce qui a été fait ou coller une étiquette fausse sur un acte mauvais. Cela signifie plutôt

que cet acte mauvais cesse d'être un obstacle aux relations. Le pardon est un catalyseur, qui crée l'ambiance nécessaire à un nouveau départ et à un recommencement. C'est l'enlèvement d'un poids ou la remise d'une dette. Les mots « Je vous pardonne, mais je n'oublierai jamais ce que vous avez fait » n'expriment jamais la nature réelle du pardon. Il est certain qu'on n'oublie jamais, si cela veut dire effacer totalement de son esprit. Mais si nous pardonnons, nous oublions en ce sens que le mal qui a été fait cesse d'être un obstacle mental empêchant des relations nouvelles. Jamais non plus nous ne pouvons dire : « Je vous pardonne, mais je ne veux plus rien avoir à faire avec vous. » Pardonner signifie se réconcilier, se retrouver. Sans cela, personne ne peut aimer ses ennemis. Le degré de notre aptitude au pardon détermine le degré de notre aptitude à l'amour pour nos ennemis.

En deuxième lieu, nous devons reconnaître que l'acte mauvais de notre prochain-ennemi, ce qui nous a blessé, n'exprime jamais adéquatement ce qu'il est lui-même. Dans notre pire ennemi, nous pouvons découvrir de bons côtés. Chacun de nous a quelque chose d'une personnalité schizophrénique, tragiquement divisée contre elle-même. Une guerre civile endémique fait rage en chacune de nos vies. Quelque chose en nous nous fait pousser avec Ovide, le poète latin, cette lamentation : « Je vois et j'approuve le bien, mais c'est le mal que je fais »[1] ou nous trouver d'accord avec Platon pour dire que la personnalité humaine est semblable à un attelage aux deux chevaux puissants, qui chacun tire dans une direction différente, ou encore répéter avec l'apôtre Paul : « Je ne fais pas le bien que je veux, et je fais le mal que je ne veux pas. »[2]

1. *Métamorphoses*, Livre VII : Video meliora, proboque; deteriora sequor.
2. Romains 7, 19.

C. S. R. Chambray

Ce qui signifie tout simplement qu'il y a du bon dans le pire d'entre nous et du mauvais dans le meilleur. Lorsque nous découvrons cette vérité, nous sommes moins enclins à haïr nos ennemis. Si nous regardons sous la surface, sous l'impulsion mauvaise, nous trouvons en notre prochain-ennemi ce qu'il y a de bon et nous constatons que la méchanceté et la malice de ses actes n'étaient pas une représentation adéquate de tout ce qu'il est. Nous le voyons dans une lumière nouvelle. Nous découvrons que sa haine est née de la peur, de l'orgueil, de l'ignorance, du préjugé, de l'incompréhension, mais malgré tout cela, nous savons que l'image de Dieu est de façon indélébile gravée en son être. Alors nous aimons nos ennemis en comprenant qu'ils ne sont pas entièrement mauvais et qu'ils ne sont pas hors d'atteinte de l'amour rédempteur de Dieu.

En troisième lieu, nous devons éviter d'abattre et d'humilier l'ennemi et chercher au contraire à gagner son amitié et sa compréhension. Il nous arrive d'être en mesure d'humilier notre pire ennemi. Inévitablement il a des moments de faiblesse et nous pourrions alors enfoncer dans son flanc la lance de la défaite. Mais c'est ce qu'il ne faut pas faire. Chaque mot et chaque acte doivent contribuer à la compréhension avec l'ennemi et ouvrir ces vastes réservoirs de bonne volonté qui ont été bloqués par les murailles impénétrables de la haine.

Il ne faut pas confondre la signification de l'amour avec quelque effusion sentimentale. L'amour est quelque chose de plus profond qu'une touche d'émotion. Peut-être la langue grecque peut-elle ici clarifier nos idées. Le Nouveau Testament grec emploie trois mots pour désigner l'amour. Le mot *eros* désigne une sorte d'amour esthétique ou romantique. Dans les dialogues de Platon, l'*eros* est un élan de l'âme vers le domaine du divin. Le deuxième mot est *philia*, un amour réciproque et

une affection intime entre des amis. Nous aimons ceux qui nous plaisent et nous aimons parce que nous sommes aimés. Le troisième mot est *agapè*, compréhension et bon vouloir créateur et rédempteur pour tous les hommes. Amour débordant qui n'attend rien en retour, l'*agapè* est l'amour de Dieu agissant dans le cœur de l'homme. A ce niveau, nous aimons les hommes non parce qu'ils nous plaisent, non parce que leurs façons nous attirent, non pas même parce qu'ils possèdent quelque chose de l'étincelle divine; nous aimons chaque homme parce que Dieu l'aime. A ce niveau, nous aimons la personne qui nous fait du mal, tout en haïssant le mal qu'elle a fait.

Nous pouvons maintenant voir ce que Jésus entend lorsqu'il dit : « Aimez vos ennemis. » Nous devrions être heureux qu'il n'ait pas dit : « Estimez vos ennemis. » Car il est presque impossible d'estimer certaines gens. Comment pourrions-nous estimer une personne dont le but avoué est de nous anéantir et de parsemer notre route de pierres d'achoppement? Comment pourrions-nous estimer une personne qui menace nos enfants et fait sauter nos maisons? C'est impossible. Mais Jésus reconnaît que l'amour est plus grand que l'estime. Quand Jésus nous prie d'aimer nos ennemis, il ne parle ni d'*eros* ni de *philia;* il parle d'*agapè*, compréhension et bon vouloir créateur et rédempteur pour tous. Ce n'est qu'en suivant cette voie et en nous livrant à ce type d'amour que nous pouvons être les enfants de notre Père qui est dans les cieux.

II

Passons maintenant du pratique *comment* au théorique *pourquoi :* Pourquoi aimerons-nous nos ennemis? La première raison est

bien évidente. Rendre haine pour haine multiplie la haine, ajoutant une obscurité plus profonde encore à une nuit déjà privée d'étoiles. L'obscurité ne peut chasser l'obscurité; seule le peut la lumière. La haine ne peut chasser la haine; seul le peut l'amour. La haine multiplie la haine, la violence multiplie la violence, la brutalité multiplie la brutalité, en une spirale descendante de destruction. Aussi, quand Jésus dit « Aimez vos ennemis », il promulgue un avertissement profond, auquel en fin de compte on ne peut échapper. Dans le monde moderne, ne sommes-nous pas acculés à une impasse où il n'y a plus d'autre issue que d'aimer nos ennemis... ou sinon quoi? La réaction en chaîne du mal — la haine enfantant la haine, les guerres produisant d'autres guerres — doit être brisée, ou nous serons plongés dans les sombres abîmes de l'anéantissement.

Nous devons aimer nos ennemis pour une autre raison : la haine blesse l'âme et déforme la personnalité. Attentifs au fait que la haine est une force mauvaise et dangereuse, nous pensons trop souvent à ses effets sur la personne haïe. C'est compréhensible, car la haine cause à ses victimes d'irréparables dommages. Nous en avons vu les horribles conséquences dans la mort ignominieuse apportée à six millions de Juifs par un fou du nom d'Hitler en proie à l'obsession de la haine, dans les violences inexprimables infligées aux Noirs par une populace assoiffée de sang, dans les sombres horreurs de la guerre et dans les terribles outrages et injustices perpétrés contre des millions d'enfants de Dieu par des oppresseurs sans conscience.

Mais il y a un autre aspect que nous ne devons jamais oublier. La haine est tout aussi néfaste à la personne qui hait. Comme un cancer caché, la haine corrode la personnalité et en abolit l'unité vitale. La haine détruit en l'homme le sens des valeurs et l'objectivité. Elle le conduit à décrire le beau comme laid et le laid

comme beau, à confondre le vrai avec le faux et le faux avec le vrai.

Dans un intéressant essai intitulé *La Pathologie du Préjugé racial*, le Dr E. Franklin Frazier donne divers exemples de personnes de race blanche, normales, aimables et sympathiques dans leurs relations quotidiennes avec d'autres personnes de race blanche, mais réagissant de manière incroyablement irrationnelle et anormalement déséquilibrée lorsqu'elles étaient invitées à penser aux Noirs comme à des égaux ou simplement à discuter la question de l'injustice raciale. Cela se produit lorsque la haine habite notre esprit. Les psychiatres nous disent que beaucoup de ces choses étranges qui se développent dans le subconscient, beaucoup de nos conflits intérieurs, sont enracinés dans la haine. Ils disent : « Aimez ou périssez. » La psychologie moderne reconnaît ce que Jésus a enseigné il y a des siècles : la haine disloque la personnalité et l'amour l'unifie d'une façon étonnante et efficace.

Une troisième raison d'aimer nos ennemis est que l'amour est la seule force capable de transformer un ennemi en ami. Nous ne nous débarrassons jamais d'un ennemi en opposant la haine à la haine; nous nous débarrassons d'un ennemi en nous débarrassant de l'inimitié. Par sa nature même, la haine ruine et détruit; par sa nature même, l'amour crée et construit. L'amour transforme par sa puissance rédemptrice.

Lincoln a tenté l'expérience de l'amour et a laissé à l'histoire un magnifique exemple de réconciliation. Alors qu'il faisait campagne pour la présidence des États-Unis, l'un de ses principaux ennemis était un nommé Stanton. Pour quelque raison, Stanton haïssait Lincoln. Il mettait toute son énergie à l'abaisser aux yeux du public. La haine de Stanton pour Lincoln était si profonde qu'il usait de mots discourtois en parlant de son aspect physique et cherchait à le mettre sans cesse dans l'embarras

par les diatribes les plus mordantes. Mais cela n'empêcha point Lincoln d'être élu Président des États-Unis. Vint le moment de choisir son cabinet, où figureraient ses collaborateurs les plus proches dans la mise en œuvre de son programme. Il commença par choisir çà et là les titulaires de divers secrétariats. Le jour vint finalement pour Lincoln de choisir celui qui remplirait l'office capital de Secrétaire à la Guerre. Pouvez-vous imaginer qui Lincoln choisit pour ce poste? Nul autre que ce Stanton. Ce fut un beau vacarme quand cette nouvelle se répandit. L'un après l'autre, des conseillers vinrent dire : « Monsieur le Président, vous commettez une erreur. Connaissez-vous ce Stanton? Êtes-vous au courant de toutes les horreurs qu'il a débitées contre vous? C'est votre ennemi. Il cherchera à saboter votre programme. Y avez-vous réfléchi, Monsieur le Président? » La réponse de Lincoln fut polie et directe : « Oui, je connais M. Stanton. Je suis au courant des choses terribles qu'il a dites contre moi. Mais après avoir fait le tour de la nation, j'estime qu'il est le meilleur pour ce poste. » Et Stanton devint le Secrétaire à la Guerre d'Abraham Lincoln et rendit à son pays et à son Président des services inappréciables. Quelques années plus tard, Lincoln fut assassiné. Beaucoup d'éloges lui furent décernés. Aujourd'hui encore des millions d'hommes l'admirent comme le plus grand des Américains. H. G. Wells le compte parmi les six hommes les plus grands de toute l'histoire. Mais de ce qui a été dit à la gloire d'Abraham Lincoln, rien ne dépasse les paroles de Stanton. Debout devant le corps de l'homme qu'il avait autrefois haï, Stanton parla de lui comme de l'un des hommes les plus grands que la terre ait portés et déclara : « Il appartient désormais à l'histoire. » Si Lincoln avait haï Stanton, les deux hommes seraient descendus ennemis au tombeau. Mais par la puissance de l'amour, Lincoln fit d'un ennemi un ami.

Ce fut la même attitude qui permit à Lincoln de prononcer une parole bienveillante pour le Sud durant la Guerre Civile, au moment où l'animosité était la plus vive. Choquée, une dame présente lui demanda comment il pouvait parler ainsi. Lincoln répondit : « Madame, n'est-ce pas détruire mes ennemis que d'en faire mes amis? » C'est là le pouvoir de l'amour rédempteur.

Nous devons nous hâter d'ajouter que ces raisons d'aimer nos ennemis ne sont pas les plus décisives. Une raison beaucoup plus fondamentale est exprimée de façon explicite dans les paroles de Jésus : « Aimez vos ennemis... *afin que vous soyez fils de votre Père qui est dans les cieux.* » Nous sommes appelés à cette tâche difficile en vue de réaliser avec Dieu une relation unique. Nous sommes en puissance des fils de Dieu. Par l'amour cette possibilité devient réalité. Nous devons aimer nos ennemis parce que ce n'est qu'en les aimant que nous pouvons connaître Dieu et faire l'expérience de sa sainteté.

Le rapport entre ce que j'ai dit et les relations raciales doit apparaître immédiatement. Il n'y aura pas de solution durable au problème racial tant que les opprimés ne seront pas capables d'aimer leurs ennemis. Les ténèbres de l'injustice raciale ne seront dissipées que par la lumière d'un pardon dans l'amour. Durant plus de trois siècles, les Noirs américains ont été battus par la verge de fer de l'oppression, frustrés le jour et terrorisés la nuit par une injustice intolérable et chargés du poids détestable de la discrimination. Forcés de vivre dans ces conditions honteuses, nous sommes tentés de nous aigrir et de prendre notre revanche dans une haine égale. Mais si cela arrive, l'ordre nouveau que nous voulons ne sera guère qu'une copie de l'ordre ancien. Dans la force et l'humilité nous devons opposer l'amour à la haine.

Évidemment, tout ceci n'est pas *pratique*. La vie est affaire de lutte, de compétition, de coup pour coup. Et je raconte que

Jésus ordonne d'aimer ceux qui nous maltraitent et qui nous persécutent? Ne suis-je pas comme beaucoup de prédicateurs : idéaliste et dénué de sens pratique? Peut-être dans quelque distante Utopie, direz-vous, cette idée pourrait-elle servir, mais pas dans le monde dur et froid où nous vivons.

Mes amis, nous avons suivi trop longtemps la voie soi-disant pratique et elle nous a conduits inexorablement à un désordre plus profond et au chaos. Le temps est encombré des ruines de communautés qui se sont abandonnées à la haine et à la violence. Pour le salut de notre nation et pour le salut de l'humanité, nous devons suivre une autre voie. Ceci ne veut pas dire que nous abandonnions nos efforts pour la justice. Chaque once de notre énergie doit être employée pour délivrer cette nation du cauchemar de la ségrégation. Mais nous n'abandonnerons pas en chemin notre privilège et notre obligation d'aimer. En abhorrant la ségrégation, nous aimerons les ségrégationistes. Il n'y a pas d'autre façon de créer la communauté bien-aimée.

A nos adversaires les plus farouches, nous disons : « A votre capacité d'infliger la souffrance, nous opposerons notre capacité d'endurer la souffrance. A votre force physique nous répondrons par la force de nos âmes. Faites-nous ce que vous voulez, et nous continuerons à vous aimer. Nous ne pouvons, en toute bonne conscience, obéir à vos lois injustes, car la non-coopération avec le mal est autant que la coopération avec le bien une obligation morale. Jetez-nous en prison, et nous vous aimerons encore. Envoyez à minuit dans nos communautés vos cagoulards perpétrer la violence et nous laisser à demi morts, et nous vous aimerons encore. Mais soyez assurés que nous vous conduirons à l'épuisement par notre capacité de souffrir. Un jour nous gagnerons la liberté, mais pas pour nous seuls. Nous lancerons à vos cœurs et à vos consciences un tel appel que nous *vous*

aurons gagnés en chemin et que notre victoire sera une double victoire. »

L'amour est la puissance la plus durable du monde. Cette force créatrice, si admirablement exemplaire dans la vie de notre Christ, est l'instrument le plus puissant qui se puisse trouver dans la recherche par l'humanité de la paix et de la sécurité. On rapporte que Napoléon Bonaparte, le grand génie militaire, considérant ses années de conquêtes, fit cette remarque : « Alexandre, César, Charlemagne et moi avons construit de grands empires. Mais de quoi ont-ils dépendu? De la force. Or, il y a des siècles, Jésus inaugura un empire bâti sur l'amour et de nos jours encore des millions d'hommes voudraient mourir pour lui. » Qui peut mettre en doute la véracité de ces paroles? Les grands chefs militaires du passé ont disparu, leurs empires se sont écroulés et ont été réduits en cendres. Mais l'empire de Jésus, bâti avec solidité et majesté sur les fondements de l'amour, ne cesse de croître encore. Il a commencé par un petit groupe d'hommes engagés que l'inspiration de leur Seigneur rendit capables d'arracher de leurs gonds les portes de l'empire romain et de répandre l'évangile dans le monde entier. Aujourd'hui la vaste royaume terrestre du Christ compte plus de 900 millions d'hommes et couvre toute terre et toute tribu. Aujourd'hui nous entendons de nouveau la promesse de la victoire :

> Jésus régnera partout où le soleil
> Fait son voyage chaque jour;
> Son royaume s'étendra de plage en plage
> Tant que la lune croîtra et décroîtra[3].

Et un autre chœur répond joyeusement :

3. Hymne par Isaac WATTS (extrait).

Il n'est en Christ ni Est ni Ouest
En Lui ni Sud ni Nord,
Mais une grande fraternité d'amour
Sur toute la vaste terre[4].

Jésus a raison éternellement. L'histoire est pleine des ossements blanchis de nations qui ont refusé de l'écouter. Puissions-nous au XX^e siècle entendre et suivre sa parole, avant qu'il soit trop tard. Puissions-nous prendre solennellement conscience que nous ne serons jamais d'authentiques fils de notre Père céleste, sinon en aimant nos ennemis et en priant pour ceux qui nous persécutent.

4. Extrait de « No East no West », *Selected Poems of John Oxenham*, édité par Charles L. Wallis. Reproduit avec l'autorisation de Harper & Row.

VI

MINUIT... QUELQU'UN FRAPPE À LA PORTE

Si l'un de vous a un ami et qu'il aille le trouver à minuit pour lui dire : « Ami, prête-moi trois pains car un de mes amis est arrivé en voyage chez moi et je n'ai rien à lui offrir. »

Luc 11, 5-6.

Bien que cette parabole concerne la puissance de la prière persévérante, elle peut aussi servir de base à notre réflexion sur beaucoup de problèmes actuels et la façon dont l'Église y est affrontée. Il est minuit dans la parabole; il est minuit aussi dans notre monde et les ténèbres sont si épaisses que nous pouvons à peine discerner où va notre chemin.

I

Il est minuit dans l'ordre social. Au plan international les nations sont engagées dans une lutte colossale et rude pour la suprématie. Deux guerres mondiales ont eu lieu en l'espace d'une génération et les nuages annonciateurs d'une autre guerre sont dangereusement proches. L'homme dispose maintenant d'armes atomiques et nucléaires qui en quelques secondes peuvent détruire totalement les plus grandes cités du monde. La course aux armements se poursuit et les expériences nucléaires continuent dans l'atmosphère, au risque inquiétant de voir l'air même que nous respirons empoisonné par les retombées radio-actives. Ces circonstances et ces armes conduiront-elles à l'anéantissement de l'espèce humaine?

Confrontés à minuit avec l'ordre social, nous nous sommes dans le passé tournés vers la science. Ce n'était pas étonnant!

En tant d'occasions la science nous a sauvés! Quand nous nous trouvions dans la nuit de la faiblesse physique et de l'inconfort matériel, la science nous a portés jusqu'au clair matin du confort physique et matériel. Quand nous étions dans la nuit paralysante de l'ignorance et de la superstition, la science nous a conduits vers l'aube de la liberté et de l'ouverture d'esprit. Quand nous étions dans la nuit redoutable des maladies et des infirmités, la science, par la chirurgie, l'hygiène et les drogues-miracles a fait se lever le jour lumineux de la santé physique, prolongeant ainsi nos vies et nous procurant une sécurité accrue et le bien-être physique. Il est tout naturel que nous nous tournions vers la science au moment où les problèmes du monde sont si affreux et sinistres.

Mais hélas! la science ne peut nous secourir car l'homme de science lui-même est perdu dans la nuit terrible de notre époque. En fait, c'est la science qui nous a donné les instruments mêmes qui menacent de conduire au suicide universel. L'homme moderne est donc affronté dans l'ordre social à une nuit lugubre et effrayante.

Cette nuit dans la vie collective et extérieure de l'homme est parallèle à la nuit qui règne dans sa vie individuelle et intérieure. Il est minuit dans l'ordre psychologique. Partout des craintes paralysantes torturent les gens durant le jour et les hantent durant la nuit. De lourds nuages d'anxiété et de dépression sont suspendus dans notre ciel mental. Les troubles émotifs sont aujourd'hui plus fréquents qu'à nulle époque de l'histoire humaine. Les salles de psychopathie de nos hôpitaux sont bondées et les psychologues les plus courus sont actuellement les psychanalystes. Les *best-sellers* en psychologie sont des livres comme *L'Homme contre lui-même*, *La Personnalité neurotique de notre époque* et *L'Homme moderne à la recherche d'une âme*. Les *best-sellers* en religion s'appellent *La Paix de*

l'Esprit et *La Paix de l'Ame*. Les prédicateurs à la mode prononcent des sermons apaisants sur des thèmes du genre « Comment être heureux » ou « Comment se relaxer ». Certains ont été tentés de reviser le commandement de Jésus et de le dire : « Allez dans le monde entier, maintenez basse votre pression sanguine et je ferai de vous des personnalités bien adaptées. » Tout cela nous indique qu'il est minuit dans la vie intérieure des hommes et des femmes.

Il est aussi minuit dans l'ordre moral. Au milieu de la nuit les couleurs perdent leurs caractéristiques et se fondent en une ombre d'un gris terne. Les principes moraux ont perdu leurs caractéristiques. Pour l'homme moderne, l'absolument bon et l'absolument mauvais dépendent de ce que fait la majorité. Bien et mal sont relatifs aux goûts et aux répugnances, aux habitudes d'une communauté déterminée. Inconsciemment, nous avons appliqué au domaine moral la théorie de la relativité d'Einstein, conçue pour décrire le monde physique.

Minuit est l'heure où l'homme cherche désespérément à observer le onzième commandement : « Tu ne te laisseras pas prendre. » Selon la morale de minuit, le péché cardinal est d'être pris et la vertu cardinale est d'échapper. Mentir est parfaitement correct, mais il faut mentir avec une vraie finesse. Voler est parfaitement correct, si celui qui vole est assez honorable pour que, s'il est pris, on parle d'abus de confiance et non de vol. Il est même permis de haïr, si l'on peut déguiser sa haine sous les vêtements de l'amour assez habilement pour que la haine paraisse être l'amour. Le concept darwinien de la survie du plus adapté a été remplacé par une philosophie de la survie du plus malin. Cette mentalité a provoqué une chute tragique des normes morales et la nuit de la dégénérescence morale ne cesse de s'épaissir.

II

Dans notre monde actuel comme dans la parabole, l'obscurité profonde de la nuit est troublée par un coup frappé à la porte. Des millions de gens frappent à la porte de l'Église. Dans ce pays, le registre des fidèles n'avait jamais été aussi volumineux. Plus de 115 millions de personnes sont pour le moins « membres inscrits » de quelque église ou synagogue. C'est un accroissement de 100 % depuis 1929, alors que la population n'a augmenté que de 31 %.

Les visiteurs en Russie soviétique, dont la politique officielle est athée, rapportent non seulement que les églises y sont combles mais que l'assistance ne cesse de grandir. Dans un article du *New York Times*, Harrison Salisbury signale le trouble des officiels communistes devant l'intérêt croissant manifesté par tant de jeunes soviétiques pour l'Église et la religion. Après quarante ans des plus vigoureux efforts pour supprimer la religion, la hiérarchie du parti communiste se trouve affrontée au fait inévitable que des millions de gens frappent à la porte de l'Église.

Il ne faudrait pas exagérer l'importance de cet accroissement numérique. Nous ne devons pas succomber à la tentation de confondre puissance spirituelle et importance numérique. Ce que quelqu'un a appelé le « jumboïsme » est une mesure très fallacieuse de la force positive. Un accroissement en quantité ne donne pas automatiquement un accroissement en qualité. Une communauté plus nombreuse ne représente pas nécessairement un engagement accru envers le Christ. Presque toujours c'est une minorité, créatrice et engagée, qui a rendu le monde meilleur. Mais si une croissance numérique des effectifs ne reflète pas nécessairement un accroissement parallèle de l'engagement moral, il n'en est pas moins vrai que des millions d'hommes

pensent que l'Église fournit une réponse au bouleversement profond qui trouble leur vie. L'Église reste le seul repère familier pour le voyageur fatigué qui arrive à minuit. Elle est la seule maison qui reste debout là où elle fut toujours, la maison où le voyageur de minuit vient ou refuse de venir. Certains décident de n'y point venir. Mais tous ceux qui y viennent et frappent à la porte cherchent désespérément un peu du pain dont ils manquent.

Le voyageur demande trois pains. Il désire le pain de la foi. Dans une génération marquée par tant de désillusions colossales, les hommes ont perdu la foi en Dieu, la foi en l'homme, la foi dans l'avenir. Beaucoup éprouvent ce qu'exprimait en 1801 William Wilberforce : « Je n'ose me marier... l'avenir est trop incertain » ou William Pitt en 1806 : « Il n'y a guère autour de nous que ruine et désespoir. » Au sein de leur désillusion troublante, beaucoup réclament le pain de la foi.

Il y a aussi un désir profond du pain de l'espérance. Dans les premières années du siècle, peu d'hommes avaient faim de ce pain. L'époque des premiers téléphones, des premières automobiles, des premiers avions, leur donnait un optimisme radieux. Ils adoraient au temple de l'inévitable progrès. Ils croyaient que chaque réalisation scientifique nouvelle haussait l'homme à un niveau supérieur de perfection. Mais alors une série de développements tragiques, révélant l'égoïsme et la corruption de l'homme, montrèrent la vérité de ce dicton de Lord Acton : « Le pouvoir tend à corrompre et le pouvoir absolu corrompt absolument. »[1] Cette découverte terrible provoqua la chute d'optimisme la plus formidable de l'histoire. Pour tant et tant d'hommes, jeunes et vieux, la lumière de l'espoir s'éteignit et

1. *Essais sur la Liberté et le Pouvoir* (1948).

ils se mirent à errer avec lassitude dans le sombre domaine du pessimisme. Beaucoup en conclurent que la vie n'a pas de sens. Certains dirent avec le philosophe Schopenhauer que la vie est une souffrance sans fin qui s'achève dans la souffrance, une tragi-comédie toujours rejouée avec de légers changements de costumes et de mise en scène. D'autres s'écrièrent avec le Macbeth de Shakespeare que la vie « est une histoire dite par un idiot, pleine de bruit et de fureur, et qui ne signifie rien ». Et pourtant, même dans les moments inévitables où tout paraît désespéré, les hommes savent que sans espoir ils ne peuvent pas vivre réellement et, dans un acharnement douloureux, ils réclament le pain de l'espérance.

Enfin, il y a le désir ardent du pain de l'amour. Chacun souhaite aimer et être aimé. Celui qui ne se sent pas aimé a l'impression de ne pas compter. Beaucoup de choses sont survenues dans le monde moderne, qui donnent à l'homme le sentiment de n'être pas concerné. La vie dans un monde devenu impersonnel de façon opprimante donne à beaucoup d'entre nous l'impression que nous ne sommes guère que des numéros. Ralph Borsodi, dans une peinture saisissante d'un monde où les numéros ont remplacé les personnes, écrit que la mère moderne est souvent le nº 8434 de la maternité et son enfant, quand on a pris ses empreintes digitales, devient le nº 8003, tandis que des funérailles dans une grande ville sont une réunion au local B avec des fleurs et tentures de catégorie B, où l'office est conduit par le prédicateur nº 14 et où le musicien nº 84 chante la sélection nº 174. Effrayé par cette tendance à réduire sa personne à une fiche dans un grand catalogue, l'homme réclame désespérément le pain de l'amour.

III

Ayant frappé à la porte de son ami et demandé trois pains, l'homme de la parabole reçoit une réponse impatiente : « Ne m'importune pas; la porte est déjà fermée, mes enfants et moi nous sommes au lit; je ne puis me lever pour te donner du pain. » Que de fois les hommes ont éprouvé un désappointement semblable lorsqu'à minuit ils ont fappé à la porte de l'Église. Des millions d'Africains, frappant patiemment à la porte de l'Église chrétienne pour obtenir le pain de la justice sociale, ont été totalement ignorés ou se sont entendu répondre que cela viendrait plus tard, ce qui presque toujours signifie jamais. Des millions de Noirs américains, affamés du pain de la liberté, ont frappé à coups répétés à la porte des Églises dites blanches, mais ils ont d'ordinaire été accueillis par une froide indifférence ou une hypocrisie évidente. Même les chefs religieux blancs, qui ont un désir profond d'ouvrir les portes et de distribuer le pain, se montrent souvent plus prudents que courageux et enclins à choisir la voie de l'expédient plutôt que celle de la morale. L'une des tragédies les plus honteuses de l'histoire est que l'institution qui précisément devrait retirer l'homme de la nuit de la ségrégation raciale, coopère à créer et à perpétuer les ténèbres.

Dans la nuit terrible de la guerre, des hommes ont frappé à la porte de l'Église pour demander le pain de la paix, mais l'Église souvent les a déçus. Qu'y a-t-il de plus pathétiquement révélateur de l'inefficacité de l'Église dans les problèmes du monde actuel que son témoignage au sujet de la guerre? Dans un monde rendu fou par la propagande belliqueuse, les passions chauvines et l'exploitation impérialiste, l'Église a approuvé ces activités ou est restée dans un silence consternant. Au cours des deux dernières

guerres mondiales, les Églises nationales sont allées jusqu'à servir de laquais complaisants aux États, aspergeant d'eau bénite les navires de guerre et rejoignant les forces armées en chantant : « Loue le Seigneur... et passe les munitions. » Un monde épuisé, plaidant désespérément pour la paix, a souvent trouvé une Église donnant à la guerre son appui moral.

Et ceux qui sont allés vers l'Église pour y chercher le pain de la justice économique ont été laissés dans la nuit décevante du dénuement. En de nombreux cas, l'Église s'est alignée sur les classes privilégiées et a pris la défense du statu quo, de telle manière que cela revenait à refuser de répondre au coup frappé à la porte. L'Église orthodoxe en Russie s'était associée au statu quo et s'était liée de façon si inextricable au régime despotique des tsars qu'il était devenu impossible de se débarrasser du régime politique et social corrompu sans se débarrasser en même temps de l'Église. Tel est le sort de toute organisation ecclésiastique qui s'allie aux choses-telles-qu'elles-sont.

L'Église doit se souvenir qu'elle ne domine ni ne sert l'État, mais qu'elle en est la conscience. Elle doit être guide et critique, jamais instrument, de l'État. Si elle ne retrouve pas son ardeur prophétique, elle deviendra un club social inutile, sans autorité ni morale ni spirituelle. Si elle ne participe pas activement à la lutte pour la paix et pour la justice économique et raciale, elle trahira la fidélité de millions d'hommes et les poussera partout à dire qu'elle a laissé s'atrophier sa volonté. Mais si elle se libère des chaînes d'un mortel statu quo et que, retrouvant sa grande mission historique, elle parle et agit avec courage et persévérance en termes de justice et de paix, elle enflammera l'imagination de l'humanité et embrasera les âmes des hommes, leur inculquant un amour ardent pour la vérité, la justice et la paix. Proches ou lointains, les hommes reconnaîtront dans l'Église une grande

fraternité d'amour, qui procure lumière et paix aux voyageurs solitaires au milieu de la nuit.

Puisque j'ai parlé du relâchement de l'Église, je ne dois pas négliger le fait que les Églises soi-disant noires ont, elles aussi, laissé les hommes désappointés au milieu de la nuit. Je dis « Églises soi-disant noires » car idéalement il ne peut y avoir d'Église ni noire ni blanche. C'est pour leur honte éternelle que des chrétiens blancs ont élaboré à l'intérieur de l'Église un système de ségrégation raciale et traité les fidèles noirs de façon si indigne qu'ils ont dû organiser leurs propres Églises.

Deux types d'Églises noires ont failli à leur mission de procurer le pain. Un type est brûlant d'émotivité, l'autre est gelé de snobisme. Le premier, réduisant le culte au divertissement, attribue au volume plus d'importance qu'au contenu et confond spiritualité avec musculature. Le danger dans une Église de ce genre est que ses membres peuvent avoir plus de religion dans leurs mains et leurs pieds que dans leurs cœurs et leurs âmes. Au milieu de la nuit, ce type d'Église n'a ni la vitalité nécessaire ni l'évangile adéquat pour nourrir les âmes affamées.

L'autre type d'Église noire qui ne nourrit pas le voyageur nocturne a développé un système de classe et tire gloire de sa dignité, du niveau social de ses membres et de son exclusivisme. Dans une telle Église, le culte est froid et privé de sens, la musique terne et sans souffle, et le sermon n'est pas beaucoup plus qu'un discours sur les événements courants. Si le pasteur parle trop de Jésus-Christ, les fidèles estiment qu'il compromet la dignité de la chaire. Si la chorale chante un Negro spiritual, les fidèles y voient une insulte à leur rang social. Ce type d'Église oublie que le culte le meilleur est une expérience sociale où des gens de tous les niveaux de vie se rassemblent pour affirmer leur unité en Dieu. Mais les hommes de minuit sont complètement ignorés

à cause de leur éducation réduite, ou bien le pain qu'on leur donne est desséché par une conscience maladive de classe.

IV

Dans la parabole, nous remarquons qu'après sa déception initiale, l'homme continue à frapper à la porte de son ami. A cause de son importunité — de sa persévérance —, il persuade enfin son ami d'ouvrir la porte. Beaucoup d'hommes continuent à frapper à minuit à la porte de l'Église, même après avoir été amèrement déçus par elle, parce qu'ils savent que le pain de vie est là. L'Église aujourd'hui est provoquée à proclamer que le Fils de Dieu, Jésus-Christ, est l'espérance des hommes dans tous leurs problèmes personnels et sociaux si complexes. De nombreux jeunes gens qui frappent à la porte sont perplexes devant les incertitudes de la vie, troublés par des déceptions quotidiennes, déçus par les ambiguïtés de l'histoire. Parmi ceux qui viennent, il en est qui ont été enlevés de leurs écoles ou de leurs carrières et jetés dans le rôle de soldats. Nous devons leur fournir le pain frais de l'espérance et allumer en eux la conviction que Dieu a le pouvoir de tirer le bien du mal. Il en est qui arrivent torturés par le remords causé par leur voyage dans les ténèbres du relativisme moral et leur sujétion à la doctrine de l'affirmation de soi. Nous devons les conduire au Christ qui leur offrira le pain frais du pardon. Il en est qui frappent à la porte tourmentés par la crainte de la mort au temps où ils s'avancent vers le soir de la vie. Nous devons les munir du pain de la foi en l'immortalité, pour qu'ils comprennent que cette vie terrestre n'est qu'un prélude à une nouvelle existence.

Minuit est une heure éprouvante, où il est difficile de garder sa foi. Ce que l'Église peut dire de plus réconfortant, c'est

qu'aucune nuit ne dure longtemps. Le voyageur épuisé par la nuit et qui demande du pain, en réalité désire l'aurore. Notre message éternel d'espérance, c'est que l'aurore viendra. Nos ancêtres esclaves le savaient bien. Jamais ils n'oubliaient la nuit, car toujours sa réalité leur était rappelée par le fouet de cuir brut du surveillant et par les ventes à l'encan qui séparaient les familles. Lorsqu'ils pensaient aux ténèbres épaisses de cette nuit, ils chantaient :

Oh, nobody knows de trouble I've seen;
Glory Hallelujah!
Sometimes I'm up, sometimes I'm down,
Oh, yes, Lord,
Sometimes I'm almost to de groun',
Oh, yes, Lord,
Oh, nobody knows de trouble I've seen,
Glory Hallelujah![2]

Plongés dans une nuit épuisante, mais croyant fermement que le matin viendrait, ils chantaient :

I'm so glad trouble don't last alway.
O my Lord, O my Lord, what shall I do?[3]

Leur croyance positive en une aurore était le germe de l'espérance qui maintenait la foi des esclaves au milieu des circonstances les plus déprimantes et les plus tragiques.

La foi en l'aurore naît de la foi en la bonté et la justice de Dieu. Celui qui croit cela sait que les contradictions de la vie

2. Noté dans *Deep River* par Howard THURMAN (1955).
3. *Ibid.*

ne sont ni finales ni définitives. Il peut traverser la nuit noire avec la conviction radieuse que toutes les choses concourent au bien pour ceux qui aiment Dieu. Même les nuits les plus privées d'étoiles peuvent annoncer l'aube de quelque grand exploit.

Au début du boycottage des autobus à Montgomery en Alabama, nous avions organisé un pool volontaire de voitures pour conduire les gens à leur travail et les en ramener. Pendant onze longs mois, ce système fonctionna étonnamment bien. Le maire Gayle donna alors au département juridique de la ville instruction de mettre en branle les dispositions qui paraîtraient aptes à mettre fin aux opérations du pool de voitures ou à tout système de transport issu du boycottage des autobus. Une audience fut fixée au mardi 13 novembre 1956.

A notre réunion de masse hebdomadaire, qui avait été prévue pour le soir avant l'audience, j'eus la responsabilité d'avertir les gens que le pool de transport serait probablement interdit. Je savais qu'ils avaient volontairement accepté de souffrir pendant près de onze mois, mais pouvais-je leur demander maintenant d'aller à leur travail et d'en revenir à pieds ? Et sinon, serions-nous forcés d'admettre que notre protestation avait échoué ? Pour la première fois, je tremblai de paraître devant eux.

Lorsque vint le soir, je rassemblai assez de courage pour leur dire la vérité. J'essayai cependant de conclure sur une note d'espoir. « Durant tous ces mois, leur dis-je, nous avons agi en croyant hardiment que Dieu est avec nous dans notre lutte. Les multiples expériences des jours passés ont justifié cette foi de façon merveilleuse. Ce soir, nous devons croire qu'une voie s'ouvrira là où il n'y en a pas. » Mais je pus sentir le vent froid du pessimisme passer sur l'auditoire. La lumière de l'espoir était sur le point de s'éteindre et le flambeau de la foi vacillait.

Quelques heures plus tard, devant le juge Carter, la ville soutint que nous dirigions sans autorisation une « entreprise privée ». Nos avocats firent brillamment valoir que le pool de voitures était un plan d'entraide volontaire organisé comme service gratuit par les Églises noires. Il fut cependant vite évident que le juge Carter rendrait son jugement en faveur de la ville.

A midi, durant une brève interruption, je remarquai une agitation inhabituelle dans la salle du tribunal. Le maire Gayle fut appelé dans l'arrière-salle. Plusieurs journalistes entraient et sortaient de cette salle avec excitation. Soudain l'un d'eux vint vers la table où, en ma qualité d'inculpé principal, j'étais assis avec les avocats. « Voici la décision que vous attendiez, me dit-il. Lisez cette mise en liberté. »

Plein d'anxiété et d'espoir, je lus ces mots : « A l'unanimité la Cour Suprême des États-Unis a aujourd'hui déclaré inconstitutionnelle la ségrégation dans les autobus à Montgomery en Alabama. » Mon cœur bondit, dans une joie inexprimable. L'heure la plus sombre de notre lutte était devenue la première heure de la victoire. Dans le fond du tribunal, quelqu'un cria : « Le Dieu tout-puissant a parlé de Washington! »

L'aube viendra. Désappointement, tristesse et désespoir sont nés à minuit, mais le matin vient ensuite. « Le soir arrivent les pleurs, dit le Psalmiste, et le matin l'allégresse. »[4] Cette foi disperse les assemblées de désespérés et apporte une lumière nouvelle dans les sombres recoins du pessimisme.

---

4. Psaume 30, 5.

VII

L'HOMME INSENSÉ

Insensé! cette nuit même ton âme te sera redemandée.

LUC 12, 20.

Je voudrais partager avec vous une petite histoire dramatique, dont les implications sont remarquablement pertinentes et les conclusions profondément significatives. C'est l'histoire d'un homme qui, selon les normes modernes, serait considéré comme ayant réussi d'une manière éminente. Mais Jésus l'a traité d'insensé.

Le personnage principal de cette histoire est « un homme riche », dont la ferme produisait des récoltes si abondantes qu'il décida de construire de nouveaux greniers plus grands : « J'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens », dit-il; « et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années; repose-toi, mange, bois et réjouis-toi. » Mais Dieu lui dit : « Insensé! cette nuit même, ton âme te sera redemandée. » Et il en fut ainsi. Au sommet de sa prospérité, il mourut.

Pensez à cet homme. S'il vivait parmi nous aujourd'hui, il serait considéré comme « un grand monsieur ». Il jouirait d'un grand prestige social et aurait une belle réputation de respectabilité. Il serait l'un des rares privilégiés dans le domaine de la puissance économique. Et pourtant, un paysan galiléen a eu l'audace de le traiter d'insensé.

Jésus n'a pas traité cet homme d'insensé parce qu'il était fortuné. Jésus n'a jamais prononcé de condamnation générale contre la richesse. Il en a condamné le mauvais usage. L'argent, comme toute autre force, par exemple l'électricité, n'a pas de

valeur morale propre; il peut être utilisé pour le bien comme pour le mal. Il est vrai que Jésus a ordonné au jeune homme riche de « vendre tous ses biens », mais dans ce cas, comme l'a dit le Dr George A. Buttrick, Jésus prescrivait une chirurgie personnelle, il ne prononçait pas un diagnostic universel. Rien dans la richesse n'est essentiellement vicieux et rien dans la pauvreté n'est essentiellement vertueux.

Jésus n'a pas davantage condamné cet homme parce qu'il aurait fait fortune de façon malhonnête. Apparemment, il avait acquis son bien grâce à un dur labeur, à un savoir-faire pratique et aux prévisions à longue échéance d'un bon homme d'affaires. Pourquoi, alors, était-il insensé?

L'homme riche était un insensé parce qu'il permettait aux fins pour lesquelles il vivait de se confondre avec les moyens par lesquels il vivait. La structure économique de sa vie absorbait sa destinée. Chacun de nous vit sur deux plans, l'intérieur et l'extérieur. Le plan intérieur est ce domaine des fins spirituelles, qui s'exprime dans l'art, la littérature, la morale et la religion. Le plan extérieur est ce complexe de projets, de techniques, de mécanismes et de moyens qui nous permettent de vivre. Ils comprennent la maison que nous habitons, la voiture que nous conduisons, les vêtements que nous portons, les ressources économiques que nous acquérons, tout ce bagage matériel que nous devons avoir pour exister. Or il y a toujours un danger que nous permettions à ces moyens *par* lesquels nous vivons de prendre la place des fins *pour* lesquelles nous vivons, un danger de voir ce qui est intérieur se perdre dans ce qui est extérieur. L'homme riche était un insensé parce qu'il avait omis de tracer

une ligne de démarcation entre les moyens et les fins, entre la structure et la destinée. Sa vie était submergée par les vagues déferlantes de ses moyens d'existence.

Ceci ne signifie pas que les choses extérieures n'aient pas d'importance dans nos vies. Nous avons à la fois le privilège et le devoir de rechercher les moyens de base nécessaires à la vie. Seule une religion faussée ne se sent pas concernée par le bien-être économique de l'homme. La religion valable sait fort bien que l'âme est écrasée tant que le corps est torturé par les affres de la faim et harassé par le manque d'abri. Jésus savait que nous avons besoin de nourriture, de vêtement, de toit et de sécurité économique. Il dit en termes clairs et concis : « Votre Père sait de quoi vous avez besoin. »[1] Mais Jésus savait aussi que l'homme est autre chose qu'un chien qu'on peut satisfaire avec quelques os décharnés. Il savait que ce qui est intérieur dans la vie de l'homme est aussi significatif que ce qui est extérieur. C'est pourquoi il ajoute : « Cherchez d'abord le royaume de Dieu et sa justice et toutes ces choses vous seront données par surcroît. »[2] La tragédie de l'homme riche fut de rechercher d'abord les moyens et de laisser ainsi les fins se dissoudre dans les moyens.

Plus cet homme devint riche matériellement, plus il devint pauvre intellectuellement et spirituellement. Il était peut-être marié, mais n'aimait probablement pas sa femme. Il est possible qu'il lui faisait des cadeaux matériels coûteux mais il ne pouvait lui donner ce dont elle avait surtout besoin, l'amour et l'affection. Il avait peut-être des enfants, mais il ne les appréciait probablement pas. Il avait peut-être les livres importants de tous les temps soigneusement rangés dans sa bibliothèque, mais il ne les lisait

1. Matthieu 6, 8.
2. Matthieu 6, 33.

jamais. Il pouvait peut-être se payer de la grande musique, mais il ne l'écoutait pas. Ses yeux ne contemplaient pas la splendeur majestueuse des cieux. Ses oreilles n'étaient pas accordées à la douceur mélodieuse de la musique céleste. Son esprit était fermé aux visions des poètes, des prophètes et des philosophes. Son titre était amplement mérité : « Insensé! »

II

L'homme riche était un insensé parce qu'il n'avait pas conscience de sa dépendance vis-à-vis des autres. Son soliloque compte environ soixante mots, mais « je » et « mon » y reviennent douze fois. Il avait dit si souvent « je » et « mon » qu'il n'était plus capable de dire « nous » et « notre ». Victime de la maladie cancéreuse qu'est l'égotisme, il ne voyait pas que la richesse privée est toujours un produit de la richesse publique. Il parlait comme s'il avait pu seul labourer les champs et construire les greniers. Il ne réalisait pas qu'il était l'héritier d'un vaste trésor d'idées et de travail auquel avaient contribué les vivants et les morts. Quand un individu ou une nation ne tient pas compte de cette interdépendance, une folie tragique se manifeste.

Le sens de cette parabole pour la crise actuelle du monde nous apparaît clairement. Notre régime national de production fournit une telle abondance de vivres que nous devons construire des greniers plus vastes et dépenser plus d'un million de dollars par jour simplement pour stocker nos surplus. Chaque année nous nous demandons : « Que ferai-je? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. » J'ai vu une réponse sur le visage de millions d'hommes et de femmes misérables en Asie, en Afrique et en Amérique du Sud. J'ai vu une réponse dans la pauvreté effrayante

du delta du Mississippi et dans l'insécurité tragique des sans-emplois dans de grandes villes industrielles du Nord. Que pouvons-nous faire ? La réponse est simple : nourrir le pauvre, vêtir le nu, soigner le malade. Où pouvons-nous stocker nos biens ? La réponse est encore simple : Nous pouvons stocker nos surplus alimentaires, sans aucun frais, dans les estomacs recroquevillés de millions d'enfants de Dieu qui chaque soir se couchent affamés. Nous pouvons utiliser nos vastes ressources pour effacer de la terre la pauvreté.

Tout ceci nous révèle quelque chose de fondamental au sujet de l'interdépendance des hommes et des nations. Que nous en ayons ou non conscience, chacun de nous est éternellement endetté. Nous sommes les débiteurs perpétuels d'hommes et de femmes connus et inconnus. Nous ne pouvons achever notre petit déjeuner sans nous être rendus dépendants de plus de la moitié du monde. En nous levant, le matin, nous allons à la salle de bain où nous saisissons une éponge que nous procure un insulaire du Pacifique. Nous utilisons un savon créé pour nous par un Français. La serviette nous vient d'un Turc. A table, nous buvons du café fourni par un Sud-Américain, du thé par un Chinois ou du cacao par un Africain. Avant de partir à notre travail, nous sommes redevables à plus de la moitié du monde.

En un sens très réel, toute vie est en inter-relation avec les autres. Tous les hommes sont pris dans un réseau inévitable de réciprocité, entraînés dans une destinée commune. Tout ce qui atteint directement l'un atteint tous les autres indirectement. Je ne puis jamais être ce que je dois être sans que vous soyez ce que vous devez être et vous ne pouvez jamais être ce que vous devez être sans que je sois ce que je dois être. C'est là l'inter-relation où se structure la réalité.

L'homme riche n'avait pas compris cela et ce fut son drame. Il

croyait pouvoir vivre et prospérer dans son petit monde centré sur sa propre personne. C'était un individualiste à l'extrême. Vraiment, c'était un éternel insensé!

III

Jésus a appelé l'homme riche insensé parce qu'il n'avait pas conscience de dépendre de Dieu. Il parlait comme s'il déroulait les saisons et assurait au sol sa fertilité, contrôlait le lever et le coucher du soleil, réglait la pluie et la rosée. Inconsciemment, il s'imaginait être le Créateur et non une simple créature.

Cette folie qui prend l'homme pour centre a régné longtemps et de façon souvent désastreuse dans l'histoire de l'humanité. Elle est parfois théoriquement exprimée dans la doctrine du matérialisme, qui soutient que la réalité peut être expliquée en termes de matière en mouvement, que la vie est « un processus physiologique à la signification physiologique », que l'homme est un accident transitoire de protons et d'électrons voyageant à l'aveuglette, que la pensée est un produit temporaire de la matière grise et que les événements historiques sont une interaction de la matière et du mouvement, s'opérant en vertu du principe de nécessité. Ne faisant aucune place à Dieu ni aux idées éternelles, le matérialisme est opposé à la fois au théisme et à l'idéalisme.

Cette philosophie matérialiste conduit nécessairement à une impasse dans un monde intellectuellement dépourvu de sens. Croire que la personnalité humaine est le résultat d'une combinaison fortuite d'atomes et d'électrons est aussi absurde que de croire qu'en tapant au hasard sur les touches d'une machine à écrire un singe pourrait composer une tragédie de Shakespeare. Pure magie! Il est bien sensé de dire avec Sir James Jeans, le physicien, que « l'univers semble plus proche d'une grande

pensée que d'une grande machine », ou avec Arthur Balfour, le philosophe, que « nous en savons trop maintenant sur la matière pour être matérialistes ». Le matérialisme est une faible flamme qui ne résiste pas au souffle d'une pensée mûre.

Une autre tentative pour rendre Dieu inutile est celle de l'humanisme non théiste, une philosophie qui déifie l'homme en affirmant que l'humanité est Dieu. L'homme est la mesure de toutes choses. Beaucoup d'hommes modernes ayant embrassé cette philosophie, soutiennent avec Rousseau que la nature humaine est essentiellement bonne. Le mal ne se trouve que dans les institutions et si la pauvreté et l'ignorance disparaissaient, tout serait parfait. Le XX^e^ siècle a débuté dans un ardent optimisme de ce genre. Les hommes ont cru que la civilisation progressait vers un paradis sur terre. Herbert Spencer remodela habilement la théorie darwinienne de l'évolution pour en faire l'idée capiteuse de l'automatisme du progrès. Les hommes se persuadèrent de l'existence d'une loi sociologique du progrès, réputée aussi valable que la loi physique de la gravitation.

Animé par cet esprit d'optimisme, l'homme moderne fonça dans les réserves de la nature et en ressortit avec des vues scientifiques nombreuses et des développements techniques qui révolutionnèrent complètement la terre. Les réalisations de la science ont été merveilleuses, tangibles et concrètes.

Témoin de cet étonnant progrès scientifique, l'homme moderne s'est écrié :

> La Science est mon berger, je ne manquerai de rien.
> Elle me fait reposer dans de verts pâturages;
> Elle me dirige près des eaux paisibles,
> Elle restaure mon âme...
> Je ne crains aucun mal car la Science est avec moi;
> Sa houlette et son bâton me rassurent.

Les aspirations de l'homme ne se tournèrent plus désormais ni vers Dieu ni vers le ciel. Au contraire, les pensées de l'homme se bornèrent à l'homme et à la terre. Et l'homme composa une étrange parodie de l'oraison dominicale : « Nos frères qui êtes sur terre, que notre nom soit sanctifié. Que notre règne arrive. Que notre volonté soit faite sur la terre, car il n'y a pas de ciel. » Ceux qui naguère se tournaient vers Dieu pour trouver réponse à leurs problèmes se tournèrent désormais vers la science et la technique, convaincus qu'ils possédaient maintenant les moyens requis pour construire la société nouvelle.

Alors vint l'éclatement de ce mythe. Il culmina dans les horreurs de Nagasaki et Hiroshima, puis dans la violence furieuse des bombes de cinquante mégatonnes. Maintenant nous arrivons à voir que la science ne peut nous donner que la puissance physique, qui conduit inévitablement à la condamnation cosmique, si elle n'est pas contrôlée par la puissance spirituelle. Les paroles d'Alfred le Grand restent vraies : « La puissance n'est un bien que si celui qui la possède est bon. » Nous avons besoin de quelque chose qui, mieux que la science, soit pour nous soutien spirituel et contrôle moral. Soumise à l'esprit de Dieu, la science est un instrument qui peut conduire l'homme à un niveau plus élevé de sécurité physique; sans l'esprit de Dieu, la science est une arme mortelle qui ne conduira qu'à un plus grand chaos. Pourquoi nous duper nous-mêmes au sujet du progrès automatique et de la capacité de l'homme à se sauver lui-même? Nous devons lever nos esprits et nos regards vers les hauteurs d'où viendra notre seul secours. Alors, et alors seulement, les résultats de la science moderne seront une bénédiction, au lieu d'une malédiction.

Sans la soumission à Dieu, nos efforts ne produisent que cendres et nos aurores que ténèbres. Sauf si l'esprit envahit nos vies, nous

ne trouvons que ce que G. K. Chesterton a appelé « des malédictions qui ne maudissent pas, des bénédictions qui ne bénissent pas et des solutions qui ne résolvent pas ». « Dieu est pour nous refuge et force, secouts toujours présent dans la détresse. »[3]

Malheureusement, l'homme riche ne l'avait pas compris. Comme beaucoup d'hommes du xx[e] siècle, il se trouva si engagé dans des affaires importantes et des banalités insignifiantes qu'il en oublia Dieu. Il donna au fini une signification infinie et éleva au rang d'achèvement final ce qui n'était que souci préliminaire.

Lorsque l'homme riche eut accumulé de grands biens — au moment où ses réserves étaient valorisées au maximum et où sa demeure princière était l'objet de toutes les conversations — il fit cette expérience qui est le dénominateur commun de tous les hommes : la mort. Le fait qu'il mourut à ce moment précis ajoute à la vigueur et au caractère dramatique du récit, mais la vérité essentielle de la parabole serait identique s'il avait vécu aussi vieux que Mathusalem. Même s'il n'était pas mort physiquement, il l'était déjà spirituellement. L'arrêt de la respiration ne fut chez lui que le signe attardé d'une mort antérieure. Il mourut dès qu'il omit de distinguer entre les moyens par lesquels il vivait et les fins pour lesquelles il vivait, dès qu'il omit de reconnaître sa dépendance à l'égard des autres et à l'égard de Dieu.

Cet « homme riche » ne peut-il pas être la civilisation occidentale? Riches en bien et en ressources matérielles, nous avons des critères du succès liés de façon presque inextricable au désir ardent d'acquisition. Les moyens par lesquels nous vivons sont réellement merveilleux. Mais il manque pourtant quelque chose. Nous avons appris à voler dans les airs comme des oiseaux et à nager dans la mer comme des poissons, mais nous

3. Psaume 46, 1.

n'avons pas appris l'art simple de vivre ensemble comme des frères. Notre abondance ne nous a apporté ni paix de l'esprit ni sérénité de l'âme. Un écrivain oriental a décrit notre dilemme de façon très directe :

> « Vous dites que vos milliers de machines vous épargnent du travail, mais vous êtes toujours occupés. En multipliant vos machines, vous devenez sans cesse plus fatigués, anxieux, nerveux, insatisfaits. Quoi que vous possédiez, vous voulez davantage; et où que vous soyez, vous voulez aller ailleurs. Vous avez une machine pour extraire vos matières premières, une machine pour les travailler, une machine pour les transporter, une machine pour balayer et épousseter, une autre pour transmettre vos messages, une pour écrire, une pour parler, une pour chanter, une pour voter, une pour coudre... et une centaine d'autres pour faire une centaine d'autres choses pour vous... et vous restez l'homme le plus nerveusement occupé du monde. Vos machines ne sauvent ni le temps ni l'âme. Ce sont autant d'aiguillons qui vous pressent d'inventer plus de machines encore et de faire plus de travail encore. »[4]

Ce tableau est d'une vérité poignante et nous dit de la civilisation occidentale des choses qui ne peuvent être écartées comme l'exagération partiale d'un penseur oriental jaloux de la prospérité de l'Occident. Nous ne pouvons échapper à l'accusation. Les moyens par lesquels nous vivons ont distancé les fins pour lesquelles nous vivons. Notre puissance scientifique a laissé derrière elle notre puissance spirituelle. Nous avons des missiles bien guidés et des hommes mal guidés. Comme l'homme riche d'autrefois, nous avons follement réduit au minimum ce qui est

4. Abraham Mitrie Rihbany, *Wise Men from the East and from the West* (1922), p. 137.

intérieur dans nos vies et poussé au maximum ce qui est extérieur. Nous avons dissous la vie dans le style de vie. Notre génération ne trouvera pas la paix si nous ne réapprenons pas que « la vie d'un homme ne dépend pas de ses biens, fût-il dans l'abondance »[5], mais bien de ces trésors intérieurs de l'esprit « que les voleurs n'approchent point et que la teigne ne détruit pas »[6].

Notre espoir d'une vie créatrice repose sur notre aptitude à rétablir les fins spirituelles de nos vies dans le caractère personnel et dans la justice sociale. Sans ce réveil spirituel et moral, nous nous détruirons nous-mêmes par le mauvais usage de nos propres instruments. Notre génération ne peut éluder la question de notre Seigneur : Que sert à l'homme de gagner l'univers des choses extérieures — avion, lumière électrique, automobile et télévision en couleurs — s'il perd la réalité intérieure — sa propre âme ?

5. Luc 12, 15.
6. Luc 12, 33.

VIII

LA MORT DU MAL SUR LE RIVAGE DE LA MER

Et Israël vit les Égyptiens morts sur le rivage de la mer.

EXODE 14, 30.

Y a-t-il quelque chose de plus évident que la présence du mal dans l'univers? Ses tentacules atteignent tous les niveaux de l'existence humaine. Nous pouvons discuter l'origine du mal, mais seule la victime d'un optimisme superficiel en discuterait la réalité. Le mal est un fait, sérieux et colossalement réel.

Affirmant en termes non équivoques la réalité du mal, la Bible décrit symboliquement l'action insidieuse d'un serpent, qui injecte la discorde dans la symphonie harmonieuse de la vie dans un jardin, elle dénonce prophétiquement l'injustice tenace et l'hypocrisie détestable, elle fait la peinture dramatique d'une foule égarée suspendant sur une croix entre deux voleurs la Personne la plus précieuse du monde. La perception biblique du mal est claire comme le cristal. Jésus non plus n'oubliait pas la réalité du mal. Bien qu'il n'ait jamais donné d'explication théologique de son origine, il n'a jamais cherché à justifier son existence. Dans la parabole de l'ivraie, Jésus dit que l'ivraie est de l'ivraie, et non pas l'illusion ou l'erreur d'un esprit mortel. Semée par Satan ou par l'abus humain de la liberté, l'ivraie est toujours néfaste et mortelle. Au sujet des mauvaises herbes, Jésus dit en substance : « Je ne cherche pas à expliquer leur origine, mais elles sont l'œuvre d'un ennemi. » Il reconnaissait que la force du mal est aussi réelle que la force du bien.

Dans le vaste champ de la vie quotidienne, nous voyons le mal dans ses détestables dimensions. Nous le voyons exprimé dans la tragique concupiscence et l'égoïsme désordonné. Nous le

voyons en des situations élevées où des hommes sont prêts à sacrifier la vérité sur les autels de leur intérêt propre. Nous le voyons dans les nations impérialistes écrasant d'autres peuples sous le bélier de l'injustice sociale. Nous le voyons vêtu des oripeaux de guerres catastrophiques, qui laissent hommes et nations en faillite physique et morale.

En un sens, l'histoire de l'homme est l'histoire du combat entre le bien et le mal. Toutes les grandes religions ont reconnu l'existence d'une tension au cœur même de l'univers. L'hindouisme, par exemple, appelle cette tension un conflit entre l'illusion et la réalité; le zoroastrisme, un conflit entre le dieu de la lumière et le dieu des ténèbres; le judaïsme et le christianisme y voient traditionnellement un conflit entre Dieu et Satan. Chacun réalise qu'au sein même de la poussée du bien vers le haut, il y a une poussée du mal vers le bas.

Le christianisme affirme clairement que du long combat entre le bien et le mal, le bien sortira vainqueur. Le mal est en fin de compte condamné par les forces puissantes et inexorables du bien. Le Vendredi saint doit ouvrir la voie à la musique triomphale de Pâques. L'ivraie dégradante étouffe les jeunes pousses de la moisson naissante durant une saison, mais au temps de la récolte l'ivraie sera séparée du bon grain. César occupait un palais et le Christ une croix, mais le même Christ divise l'histoire en « avant J.-C. » et « après J.-C. », si bien que même le règne de César a été ensuite daté d'après son nom. Il y a longtemps que la religion biblique a reconnu ce qu'affirmait William Cullen Bryant : « La vérité terrassée se redressera »[1] et ce qu'écrivait Thomas Carlyle : « Il n'est pas de mensonge que vous puissiez dire ou faire et qui ne revienne, après un circuit long ou court, –

1. *The Battle-Field* (extrait).

comme une traite tirée sur la réalité de la nature et qui lui est présentée pour paiement — avec la réponse : sans effets. »[2]

I

L'histoire ancienne du peuple hébreu nous fournit un exemple parlant de cette vérité. Lorsque les enfants d'Israël étaient tenus sous le joug de l'esclavage égyptien, l'Égypte symbolisait le mal, sous la forme d'une oppression humiliante, d'une exploitation impie et d'une domination écrasante, tandis que les Israélites symbolisaient le bien sous la forme de la dévotion et de la consécration au Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob. L'Égypte luttait pour maintenir son joug, Israël luttait pour conquérir sa liberté. Avec entêtement, le Pharaon refusa de répondre à la requête de Moïse, même lorsque plaie sur plaie s'abattirent sur son domaine. Ceci souligne un point que nous ne devons jamais oublier : le mal est récalcitrant et tenace, jamais il ne lâche prise volontairement, sans une résistance opiniâtre, presque fanatique. Mais on constate aussi universellement que le mal est incapable de s'organiser de façon permanente. Aussi, après une lutte longue et pénible, les Israélites, par la providence de Dieu, traversèrent la mer Rouge. Mais comme la vieille garde qui jamais ne se rend, les Égyptiens, dans un effort désespéré pour empêcher la fuite des Israélites, lancèrent leur armée derrière eux dans la mer Rouge. Dès que les Égyptiens s'y furent engagés, les eaux divisées se refermèrent sur eux et tous furent bientôt submergés par la violence et la masse des vagues. Quand les Israélites se retournèrent, tout ce qu'ils purent voir, ce fut çà et là un pauvre corps noyé gisant sur le rivage. Pour les Israélites, ce fut un grand

2. *The French Revolution*, vol. I; livre III.

moment. C'était la fin d'une période affreuse de leur histoire. C'était un matin joyeux qui mettait fin à la longue nuit de leur captivité. Le sens de cette histoire n'est pas dans la noyade des soldats égyptiens, car nul ne peut se réjouir de la mort ou de la défaite d'un être humain. Ce que cette histoire symbolise, c'est la mort du mal, de l'oppression inhumaine et de l'exploitation injuste.

La mort des Égyptiens sur le rivage de la mer est un rappel frappant de l'aide que la nature même de l'univers apporte au bien, dans sa lutte perpétuelle avec le mal. Le Nouveau Testament déclare justement : « Il est vrai que tout châtiment semble d'abord un sujet de tristesse et non de joie; *mais plus tard* il produit un fruit paisible de justice. »[3] Pharaon exploite les enfants d'Israël... *mais plus tard!* Pilate cède à la populace qui crucifie le Christ... *mais plus tard!* Les premiers chrétiens sont jetés aux lions et menés à l'abattoir... *mais plus tard!* Quelque chose dans cet univers justifie les paroles de Shakespeare :

> « Il est une divinité qui modèle nos fins
> Et les ébauche à sa guise »[4].

et celles de Lowell :

> Si la cause du Mal prospère
> Seule celle de la Vérité est forte[5].

ou encore de Tennyson :

> Je ne puis que croire que le bien arrivera
> En fin de compte, encore lointain, à tous,
> Et chaque hiver se changera en printemps[6].

3. Hébreux 12, 11.
4. *Hamlet*, acte V, scène II.
5. *The Present Crisis* (extrait).
6. *In Memoriam* (extrait).

II

La vérité de ce texte apparaît dans la lutte contemporaine entre le bien, sous la forme de la liberté et de la justice, et le mal, sous la forme de l'oppression et du colonialisme. Des trois milliards environ d'êtres humains qui peuplent la terre, près de deux milliards, une forte majorité, vivent en Asie et en Afrique. Il y a moins de vingt ans, la plupart des peuples asiatiques et africains étaient des sujets coloniaux, dominés politiquement, exploités économiquement, soumis à la ségrégation et humiliés par des puissances étrangères. Pendant des années, ils ont protesté contre ces injustices graves. Dans presque chaque territoire de ces deux continents, un Moïse courageux a plaidé avec passion la cause de la liberté pour son peuple. Durant plus de vingt ans, le Mahatma Gandhi pressa les Britanniques, vice-rois, gouverneurs généraux, premiers ministres et rois, de « laisser partir son peuple ». Comme les pharaons d'autrefois, les responsables britanniques firent la sourde oreille à ces cris douloureux. Le grand Winston Churchill lui-même répondit à la demande d'indépendance de Gandhi : « Je ne suis pas devenu Premier ministre de Sa Majesté pour présider à la liquidation de l'Empire britannique. »[7] Le conflit entre ces deux forces résolues, les puissances coloniales et les peuples d'Asie et d'Afrique, a été l'une des luttes les plus importantes et les plus critiques du XX^e siècle.

Mais, malgré la résistance et l'obstination des puissances coloniales, les forces de la justice et de la dignité humaine ont obtenu peu à peu la victoire. Il n'y avait que trois pays indépendants, voici vingt-cinq ans, dans tout le continent africain; il y en a aujourd'hui trente-deux. Il n'y a pas quinze ans, l'empire

7. Discours à Mansion House le 10 novembre 1942.

britannique dominait politiquement plus de 650.000.000 d'hommes en Asie et en Afrique; aujourd'hui ce nombre est réduit à moins de 60.000.000. La mer Rouge s'est ouverte. Les masses opprimées d'Asie et d'Afrique ont arraché leur liberté à l'Égypte du colonialisme et sont en marche vers la terre promise de la stabilité économique et culturelle. Ces peuples voient les maux du colonialisme et de l'impérialisme morts sur le rivage de la mer.

Dans notre propre lutte américaine pour la liberté et la justice, nous sommes en train de voir la mort du mal. En 1619, les Noirs furent amenés des terres africaines en Amérique. Pendant plus de deux siècles, l'Afrique fut violentée et pillée, ses royaumes désorganisés, ses peuples et ses chefs démoralisés. En Amérique l'esclave noir n'était qu'un rouage impersonnel dans la grande machinerie des plantations.

Mais il y eut des hommes à la conscience éveillée qui sentirent qu'un système aussi injuste représentait un étrange paradoxe dans une nation fondée sur le principe que tous les hommes sont créés égaux. En 1820, six ans avant sa mort, Thomas Jefferson écrivit ces mots mélancoliques :

> Le problème important (de l'esclavage), comme une sonnerie d'alarme dans la nuit, m'éveillait et me remplissait d'effroi... Je regrette d'être sur le point de mourir dans la croyance que le sacrifice consenti par la génération de 1776 pour obtenir à son pays autonomie et bonheur est destiné à être gaspillé... et ma seule consolation est de ne plus vivre pour en pleurer[8].

Beaucoup d'abolitionnistes, comme Jefferson, avaient le cœur torturé par la question de l'esclavage. Avec perspicacité, ils

8. Lettre du 22 avril 1820 à John Holmes.

voyaient que l'immoralité de l'esclavage avilissait le maitre blanc autant que le Noir.

Vint le jour où Abraham Lincoln affronta carrément le problème. Ses tourments et ses hésitations sont bien connus, mais la conclusion de sa recherche est formulée en ces termes : « En donnant la liberté à l'esclave, nous assurons la liberté de l'homme libre,... honorable également en ce que nous donnons et en ce que nous préservons »[9]. Sur ce fondement moral, Lincoln rédigea la Proclamation d'Émancipation, qui mit fin à l'esclavage domestique. La signification de ce document a été décrite par un grand Américain, Frederick Douglass :

> « (Cette Proclamation) reconnaît et déclare la vraie nature du débat et place le Nord du côté de la justice et de la civilisation... Sans aucun doute, le 1er janvier 1863, sera le jour le plus mémorable dans les annales de l'Amérique. Le 4 juillet fut grand, mais le 1er janvier, si nous le considérons dans toutes ses implications et conséquences, est incomparablement plus grand. La première date concerne la naissance purement politique d'une nation; la deuxième concerne la vie et le caractère de cette nation et doit déterminer si cette vie et ce caractère brilleront glorieusement de toutes les vertus hautes et nobles ou s'obscurciront honteusement pour toujours. »[10]

La Proclamation d'Émancipation n'apporta pas, cependant, pleine liberté au Noir : durant la Reconstruction, il bénéficia de certains avantages politiques et sociaux, mais il s'aperçut bientôt que les pharaons du Sud étaient décidés à le maintenir en esclavage. L'Émancipation le rapprocha certainement de la mer Rouge, mais sans garantir son passage entre les eaux divisées.

9. Message annuel au Congrès, 1er décembre 1820.
10. *Douglass' Monthly*, 1er janvier 1863, p. 1.

La ségrégation raciale, appuyée par une décision de la Cour Suprême des États-Unis en 1896, était une forme nouvelle d'esclavage, déguisée par certaines arguties de procédure. Dans le grand combat du dernier demi-siècle entre les forces de la justice cherchant à mettre fin au système néfaste de la ségrégation et les forces de l'injustice cherchant à le prolonger, les pharaons ont eu recours aux manœuvres légales, aux représailles économiques et même à la violence physique pour maintenir le Noir dans l'Égypte de la ségrégation. Malgré le cri patient de plus d'un Moïse, ils refusèrent de laisser partir le peuple noir.

Aujourd'hui, nous sommes les témoins d'un changement massif. Un décret au retentissement mondial, dû aux neuf juges de la Cour suprême, a ouvert la mer Rouge et les forces de justice sont en marche vers l'autre rive. La Cour annule le vieux jugement Plessy de 1896 et affirme que les services publics séparés sont intrinsèquement inégaux et que la ségrégation d'un enfant sur la base de la race revient à lui dénier une égale protection par la loi. Cette décision est un grand fanal lumineux d'espérance pour des millions de déshérités. En regardant derrière nous, nous voyons les forces de ségrégation progressivement mourir sur le rivage de la mer. Le problème est loin d'être résolu et de gigantesques montagnes d'opposition sont encore sur notre route, mais au moins nous avons quitté l'Égypte et, avec une détermination patiente mais ferme, nous atteindrons la terre promise. Le mal sous la forme de l'injustice et de l'exploitation ne pourra survivre toujours. Dans l'histoire, un passage de mer Rouge conduit définitivement les forces du bien à la victoire et les eaux qui se referment marquent le jugement et la ruine des forces du mal.

Tout cela nous rappelle que le mal charrie avec lui le germe de sa propre destruction. Dans la longue course, le bien vaincu

est plus fort que le mal triomphant. L'historien Charles A. Beard, lorsqu'on lui demandait quelles étaient les grandes leçons que l'histoire lui avait enseignées, faisait cette réponse :

> « La première, c'est que les dieux rendent fou par le pouvoir celui qu'ils veulent perdre. La deuxième, que les moulins de Dieu moulent lentement, mais très fin. La troisième, que l'abeille fertilise la fleur qu'elle pille. La quatrième, que si la nuit est assez noire, vous pouvez voir les étoiles. »

Ce sont là des paroles non d'un prédicateur, mais d'un historien à la tête froide, à qui de longues et laborieuses études historiques ont révélé que le mal est porté à se détruire lui-même. Il peut durer longtemps, mais il finit par atteindre ses limites. Il y a dans l'univers quelque chose que la mythologie grecque désignait comme la déesse Némésis.

III

Ici nous devons prendre soin de ne pas verser dans un optimisme superficiel et d'éviter de conclure que la fin d'un mal particulier signifie que tout mal désormais est mort sur le rivage de la mer. Tout progrès est précaire et la solution d'un problème nous met face à face avec un autre problème. En tant que réalité universelle, le Royaume de Dieu n'est *pas encore*. Parce que le péché existe à chaque niveau de l'existence humaine, la mort d'une tyrannie est suivie de l'apparition d'une autre tyrannie.

Mais si nous devons éviter un optimisme superficiel, nous devons aussi et dans la même mesure éviter un pessimisme paralysant. Même si tout progrès est précaire, dans certaines limites un progrès social réel peut être accompli. Le pèlerinage moral de l'homme ne peut jamais sur terre atteindre sa destination

finale, mais ses efforts incessants peuvent le rapprocher toujours plus près de la cité de justice. Et bien que le Royaume de Dieu ne puisse *pas encore* se traduire dans l'histoire en une réalité universelle, il peut exister dans le présent sous des formes isolées comme le jugement, l'engagement personnel ou la vie de certains groupes. « Le Royaume de Dieu est au milieu de vous. »[11]

Surtout, nous devons nous remettre en mémoire que Dieu est à l'œuvre dans son univers. Il n'est pas en dehors du monde, le regardant de loin avec une sorte de froide indifférence. Sur toutes les routes de la vie, il combat notre combat. Comme un Père toujours aimant, il œuvre dans l'histoire pour le salut de ses enfants. Quand nous luttons pour vaincre les forces du mal, le Dieu de l'univers est là qui combat avec nous. Le mal meurt sur le rivage de la mer, non seulement en raison de la lutte incessante de l'homme contre lui, mais à cause de la puissance qu'a Dieu de le défaire.

Mais pourquoi Dieu est-il si lent à vaincre les forces du mal? Pourquoi Dieu a-t-il laissé Hitler exterminer six millions de Juifs? Pourquoi Dieu a-t-il permis à l'esclavage de durer en Amérique deux cent quarante-quatre ans? Pourquoi Dieu laisse-t-il des bandes sanguinaires lyncher à volonté des Noirs, hommes et femmes, et noyer selon leur caprice des Noirs, garçons et filles? Pourquoi Dieu n'intervient-il pas pour briser les desseins pervers des méchants?

Je ne prétends pas comprendre toutes les voies de Dieu ni son calendrier de lutte avec le mal. Peut-être, s'il s'occupait du mal à la façon écrasante que nous souhaitons, Dieu rendrait-il vaine son intention dernière. Nous sommes des êtres humains responsables, non des automates aveugles; des personnes, non des

11. Luc 17, 21.

robots. En nous dotant de liberté, Dieu a abandonné une part de son propre pouvoir souverain et s'est imposé certaines limitations. Si ses enfants sont libres, ils doivent faire sa volonté par un choix volontaire. Dieu ne peut donc à la fois imposer sa volonté à ses enfants et maintenir son but pour l'homme. Si par un exercice complet de sa toute-puissance Dieu ruinait son propre but, il ferait preuve de faiblesse plus que de puissance. La puissance est l'aptitude à atteindre son but; l'action qui manque son objectif est faiblesse.

Le refus de Dieu de combattre le mal avec une efficacité immédiate ne signifie pas qu'il ne fait rien. Nous ne sommes pas seuls, nous, êtres humains faibles et limités, dans notre poursuite du triomphe de la justice. Comme l'a noté Matthew Arnold, c'est « une puissance permanente, et non nous-mêmes, qui tend à la justice »[12].

Nous devons aussi nous rappeler que Dieu n'oublie pas ses enfants, victimes des forces du mal. Il nous donne les ressources intérieures pour porter les fardeaux et les tribulations de la vie. Si nous nous trouvons dans les ténèbres de quelque Égypte d'oppression, Dieu est une lumière sur notre route. Il nous oint de la force nécessaire pour endurer les épreuves d'Égypte, il nous donne le courage et l'énergie d'entreprendre notre marche en avant. Si la lampe de l'espérance faiblit et que le flambeau de la foi vacille, il restaure nos âmes et renouvelle notre vigueur. Il est avec nous, non seulement au midi de l'accomplissement, mais aussi à la minuit de la désespérance.

En Inde, ma femme et moi avons passé un délicieux week-end dans l'État de Kerala, la pointe la plus méridionale de ce vaste pays. Nous y avons visité la belle plage du Cap Comorin, qu'on

12. *Literature and Dogma* (1883).

appelle « le bout du monde » parce que c'est là, effectivement, que se termine la terre de l'Inde. Devant vous, il n'y a rien que le large mouvement des eaux roulées par la vague. Cet endroit magnifique est le lieu où se rencontrent trois grandes étendues d'eau, l'océan Indien, la mer d'Arabie et la baie du Bengale. Assis sur un énorme rocher qui s'avance légèrement dans la mer nous étions subjugués par l'immensité terrifiante de l'océan. Tandis que les vagues se déroulaient en une alternance presque rythmique et venaient s'écraser sur la base du roc où nous étions assis, une musique océanique résonna doucement à nos oreilles. A l'occident, nous vîmes le soleil splendide, grosse sphère cosmique enflammée, prêt à s'enfoncer dans l'océan. Juste au moment où il avait presque disparu, ma femme me toucha et me dit : « Regarde, Martin, n'est-ce pas beau? » Je regardai autour de moi et je vis la lune, une autre sphère d'une beauté scintillante. Alors que le soleil semblait sombrer dans l'océan, la lune paraissait en sortir. Quand le soleil fut enfin hors de vue, l'obscurité envahit la terre, mais à l'orient la lumière radieuse de la lune montante brilla souveraine.

Je dis alors à ma femme : « Ceci ressemble à ce qui se produit souvent dans la vie. » Nous avons des expériences où la lumière du jour s'évanouit, nous laissant dans une nuit sombre et désolée, des moments où nos plus grands espoirs se changent en ombres de désespoir, où nous sommes victimes de quelque tragique injustice ou de quelque terrible exploitation. En de tels moments, nos esprits sont presque submergés par la mélancolie et le désespoir, et il nous semble qu'il n'y a plus nulle part de lumière. Mais chaque fois, nous regardons vers l'orient, où nous découvrons une autre lumière qui brille même dans les ténèbres et « l'aiguillon de la frustration » se change « en une flèche de lumière ».

Ce monde serait intolérable si Dieu n'avait qu'une seule lumière, mais soyons consolés, car Dieu a deux lumières : l'une pour nous guider dans la clarté du jour, lorsque nos espoirs sont réalisés et les circonstances favorables; l'autre pour nous conduire dans l'obscurité de la nuit, lorsque nous sommes contrariés et que les géants endormis de la tristesse et du désespoir se réveillent dans nos âmes. Selon le témoignage du Psalmiste, nous n'avons jamais à marcher dans les ténèbres :

> « Où irai-je loin de ton esprit,
> où fuirai-je loin de ta face?
> Si je monte aux cieux, tu es là
> qu'aux enfers je me couche, te voici.
> Je prends les ailes de l'aurore,
> je me loge au plus loin de la mer;
> même là, ta main me conduit
> et ta droite me saisit.
> Si je dis : la nuit me couvrira,
> elle devient lumière autour de moi.
> De toi les ténèbres ne me cachent point,
> pour toi la nuit brille comme le jour
> et les ténèbres autant que la lumière. »[13]

Cette foi nous soutiendra dans notre lutte pour échapper à la captivité de toute Égypte du mal. Cette foi sera une lampe allumée pour nos pieds fatigués et une lumière sur notre sentier sinueux. Sans cette foi, les plus beaux rêves de l'homme retomberont silencieusement en poussière.

13. Psaume 139, 7-12.

IX

TROIS DIMENSIONS D'UNE VIE ACHEVÉE

La longueur, la largeur et la hauteur en étaient égales.

APOCALYPSE 21, 16.

Relégué dans l'île de Patmos, l'apôtre Jean n'avait guère d'autre liberté que celle de la réflexion. Il réfléchit donc à beaucoup de choses. Il réfléchit à l'ordre politique ancien, à son imperfection tragique et à ses horribles injustices. Il réfléchit à la Jérusalem ancienne, à sa piété superficielle et à son ritualisme formel. Mais parallèlement à sa vision déprimante du passé, Jean eut aussi une vision glorieuse de quelque chose de neuf et de grand. Il vit une nouvelle et sainte Jérusalem qui descendait du ciel, d'auprès de Dieu. La noblesse de cette nouvelle cité céleste était sa perfection, radieuse comme une aurore après la longue nuit d'une imperfection tenace. Elle n'est construite ni à moitié ni de travers, mais achevée en chacune de ses trois dimensions. En décrivant la cité, Jean écrit : « La longueur, la largeur et la hauteur en étaient égales. » Cette cité de Dieu nouvelle n'est pas une construction mal équilibrée avec des tours de vertus d'un côté et des fossés de vices de l'autre; elle est parfaite de toutes parts.

Pour beaucoup de gens, le Livre de l'Apocalypse est un livre étrange et déconcertant. On l'écarte souvent comme une énigme voilée de mystère. Mais sous le vocabulaire particulier de Jean et son symbolisme apocalyptique, nous découvrons de nombreuses vérités stimulantes et profondes. L'une de ces vérités est proposée dans notre texte. Lorsque Jean décrit la cité de Dieu nouvelle, il décrit vraiment l'humanité idéale. Il dit en substance que la vie parfaite doit être complète, achevée, de toutes parts.

Le caractère inachevé et partiel de nos vies individuelles et collectives est troublant et douloureux. Nous sommes rarement en mesure d'affirmer d'un homme qu'il est grand, sans correctif. Presque toute affirmation de grandeur est suivie d'un « mais ». Naaman « jouissait d'une grande considération », nous dit l'Ancien Testament[1], « mais »... Ce *mais* révèle un point tragique et troublant : « mais il était lépreux ». Que de vies humaines doivent être décrites de cette façon!

La Grèce fut une grande nation, qui a laissé aux générations un trésor inépuisable de savoir. Elle a donné au monde les connaissances poétiques d'Eschyle, Sophocle et Euripide, philosophiques de Socrate, Platon et Aristote. Grâce à ces grands esprits, nous sommes tous héritiers d'idées créatrices. La Grèce fut une grande nation, mais... Ce *mais* souligne le fait tragique que la Grèce fut en réalité une aristocratie *pour quelques-uns* et non une démocratie *pour tous*. Ce *mais* indique le fait détestable que les cités-États de la Grèce furent élevées sur les fondements de l'esclavage.

La civilisation occidentale est une grande civilisation, qui a légué au monde les connaissances magnifiques de la Renaissance; les tonnerres joyeux et les doux soupirs de Haendel, la douceur majestueuse de Beethoven et les mélodies charmantes de Bach; la révolution industrielle et le commencement du merveilleux voyage de l'homme vers la cité de l'abondance matérielle. La civilisation occidentale est grande, mais... Ce *mais* nous rappelle les injustices et les maux du colonialisme et d'une civilisation qui a permis à ses moyens matériels de prendre le pas sur ses fins spirituelles.

---

1. II Livre des Rois 5, 1.

Les États-Unis sont une grande nation qui, dans sa Déclaration d'Indépendance, a offert au monde l'expression la plus éloquente et la moins équivoque de la dignité humaine jamais formulée dans un document socio-politique. Au plan de la technique, l'Amérique a construit des ponts puissants pour passer les mers et des gratte-ciel pour toucher les cieux. Par les frères Wright, elle a donné au monde l'avion et permis à l'homme de supprimer les distances et de réduire le temps. Par la science médicale, ses médicaments innombrables et merveilleux ont guéri des maladies redoutables et prolongé la vie de l'homme. L'Amérique est une grande nation, mais... Ce *mais* est un commentaire des deux cents ans et plus d'esclavage domestique et des vingt millions de Noirs hommes et femmes privés de la vie, de la liberté et de la poursuite du bonheur. Ce *mais* désigne un matérialisme pratique, plus intéressé aux choses qu'aux vraies valeurs.

Et ainsi presque toute affirmation de grandeur est suivie non d'un point symbolisant l'achèvement, mais d'une virgule ponctuant de pénibles limites. Beaucoup de nos grandes civilisations ne sont grandes que sous certains aspects. Beaucoup de nos grands hommes ne sont grands que dans certains domaines et se montrent faibles et vils à d'autres points de vue.

Mais la vie devrait être robuste et achevée de toutes parts. Toute vie achevée a les trois dimensions indiquées par notre texte : longueur, largeur et hauteur. La longueur de la vie est la démarche intérieure de chaque homme en vue de ses fins et ambitions personnelles, le souci intérieur pour le bien-être et la réussite. La largeur de la vie est la préoccupation extérieure du bien-être d'autrui. La hauteur de la vie est la montée vers Dieu. La vie vraiment achevée est un triangle cohérent. A l'un de ses angles se trouve la personne individuelle, à l'autre angle de base les autres personnes. Au sommet se tient la Personne

infinie, Dieu. Sans le développement adéquat de chaque partie du triangle, aucune vie ne peut être achevée.

I

Considérons d'abord la longueur de la vie, c'est-à-dire le souci qu'a l'individu de développer ses possibilités intérieures. En un sens, c'est la dimension intéressée de la vie. Il existe pourtant un intérêt personnel qui est raisonnable et sain. Le regretté Rabbin Joshua Liebman, dans un chapitre intéressant de son livre *Paix de l'Esprit*, a montré que nous devons nous aimer nous-mêmes correctement avant de pouvoir aimer les autres adéquatement. Beaucoup de gens sont plongés dans l'abîme du fatalisme émotif, parce qu'ils ne s'aiment pas eux-mêmes de façon saine.

Chacun doit être préoccupé de soi et sentir sa responsabilité de découvrir sa mission dans la vie. A chaque personne normale, Dieu a donné quelque chose à accomplir. Il est vrai que les uns ont reçu plus de talents, mais Dieu n'a laissé personne sans aucun talent. Des possibilités de création sont en nous et nous avons le devoir de travailler assidûment à les découvrir.

Celui qui a compris pour quoi il est fait doit tout mettre en œuvre pour y parvenir. Il doit agir comme si le Dieu tout-puissant l'avait appelé à ce moment précis de l'histoire spécialement dans ce but. Personne n'a jamais apporté à l'humanité de contribution importante sans ce sens élevé du but et cette détermination acharnée. Personne ne change ses possibilités en réalisations sans ce puissant dynamisme intérieur. Longfellow a écrit :

> Les sommets vaincus par les grands hommes
> ne furent pas atteints d'un coup;

mais quand leurs compagnons dormaient
ils montaient en peinant dans la nuit[2].

Puis-je m'adresser plus particulièrement aux jeunes? Cette dimension de la longueur est un appel unique. Beaucoup d'entre vous sont aux études. Je ne pourrais assez insister sur l'importance de ces années d'études. Vous devez comprendre que des portes s'ouvrent maintenant, qui ne furent pas ouvertes à vos pères et vos mères. C'est votre responsabilité d'être prêts à passer ces portes. Vous devez découvrir tôt pour quoi vous êtes faits et vous devez travailler sans relâche pour atteindre à l'excellence dans les différents domaines. On cite cette phrase de Ralph Waldo Emerson : « Si un homme est capable d'écrire un meilleur livre, de prêcher un meilleur sermon ou de faire une meilleure souricière que son voisin, même s'il construit sa maison dans les bois le monde tracera un sentier jusqu'à sa porte. » Cela deviendra de plus en plus vrai. Vous ne devez pas attendre le jour de l'émancipation totale pour apporter à cette nation une contribution positive. Sans doute, vous vous trouvez devant un dilemme naturel, qui résulte de l'héritage d'esclavage et de ségrégation, des écoles inférieures, de la qualité de citoyens de second ordre; mais vous devez briser avec détermination les entraves externes des circonstances. Nous avons déjà des exemples stimulants de Noirs qui, dans les nuits opaques de l'oppression, sont devenus des étoiles nouvelles et brillantes par leur réussite. D'une vieille cabane d'esclave sur les collines de Virginie, Booker T. Washington s'élança pour devenir l'un des grands leaders de l'Amérique. Des collines rouges et accablantes de Gordon Country en Géorgie, et des bras d'une mère qui ne savait ni lire ni écrire, Roland Hayes partit pour

2. *L'échelle de Saint Augustin* (Extrait).

devenir l'un des meilleurs chanteurs du monde, dont la voix mélodieuse fut écoutée dans les palais des rois et les demeures des reines. Venant d'un faubourg misérable de Philadelphie, Marian Anderson s'est distinguée comme la plus grande contralto du monde, au point que Toscanini déclara qu'il n'y a par siècle qu'une seule voix comme la sienne et que Sibelius s'exclama que son plafond était trop bas pour une telle voix. A partir de circonstances pénibles, George Washington Carver se fit une place inoubliable dans les annales de la science. Ralph J. Bunche, petit-fils d'un prédicateur esclave, a fait preuve en diplomatie d'une distinction remarquable. Ce ne sont là que quelques-uns des nombreux exemples qui nous rappellent que, si même nous ne jouissons pas de la pleine liberté, nous pouvons dès maintenant apporter quelque chose.

De toutes parts, nous sommes appelés à travailler sans repos afin d'exceller dans notre carrière. Tout le monde n'est pas fait pour un travail spécialisé; moins encore parviennent aux hauteurs du génie dans les arts et les sciences; beaucoup sont appelés à être des travailleurs dans les usines, les champs et les rues. Mais il n'y a pas de travail insignifiant. Tout travail qui aide l'humanité a de la dignité et de l'importance; il doit donc être entrepris avec une perfection qui ne recule pas devant la peine. Celui qui est appelé à être balayeur de rues doit balayer comme Michel-Ange peignait ou comme Beethoven composait, ou comme Shakespeare écrivait. Il doit balayer les rues si parfaitement que les hôtes des cieux et de la terre s'arrêteront pour dire : « Ici vécut un grand balayeur de rues qui fit bien son travail. » C'est ce que voulait dire Douglas Mallock quand il écrivait :

> « Si tu ne peux être pin au sommet du coteau
> Sois broussaille dans la vallée,

Mais sois la meilleure petite broussaille
Au bord du ruisseau.
Sois buisson, si tu ne peux être arbre.
Si tu ne peux être route, sois sentier;
Si tu ne peux être soleil, sois étoile;
Ce n'est point par la taille que tu vaincras;
Sois le meilleur, quoi que tu sois. »

Examinez-vous sérieusement afin de découvrir ce pour quoi vous êtes faits et alors donnez-vous avec passion à son exécution. Ce programme clair conduit à la réalisation de soi dans la longueur d'une vie d'homme.

II

Certains ne dépassent jamais cette première dimension. Ce sont peut-être des individus brillants qui développent superbement leurs propres capacités, mais ils sont enchaînés par un égocentrisme paralysant. Ils vivent dans les limites étroites de leurs ambitions et désirs personnels. Quoi de plus tragique que de découvrir un individu enlisé et asphyxié dans la longueur de la vie?

Si la vie doit être achevée, elle doit, outre sa longueur, inclure aussi sa largeur : la préoccupation du bien-être des autres. On n'a pas appris à vivre tant qu'on ne s'est pas élevé au-dessus des limites étroites de ses affaires personnelles pour jeter un regard plus large sur ce qui concerne toute l'humanité. La longueur sans la largeur est comme un fleuve sans débouché vers l'océan. Stagnant, dormant et croupissant, il manque et de vie et de fraîcheur. Pour avoir un sens et une force créatrice, notre intérêt personnel doit être marié à l'intérêt pour autrui.

Quand Jésus a décrit symboliquement le jugement dernier, il a clairement indiqué sur quelle base s'opérera la séparation des brebis et des boucs : ce que nous aurons fait pour les autres. L'homme ne sera interrogé ni sur le nombre de ses diplômes ni sur le montant de sa fortune, mais bien sur ses actions en faveur des autres. Avez-vous nourri les affamés ? donné un verre d'eau à l'assoiffé ? un vêtement à celui qui était nu ? avez-vous visité les malades et assisté les prisonniers ? Telles sont les questions posées par le Seigneur de la vie. En un sens, chaque jour est jour de jugement : par nos actions et nos paroles, par nos silences et nos discours, nous écrivons sans cesse dans le Livre de la Vie.

La lumière est venue dans le monde et chacun doit décider s'il marchera à la lumière d'un altruisme créateur ou dans les ténèbres d'un égoïsme destructeur. C'est là le jugement. La question la plus permanente et la plus urgente de la vie est celle-ci : « Que faites-vous pour les autres ? »

Dieu a construit le monde de telle sorte que les choses ne tournent pas rond si les hommes ne se montrent pas actifs dans la dimension de la largeur. Le « je » ne peut atteindre sa vraie taille sans le « tu ». Le soi ne peut être soi sans d'autres soi. Les socio-psychologues nous disent que nous ne pouvons être des personnes sans relation avec d'autres personnes. Toute vie est une relation et tous les hommes sont interdépendants. Et cependant nous continuons à voyager sur une route revêtue de l'enduit glissant d'un égoïsme désordonné. La plupart des problèmes tragiques auxquels nous sommes confrontés dans le monde actuel reflètent l'incapacité de l'homme à ajouter la largeur à la longueur.

On le voit nettement dans la crise raciale qui affecte notre nation. La tension raciale résulte du fait que beaucoup de nos

frères blancs sont excessivement concernés par la longueur de la vie : leurs positions économiques privilégiées, leur puissance politique, leur statut social, ce qu'ils appellent leur *way of life*. Si seulement ils ajoutaient la largeur à la longueur — le regard vers autrui au regard sur soi — nos querelles discordantes seraient changées en une belle symphonie de fraternité.

La nécessité d'additionner largeur et longueur se voit également dans les relations internationales. Aucune raison ne peut vivre isolée. Ma femme et moi avons eu le privilège de faire à l'Inde une visite inoubliable. Notre voyage dans ce pays connut de nombreux moments de grande satisfaction, mais aussi de nombreux moments d'abattement. Comment n'être pas déprimé quand on voit de ses propres yeux des millions de gens se coucher affamés ? Comment éviter d'être déprimé quand on voit de ses propres yeux des millions de gens dormir au bord des routes ? Comment n'être pas déprimé quand on apprend que sur une population dépassant les 435 millions, 350 millions ont un revenu annuel inférieur à 70 dollars et que la plupart n'ont jamais vu ni un médecin ni un dentiste ?

Pouvons-nous en Amérique ne point nous sentir concernés par de telles conditions ? La réponse est non, énergiquement. Notre destin en tant que nation est lié au destin de l'Inde. Aussi longtemps que l'avenir de l'Inde, ou de toute autre nation, n'est pas assuré, notre propre avenir n'est pas assuré. Nous devons nous servir de nos vastes ressources pour aider les pays non encore développés. N'avons-nous pas dépensé beaucoup trop de notre budget national à l'établissement de bases militaires autour du monde et beaucoup trop peu à l'établissement de bases d'intérêt et de compréhension authentique ?

En dernière analyse tous les hommes sont interdépendants et par conséquent impliqués dans une seule et même évolution.

Inévitablement, nous sommes le gardien de notre frère, en raison de la structure corrélative de la réalité. Ni peuple ni individu ne peuvent vivre dans l'isolement. John Donne a traduit cette vérité en termes parlants, lorsqu'il a affirmé :

> « Nul n'est une île, se suffisant à soi-même; tout homme est un morceau de continent, une partie du tout; si une terre est enlevée par la mer, l'Europe y perd, que ce soit un simple promontoire ou le château de ton ami ou le tien; toute mort d'homme me diminue parce que je suis part de l'espèce humaine; ne demande donc jamais pour qui sonne le glas : il sonne pour toi. »[3]

Reconnaître cette unité de l'humanité et la nécessité d'un souci fraternel et actif pour le bien-être des autres, c'est la largeur de la vie humaine.

III

Il reste une troisième dimension d'une vie vraiment achevée, sa hauteur, ce qui tend vers le haut, vers quelque chose de plus grand que l'humanité. Nous devons nous dresser au-dessus de la terre et faire allégeance à cet Être éternel qui est la source et le fondement de toute réalité. Si nous ajoutons la hauteur à la longueur et à la largeur, nous assurons à la vie son parfait achèvement.

Comme les uns ne vont jamais au-delà de la longueur, d'autres ne dépassent jamais la combinaison longueur et largeur. Ils développent brillamment leurs possibilités personnelles et ont un authentique souci humanitaire. Mais ils tournent trop court. Ils sont tellement liés à la terre qu'ils en concluent que l'humanité est Dieu. Ils cherchent à vivre sans un ciel.

3. *Méditation XVII* (extrait).

Plusieurs raisons expliquent probablement pourquoi l'homme moderne a négligé cette troisième dimension. Certains ont des doutes intellectuels sérieux. Considérant les horreurs du mal, naturel et moral, ils demandent : « S'il y a un Dieu bon et tout-puissant, pourquoi permet-il la douleur et la souffrance imméritées ? » Leur impuissance à donner à cette question une réponse adéquate les conduit à l'agnosticisme. D'autres aussi trouvent difficile de faire cadrer leurs découvertes scientifiques et rationnelles avec des dogmes parfois non scientifiques de la religion et des conceptions primitives au sujet de Dieu.

Je soupçonne cependant qu'une majorité de gens figurent encore dans une autre catégorie. Ce ne sont pas des théoriciens de l'athéisme, mais des athées pratiques. Ils ne nient pas en paroles l'existence de Dieu, mais rejettent constamment son existence de leurs vies. Ils vivent comme si Dieu n'existait pas. Cette éviction de Dieu de l'agenda de leurs vies peut être fort bien un processus inconscient. La plupart des hommes ne disent pas : « Adieu, Seigneur, je vous abandonne. » Mais ils se laissent entraîner à ce point dans les affaires de ce monde qu'ils sont inconsciemment emportés par la vague déferlante du matérialisme et pataugent dans les eaux troubles du laïcisme. Vivant dans ce que le professeur Sorokin a appelé « une culture des sens », l'homme moderne ne croit qu'aux choses qu'il peut appréhender par ses cinq sens.

Mais cet essai de substituer un univers centré sur l'homme à un univers centré sur Dieu ne conduit qu'à se sentir frustré plus profondément encore. Reinhold Niebuhr a dit : « Depuis 1914, un événement tragique a suivi l'autre comme si l'histoire était faite pour réfuter les vaines illusions de l'homme moderne. » Nous voguons sur les mers de l'histoire moderne comme un

navire sans boussole. Nous n'avons ni pilote ni sens de l'orientation. Nous doutons de nos doutes et nous nous demandons si, après tout, il n'y aurait pas en vérité quelque force spirituelle sous-tendant la réalité.

Malgré nos dénégations théoriques, nous avons des expériences spirituelles qui ne peuvent être expliquées en termes matérialistes. Malgré notre culte de l'ordre naturel, nous nous heurtons sans cesse à quelque chose, au-dessus de nous, qui nous fait nous demander comment l'ordonnance splendide de l'univers pourrait être le résultat du jeu fortuit des atomes et des électrons. Malgré notre respect immodéré des choses matérielles, quelque chose sans cesse nous rappelle la réalité de l'invisible. Le soir, nous regardons vers les étoiles qui ornent les cieux comme des lanternes d'éternité. Sur le moment, nous pouvons penser que nous voyons tout, mais quelque chose nous rappelle que nous ne voyons pas la loi de la gravitation qui les fixe à leur place. Ravis, nous admirons la beauté architecturale d'un temple impressionnant de Dieu, mais quelque chose bientôt nous rappelle que nos yeux ne peuvent saisir cette cathédrale dans sa réalité totale. Notre regard n'a pas pénétré dans l'intelligence de l'architecte qui en a établi le plan. Nous ne pouvons jamais voir l'amour et la foi de tous ceux dont les sacrifices ont rendu la construction possible. Nous regardant l'un l'autre, nous décidons très vite que notre perception du corps physique est une vision de tout ce que nous sommes. En ce moment, vous regardez cette chaire et me voyez prêchant ce sermon; vous pouvez immédiatement en conclure que vous voyez Martin Luther King. Mais alors vous vous souvenez que vous ne voyez que mon corps, qui par lui-même ne peut ni raisonner ni penser. Jamais vous ne pouvez voir le *moi* qui me fait moi et jamais je ne puis voir le *vous* qui vous fait vous. Ce quelque chose d'invisible que nous appelons la personnalité

est au-delà de notre apparence physique. Platon avait raison lorsqu'il disait que le visible est une ombre projetée par l'invisible.

Dieu est toujours dans son univers. Nos réalisations techniques et scientifiques ne peuvent le bannir ni de l'espace microcosmique de l'atome ni des vastes et insondables étendues de l'espace interstellaire. Vivant dans un univers où les distances de certains corps célestes doivent être mesurées en milliards d'années-lumière, l'homme moderne s'écrie avec le Psalmiste d'autrefois : « Quand je contemple les cieux, ouvrage de tes mains, la lune et les étoiles que tu créas, qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui ? et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui ? »[4]

Je voudrais vous presser d'accorder priorité à la recherche de Dieu. Laissez son esprit pénétrer votre être. Pour faire face aux difficultés et aux épreuves de la vie, vous avez besoin de lui. Avant que la barque de votre vie atteigne son dernier port, elle rencontrera des tempêtes longues et indécises, des vents hurlants et impétueux, des mers agitées qui font s'arrêter le cœur. Si vous n'avez pas en Dieu une foi profonde et patiente, vous serez sans force pour affronter les délais, les désappointements et les vicissitudes qui sont inévitables. Sans Dieu, tous nos efforts se réduisent en cendres et nos aurores en nuits profondes. Sans lui, la vie est un drame insensé où manquent les scènes décisives. Mais avec lui, nous sommes capables de monter des vallées agitées aux sommets de la paix intérieure et de découvrir les étoiles radieuses de l'espérance dans les profondeurs des nuits les plus déprimantes de la vie. Saint Augustin l'a bien dit : « Tu

4. Psaume 8, 4-5.

nous a faits pour toi et notre cœur est sans repos jusqu'à tant qu'il repose en toi. »[5]

Un vieux et sage prédicateur se rendit dans un collège pour y prêcher aux bacheliers. Après son sermon, il s'attache à bavarder avec les élèves de la classe supérieure. Il s'entretint avec un élève jeune et brillant, appelé Robert. Sa première question à Robert fut : « Quels sont vos projets d'avenir ? » — « Je compte aller immédiatement à l'école de Droit », répondit Robert. « Et ensuite ? » s'informa le prédicateur. « Eh bien, répondit Robert, je pense à me marier, fonder une famille et m'établir solidement dans la pratique du Droit. » — « Et ensuite, Robert ? » poursuivit le prédicateur. Robert répliqua : « Je dois dire franchement que j'espère retirer pas mal d'argent de l'exercice de ma profession, prendre ainsi ma retraite assez tôt et passer un bon bout de temps à parcourir le monde, ce que j'ai toujours désiré faire. » — « Et ensuite, Robert ? » ajouta le prédicateur avec une insistance presque ennuyeuse. « Je n'ai pas d'autres projets », dit Robert. Alors, le regardant dans une attitude qui exprimait la pitié et un intérêt paternel, le prédicateur lui dit : « Jeune homme, vos projets sont trop courts. Ils ne couvrent que soixante-quinze ans, cent au maximum. Vous devez faire vos projets assez grands pour y inclure Dieu et assez vastes pour y embrasser l'éternité. »

C'est un avis très sage. Je crains que beaucoup d'entre nous tâtonnent encore dans des projets qui sont volumineux en quantité mais réduits en qualité, des projets qui s'étalent au plan horizontal du temps au lieu de s'élever au plan vertical de l'éternité. Moi aussi, je voudrais vous presser de faire vos plans assez grands et assez larges pour qu'ils échappent aux chaînes du temps et aux entraves de l'espace. Donnez vos vies — tout ce que vous

5. *Confessions*, Livre I, chap. I (traduction L. de Mondadon).

avez et tout ce que vous êtes — au Dieu de l'univers dont les desseins sont immuables.

Où trouvons-nous ce Dieu? Dans une éprouvette? Non. Où, sinon en Jésus-Christ, le Seigneur de nos vies? Non seulement le Christ est semblable à Dieu, mais Dieu est semblable au Christ. Le Christ est le Verbe fait chair. Il est le langage de l'éternité traduit dans les mots du temps. Si nous avons à savoir ce qu'est Dieu et à comprendre ses desseins sur l'humanité, nous devons nous tourner vers le Christ. En nous vouant de façon absolue au Christ et à sa voie, nous participerons à ce merveilleux acte de foi qui nous conduira à la vraie connaissance de Dieu.

Quelle est donc notre conclusion? Aimez-vous vous-mêmes, si cela veut dire un intérêt propre raisonnable et sain; vous avez reçu commandement de le faire; c'est la longueur de la vie. Aimez votre prochain comme vous-mêmes; vous avez aussi reçu commandement de le faire; c'est la largeur de la vie. Mais n'oubliez jamais qu'il y a un premier commandement, plus important encore : « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton âme et de tout ton esprit »[6]; c'est la hauteur de la vie. Ce n'est que par un développement actif de chacune de ces trois dimensions que vous pouvez vous attendre à vivre une vie vraiment achevée.

Grâces soient rendues à Dieu pour Jean qui, il y a bien des siècles, éleva sa vision jusqu'au haut des cieux et y vit la Jérusalem nouvelle dans toute sa magnificence. Dieu fasse que nous aussi percevions la vision et nous mettions en marche avec ardeur vers la cité de la vie achevée, où la longueur, la largeur et la hauteur sont égales. Nous ne réaliserons notre être véritable qu'en atteignant cette cité. C'est par cette plénitude seulement que nous pouvons être d'authentiques fils de Dieu.

6. Matthieu 22, 37.

X

RÊVES DÉTRUITS

J'espère vous voir en passant, quand je me rendrai en Espagne.

ROMAINS 15, 24.

L'un des problèmes les plus pénibles de notre expérience humaine est que peu, s'il en est, vivent assez pour voir la réalisation de leurs espoirs les mieux fondés. Les espérances de notre enfance et les promesses de notre maturité sont des symphonies inachevées. Dans un tableau célèbre, George Frederic Watts a peint l'Espérance comme un personnage tranquille, assis au sommet de notre planète, la tête tristement inclinée, et qui pince l'unique corde intacte de sa harpe. Y en a-t-il un seul parmi nous qui n'ait affronté la douleur poignante des espoirs envolés et des rêves détruits?

Dans la lettre de Paul aux Romains, nous trouvons une forte illustration de cet irritant problème des espoirs déçus : « J'espère vous voir en passant, quand je me rendrai en Espagne. » L'un des plus ardents désirs de Paul était d'aller en Espagne, où il proclamerait l'Évangile « jusqu'aux extrémités de la terre », car l'Espagne était le point extrême du monde alors connu. A son retour, il souhaitait entrer en contact personnel avec le groupe courageux des chrétiens de Rome. Plus il pensait à cette heureuse perspective, plus son cœur battait de joie. Ses préparatifs étaient désormais centrés sur l'idée de porter l'Évangile à la capitale qu'était Rome, et à l'Espagne aux marches de l'empire.

Quel enthousiasme cet espoir mit au cœur de Paul! Mais jamais il ne se rendit à Rome de la façon qu'il avait espérée. A cause de sa foi courageuse en Jésus-Christ il y fut effectivement

conduit, mais comme prisonnier et il y fut confiné dans la cellule étroite d'une prison. Jamais il ne parcourut les routes poussiéreuses d'Espagne, jamais il ne vit ses pentes ondulées ni n'observa la vie active de ses côtes. Il fut conduit à la mort, pensons-nous, comme martyr du Christ à Rome. La vie de Paul est l'histoire tragique d'un rêve détruit.

La vie révèle beaucoup d'expériences similaires. Qui n'a visé à quelque distante Espagne, à quelque objectif important, à quelque glorieuse réalisation, pour se rendre compte finalement qu'il devait s'arrêter à beaucoup moins? Nous ne marchons jamais libres dans les rues de notre Rome; au contraire, les circonstances décident que nous y vivrons dans une cellule aux dimensions restreintes. Une fêlure fatale s'étend au travers de nos vies et une fissure irrationnelle et imprévisible traverse l'histoire. Comme Abraham, nous séjournons dans la terre des promesses, mais trop souvent nous ne devenons pas « cohéritiers de la même promesse »[1]. Toujours ce que nous visons dépasse ce que nous atteignons.

Après des années de lutte pour l'indépendance, le Mahatma Gandhi fut témoin d'une guerre sanglante de religion entre Hindous et Musulmans; la division de l'Inde et du Pakistan qui en fut la conséquence détruisit le désir de son cœur, une nation unie. Wilson mourut avant de voir réalisée sa vision d'une Société des Nations. Beaucoup d'esclaves noirs en Amérique ont aspiré passionnément à la liberté mais sont morts avant l'émancipation. Après avoir prié dans le jardin de Gethsémani afin que la coupe s'éloignât de lui, Jésus cependant la but jusqu'à la dernière goutte. Et l'apôtre Paul a prié avec persévérance et ferveur pour que « l'aiguillon » soit enlevé de sa chair, mais le tourment continua

1. Hébreux 11, 9.

jusqu'à son dernier jour. Les rêves détruits sont l'estampille de notre vie mortelle.

I

Avant de décider comment vivre dans un monde où nos plus grands espoirs restent insatisfaits, il faut nous demander : comment réagit-on en pareille circonstance ?

Une réaction possible est de cristalliser toutes nos frustrations en aigreur et en ressentiment. Celui qui suit cette voie est capable d'adopter une attitude indifférente, un cœur froid et une haine amère envers Dieu, envers ceux avec qui il vit et envers lui-même. Ne pouvant acculer ni Dieu ni la vie, il transfère sa rancune refoulée en hostilité contre les autres. Il peut être fort cruel pour son conjoint et inhumain pour ses enfants. En bref, la bassesse devient sa caractéristique dominante. Il n'aime personne et ne demande l'amour de personne. Il ne se fie à personne et n'attend pas qu'on se fie à lui. Il trouve des fautes en toute chose et en chacun, et il n'a jamais fini de se plaindre.

Ce genre de réaction empoisonne l'âme et ruine la personnalité ; rien ne fait plus de tort à celui qui partage de tels sentiments. La science médicale nous enseigne que des maladies comme l'arthrite, l'ulcère gastrique et l'asthme sont parfois déclenchées par l'amertume des sentiments. La médecine psychosomatique, qui traite des maladies corporelles dont l'origine est une défectuosité mentale, montre comment un ressentiment profond peut aboutir à une détérioration physique.

Une autre réaction courante de ceux qui font l'expérience des espoirs flétris est de se replier complètement sur eux-mêmes et de devenir introvertis. Ils n'admettent plus personne dans leur vie et se refusent à entrer dans la vie des autres. Ces personnes

abandonnent le combat de l'existence, perdent le goût de la vie et tentent d'y échapper en haussant leur esprit jusqu'à un royaume transcendant de froide indifférence. « Détachement » est le mot qui le décrit le mieux. Trop désintéressés pour aimer et trop indifférents pour haïr, trop détachés pour être égoïstes et trop privés de vie pour être désintéressés, trop insensibles pour ressentir de la joie et trop froids pour éprouver de la tristesse, ils ne sont ni morts ni vivants; simplement ils existent. Leurs yeux sont aveugles aux beautés de la nature, leurs oreilles sourdes aux sons majestueux de la grande musique et leurs mains même sont insensibles à la caresse charmante d'un petit enfant. Rien ne reste en eux de ce qui fait la vie; seul persiste le mouvement terne d'une existence nue. Les espoirs déçus les conduisent à ce cynisme impuissant qu'a décrit Omar Khayyâm :

> L'espoir terrestre où l'homme met son cœur
> se change en cendres... ou prospère; et parfois,
> comme la neige sur le sable du désert,
> il brille une heure ou deux... et s'en va[2].

Cette réaction vient d'une tentative pour échapper à la vie. Les psychiatres disent que la personnalité de ceux qui cherchent à fuir la réalité devient de plus en plus faible et finit par disparaître. C'est l'une des causes de la personnalité schizoïde.

Une troisième façon de réagir aux déceptions de la vie est d'adopter une philosophie fataliste, selon laquelle tout ce qui arrive devait arriver et tous les événements sont déterminés par la nécessité. Le fatalisme implique que tout est déterminé d'avance et inévitable. Ceux qui acceptent cette philosophie succombent à une résignation totale à tout ce qu'ils considèrent

2. *Rubâiyât of Omar Khayyâm*, Stance XVI.

comme leur destin; ils se voient eux-mêmes à peu près comme des orphelins perdus sans soutien dans l'immensité terrifiante de l'espace. Parce qu'ils croient que l'homme ne jouit d'aucune liberté, ils ne tentent ni de discuter ni de décider, mais préfèrent attendre passivement que des forces extérieures décident pour eux. Ils ne cherchent jamais activement à changer leurs circonstances de vie, car ils pensent que toutes, comme dans les tragédies grecques, sont dirigées par des forces irrésistibles et prédéterminées. Certains fatalistes sont des hommes très religieux qui voient en Dieu l'ordonnateur et le régulateur du destin. Cette vue est exprimée dans un verset de l'une de nos hymnes chrétiennes :

> Que si ma route est sombre et mon sort malheureux,
> Je reste silencieux et ne murmure point,
> Mais que mon âme exhale la prière divine :
> Que ta volonté soit faite.

Croyant que la liberté est un mythe, les fatalistes s'abandonnent à un déterminisme paralysant qui en arrive à la conclusion que nous sommes

> Rien que les pièces sans espoir du jeu
> Qu'il joue sur son damier de nuits et de jours[3];

et que nous n'avons pas à nous préoccuper de l'avenir, car

> Le Doigt mobile écrit; et ayant écrit
> S'éloigne : ni votre piété ni votre habileté
> Ne le ramèneront pour supprimer une demi-ligne
> Ni tous vos pleurs n'effaceront un seul mot[4].

3. *Op. cit.*, Stance LXIX.
4. *Op. cit.*, Stance LXXI.

S'enliser dans les sables mouvants du fatalisme est une asphyxie intellectuelle et psychologique. Parce que la liberté appartient à l'essence même de l'homme, le fataliste, en la niant, cesse d'être une personne et devient une marionnette. Il a raison, évidemment, dans sa conviction qu'il n'y a pas de liberté absolue et que la liberté s'exerce toujours dans le contexte d'une structure qui est déterminée. L'expérience commune nous apprend qu'un homme est libre d'aller d'Atlanta vers le nord à Washington ou vers le sud à Miami, mais non pas vers le nord à Miami et vers le sud à Washington. La liberté est toujours dans le cadre de la destinée. *Mais il y a liberté.* Nous sommes à la fois libres et orientés. La liberté est l'acte de réflexion, de décision et de réponse, à l'intérieur de notre nature orientée. Même si la destinée peut empêcher notre voyage vers quelque Espagne attirante, nous avons la possibilité d'accepter cette déception, d'y réagir et de faire quelque chose au sujet de cette déception elle-même. Mais le fatalisme aveugle l'individu et le laisse désespérément inadapté à la vie.

Le fatalisme, en outre, se base sur une conception épouvantable de Dieu car il considère tout, bien ou mal, comme représentant le vouloir de Dieu. Une religion saine se dresse contre l'idée que Dieu veuille le mal. Dieu permet le mal pour respecter la liberté humaine, il ne cause pas le mal. La pensée que Dieu veuille positivement qu'un enfant naisse aveugle ou qu'un homme sombre dans la folie est une pure hérésie qui dépeint Dieu comme un démon au lieu d'un Père aimant. Embrasser le fatalisme est une façon de rencontrer le problème des rêves irréalisés aussi tragique et aussi dangereuse que l'amertume et le repli sur soi.

II

Quelle est donc la réponse? Elle tient dans notre acceptation volontaire des circonstances indésirables et malheureuses tout en restant accrochés à un espoir lumineux, dans notre acceptation d'une déception limitée tout en adhérant à une espérance infinie. Il ne s'agit pas de la résignation renfrognée et amère du fataliste, mais de l'attitude positive exprimée par Jérémie : « C'est une calamité qui m'arrive, je la supporterai! »[5]

Vous devez faire face honnêtement à votre rêve détruit. Fuir le problème en essayant de chasser la déception de votre esprit vous conduirait à un refoulement psychologiquement néfaste. Placez au contraire votre insuccès à l'avant-plan de votre esprit et examinez-le hardiment. « Comment puis-je transformer cet obstacle en un point de départ? Comment puis-je, confiné dans quelque étroite cellule romaine et incapable d'atteindre l'Espagne de ma vie, changer cette prison d'ignominie en un havre de souffrance rédemptrice? » Presque tout ce qui nous arrive peut être tissé dans les desseins de Dieu. Cela peut développer nos liens de sympathie. Cela peut briser notre orgueil. La croix, voulue par la malice des hommes, a été tissée par Dieu dans la tapisserie de la rédemption du monde.

Parmi les personnalités les plus influentes du monde, beaucoup ont changé leurs épines en couronnes. Charles Darwin, souffrant d'une maladie chronique, Robert Louis Stevenson, atteint de tuberculose, Hellen Keller, sourde et aveugle, ont réagi sans aigreur ni fatalisme et, par une volonté dynamique, ont transformé des circonstances négatives en bases positives. Le biographe de Georg Friedrich Haendel écrit :

5. Jérémie 10, 19.

C. S. R. CHAUVEAU

> Sa santé et sa fortune étaient au plus bas. Son côté droit était paralysé et tout son argent était épuisé. Ses créanciers le firent saisir et emprisonner. Un moment, il fut tenté d'abandonner la lutte... mais il se reprit et composa la plus grande de ses inspirations, le *Messie*.

L'*Alleluia* était né, non dans une villa sous séquestre en Espagne, mais dans une étroite et indésirable cellule.

Comme elle est familière l'expérience du projet d'Espagne qui se termine dans une prison romaine et comme elle est peu familière la transformation des restes brisés d'une attente déçue en occasions de servir les desseins de Dieu! Mais toute vie dynamique comporte ces victoires sur soi et sur sa situation.

Nous, les Noirs, avons longtemps rêvé de liberté, mais nous restons enfermés dans une prison accablante de ségrégation et de discrimination. Devons-nous réagir avec amertume et cynisme? Certainement pas, car cela détruirait et empoisonnerait notre personnalité. Devons-nous, en concluant que la ségrégation est dans la volonté divine, nous résigner à l'oppression? Sûrement pas! car ce serait blasphémer en attribuant à Dieu ce qui vient du démon. Coopérer passivement à un système injuste rend l'opprimé aussi mauvais que l'oppresseur. Notre démarche la plus fructueuse est de nous tenir fermes dans une courageuse détermination, d'aller de l'avant sans violence par-dessus les obstacles et les déboires, d'accepter les déceptions et de nous accrocher à l'espoir. Notre refus décidé de nous laisser arrêter nous ouvrira finalement les portes du succès. Encore dans les prisons de la ségrégation, nous devons demander : « Comment pouvons-nous transformer cet obstacle en un point de départ? » En reconnaissant la nécessité de souffrir pour une juste cause, nous pouvons peut-être donner à notre humanité sa pleine stature. Pour nous préserver de l'amertume, nous devons voir dans les

épreuves de cette génération l'occasion qui nous est offerte de transfigurer à la fois nous-mêmes et la société américaine. Notre souffrance présente et notre lutte non violente pour la liberté peuvent fort bien offrir à la civilisation occidentale le genre de dynamisme spirituel dont elle a si désespérément besoin pour survivre.

Sans doute, il en est parmi nous qui mourront avant que soit atteint le port de la liberté, mais nous devons continuer à naviguer sur notre itinéraire. Nous devons accepter une déception limitée, mais ne perdre jamais notre espoir illimité. Dans cette voie seulement, nous vivrons sans les fatigues de l'amertume et l'épuisement de la rancune.

Ce fut là le secret de la survie de nos ancêtres esclaves. L'esclavage était une affaire vile et inhumaine. Les esclaves enlevés d'Afrique furent coupés de leurs liens familiaux et enchaînés aux bateaux comme des animaux. Rien n'est plus tragique que d'être arraché à sa famille, à son langage, à ses racines. Dans de nombreux cas, les maris furent séparés de leurs femmes et les enfants de leurs parents. Quand des femmes étaient forcées à satisfaire aux pulsions biologiques de leurs maîtres blancs, les maris esclaves étaient incapables d'intervenir. Mais, en dépit de cruautés inexprimables, nos ancêtres ont survécu. Lorsqu'un nouveau matin ne leur offrait de nouveau que les mêmes longues rangées de coton, la même chaleur accablante et le même fouet du surveillant, ces hommes braves et ces femmes courageuses rêvaient d'un jour plus lumineux. Ils n'avaient d'autre alternative que d'accepter le fait de l'esclavage, mais ils se cramponnaient avec ténacité à l'espoir de la liberté. Dans une situation en apparence sans issue, ils gravèrent dans leurs âmes un optimisme créateur qui les fortifia. Leur vitalité inépuisable transforma les ténèbres de la frustration en lumière d'espérance.

III

La première fois que j'allai de New York à Londres, ce fut dans ce type d'avion à hélices qui prenait neuf heures et demie pour un vol accompli aujourd'hui en six heures par un avion à réaction. A mon retour de Londres vers les États-Unis, on m'avertit que le voyage durerait douze heures et demie. La distance était la même. Pourquoi trois heures de plus? Quand le pilote vint saluer les passagers, je lui demandai de m'expliquer cette différence. « Vous devez comprendre quelque chose au sujet des vents, me dit-il. Quand nous quittons New York, un fort vent arrière nous favorise, mais quand nous retournons, un fort vent de face joue contre nous. » Et il ajouta : « Ne vous tracassez pas. Ces quatre moteurs sont capables de vaincre le vent. » Par moments dans nos vies les vents arrière de la joie, du triomphe et du succès nous favorisent; à d'autres moments les vents contraires du désappointement, de la tristesse et de la tragédie s'opposent à nous sans relâche. Permettrons-nous aux vents adverses de nous accabler tandis que nous traversons le puissant Atlantique de la vie ou nos moteurs spirituels nous soutiendront-ils en dépit du vent? Notre refus d'être arrêtés, notre « courage d'être », notre détermination à avancer « en dépit de », révèlent l'image divine en nous. Celui qui a fait cette découverte sait qu'aucun fardeau ne peut l'accabler et qu'aucun vent d'adversité ne peut éteindre son espérance. Il peut tenir, quoi qu'il arrive.

L'apôtre Paul possédait certainement ce type de « courage d'être ». Sa vie fut un tourbillon incessant de déceptions. De tous côtés il voyait ses projets arrêtés et ses rêves détruits. Se proposant de visiter l'Espagne, il fut enfermé dans une prison romaine. Espérant aller en Bithynie, il fut détourné sur Troas. Sa noble

mission pour le Christ se mesura « fréquemment en voyage, en péril sur les eaux, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères »[6]. Permet-il à ces conditions de le vaincre ? « J'ai appris, témoigne-t-il, à être content de l'état où je me trouve. »[7] Non que Paul eût appris à se laisser faire, car rien dans sa vie ne le montre comme un homme qui se laisse faire. Dans son *Déclin et chute de l'Empire romain*, Edward Gibbon rapporte : « Paul a plus fait pour promouvoir l'idée de liberté que tout autre homme ayant mis le pied sur le sol occidental. » Cela donne-t-il l'impression qu'il s'est laissé faire ? Il n'a pas non plus appris la résignation à un destin insondable. En découvrant la distinction entre la sérénité spirituelle et les accidents extérieurs dus aux circonstances, Paul a appris à se tenir ferme et sans découragement dans les déceptions de la vie.

En faisant cette même découverte, chacun de nous peut, comme Paul, recevoir cette vraie paix « qui surpasse toute intelligence »[8]. La paix telle que le monde la comprend survient lorsque le ciel d'été est clair et que le soleil brille de toute son étincelante beauté, lorsque le portefeuille est plein, lorsque l'esprit et le corps sont exempts de douleur et de peine, lorsque les rivages d'Espagne ont été atteints. Mais ceci n'est pas la vraie paix. La paix dont parle Paul est le calme de l'âme dans les difficultés, la tranquillité dans les hurlements et la rage des tempêtes extérieures, la quiétude sereine au centre d'un ouragan dans les vents hurlants et déchaînés. Nous sommes prêts à comprendre le sens de la paix lorsque tout va bien et que chacun est satisfait,

6. 2 Corinthiens 11, 26.
7. Philippiens 4, 11.
8. Philippiens 4, 7.

XI

QU'EST-CE QUE L'HOMME?

Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui? Et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui?

Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur.

PSAUME 8, 4-5.

Toute la structure politique, sociale et économique de la société est largement déterminée par sa réponse à cette question vitale. En effet, le conflit dont nous sommes témoins entre le totalitarisme et la démocratie est fondamentalement centré sur ceci : l'homme est-il une personne ou un pion? Est-il une dent des rouages de l'État ou un être libre et créateur capable de responsabilité? Cette question est aussi vieille que l'homme et aussi récente que le journal de ce matin. Bien qu'il y ait accord très large sur la question, il y a désaccord aigu sur la réponse.

Ceux qui pensent l'homme en termes purement matérialistes avancent qu'il n'est qu'un animal, une toute petite chose dans le vaste organisme en mouvement appelé nature, totalement inconscient et impersonnel. Sa vie entière peut s'expliquer par la matière en mouvement. Un tel système de pensée affirme que la conduite de l'homme est physiquement déterminée et que l'intelligence n'est qu'un produit du cerveau.

Ceux qui adoptent la conception matérialiste de l'homme sont souvent emportés vers le sombre domaine du pessimisme. Ils se trouvent souvent d'accord avec un auteur récent qui écrit que « l'homme est un accident cosmique, une maladie lente à guérir de notre planète » ou avec Jonathan Swift qui écrivait :

« L'homme est l'espèce de vermine la plus pernicieuse que la nature ait jamais laissé se déplacer sur la face de la terre. »[1]

L'humanisme non théiste est une autre réponse fréquemment donnée à la question : « Qu'est-ce que l'homme ? »[2] Ne croyant ni en Dieu ni en l'existence d'aucune puissance surnaturelle, l'humanité non théiste affirme que l'homme est la forme d'être la plus élevée que produise l'univers naturel. Au pessimisme du matérialisme, cet humanisme oppose un optimisme triomphant en s'écriant avec l'*Hamlet* de Shakespeare :

> Quel chef-d'œuvre que l'homme! si noble dans sa raison! si infini dans ses facultés! dans sa forme et son mouvement si expressif et admirable! dans l'action si semblable à un ange! dans la compréhension si semblable à un dieu! la beauté du monde! le parangon des animaux![3]

Cherchant à se montrer un peu plus réaliste au sujet de l'homme, d'autres tentent de réconcilier les vérités de ces deux opposés, tout en évitant leurs extrêmes. Ils soutiennent que la vérité sur l'homme ne se trouve ni dans la thèse du matérialisme pessimiste ni dans l'antithèse de l'humanisme optimiste, mais dans une synthèse plus haute. Ni scélérat ni héros, l'homme serait plutôt l'un et l'autre. Le réaliste reconnaît avec Carlyle qu' « il y a dans l'homme des profondeurs qui dépassent l'enfer le plus profond et des hauteurs qui atteignent le ciel le plus haut, car ciel et enfer ne viennent-ils pas de lui, miracle et mystère éternels ? »

Il y a des siècles, le Psalmiste observa le déploiement infini du système solaire. Il contempla la beauté scintillante de la lune et des étoiles. Tandis qu'il considérait l'immensité de cet ordre

1. *Les Voyages de Gulliver : Voyage à Brobdingnag*, chap. VI.
2. Ce point est développé dans le chapitre VII, *L'homme insensé*.
3. *Hamlet*, acte II, scène II.

mission pour le Christ se mesura « fréquemment en voyage, en péril sur les eaux, en péril de la part des païens, en péril dans les villes, en péril de la part de ceux de ma nation, en péril dans les déserts, en péril sur la mer, en péril parmi les faux frères »[6]. Permet-il à ces conditions de le vaincre ? « J'ai appris, témoigne-t-il, à être content de l'état où je me trouve. »[7] Non que Paul eût appris à se laisser faire, car rien dans sa vie ne le montre comme un homme qui se laisse faire. Dans son *Déclin et chute de l'Empire romain*, Edward Gibbon rapporte : « Paul a plus fait pour promouvoir l'idée de liberté que tout autre homme ayant mis le pied sur le sol occidental. » Cela donne-t-il l'impression qu'il s'est laissé faire ? Il n'a pas non plus appris la résignation à un destin insondable. En découvrant la distinction entre la sérénité spirituelle et les accidents extérieurs dus aux circonstances, Paul a appris à se tenir ferme et sans découragement dans les déceptions de la vie.

En faisant cette même découverte, chacun de nous peut, comme Paul, recevoir cette vraie paix « qui surpasse toute intelligence »[8]. La paix telle que le monde la comprend survient lorsque le ciel d'été est clair et que le soleil brille de toute son étincelante beauté, lorsque le portefeuille est plein, lorsque l'esprit et le corps sont exempts de douleur et de peine, lorsque les rivages d'Espagne ont été atteints. Mais ceci n'est pas la vraie paix. Le paix dont parle Paul est le calme de l'âme dans les difficultés, la tranquillité dans les hurlements et la rage des tempêtes extérieures, la quiétude sereine au centre d'un ouragan dans les vents hurlants et déchaînés. Nous sommes prêts à comprendre le sens de la paix lorsque tout va bien et que chacun est satisfait,

6. 2 Corinthiens 11, 26.
7. Philippiens 4, 11.
8. Philippiens 4, 7.

mais nous sommes déconcertés quand Paul parle de cette paix véritable qui vient lorsqu'on est sens dessus dessous, lorsque de lourds fardeaux pèsent sur les épaules, lorsque la douleur taraude le corps, lorsqu'on est enfermé entre les murs de pierre d'une prison, lorsque la déception est indubitablement réelle. La vraie paix, un calme qui dépasse toute description et toute explication, est la paix dans la tempête et la tranquillité dans le désastre.

Par la foi, nous pouvons recevoir l'héritage de Jésus. « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix. »[9] Paul à Philippes, incarcéré dans un donjon sombre et désolé, le corps battu et ensanglanté, les pieds enchaînés, l'esprit fatigué, chantait joyeusement à minuit les louanges de Dieu. Les premiers chrétiens, affrontant dans l'arène des lions affamés, se réjouissaient d'avoir été jugés dignes de souffrir pour l'amour du Christ. Les esclaves noirs, fatigués jusqu'à la moelle dans la chaleur étouffante et portant la marque des fouets fraîchement gravée sur leurs dos, chantaient avec des accents de triomphe : *By and by I' m gwin to lay down this heavy load*[10]. Voilà des exemples vivants de la paix qui surpasse toute intelligence.

Notre aptitude à traiter de façon constructive avec nos rêves détruits est finalement déterminée par notre foi en Dieu. Une foi authentique nous ancre dans la conviction qu'au-delà de la vie il y a la Vie. Si tristes et désastreuses que puissent être les circonstances présentes, nous savons que nous ne sommes pas seuls, car Dieu partage avec nous les cellules les plus étroites et les plus déprimantes de la vie. Et même si nous mourons sans avoir atteint aux promesses terrestres, il nous conduira par cette route mystérieuse que nous appelons la mort et enfin

9. Jean 14, 27.
10. Peu à peu je vais déposer ce pesant fardeau.

à cette cité indescriptible qu'il a préparée pour nous. Sa puissance créatrice ne s'épuise pas en cette vie terrestre et son amour souverain n'est pas enfermé dans les murs étroits du temps et de l'espace. Cet univers ne serait-il pas étrangement irrationnel si Dieu ne réunissait pas finalement vertu et réussite ? Ne serait-il pas un univers absurde si la mort était une impasse conduisant la race humaine au néant ? Par le Christ, Dieu a enlevé à la mort son aiguillon en nous libérant de sa domination. Notre vie terrestre est un prélude à une résurrection glorieuse et la mort une porte ouverte qui nous mène à la vie éternelle.

La foi chrétienne nous rend possible d'accepter noblement ce qui ne peut être changé, d'affronter les déceptions et les peines dans un équilibre intérieur et de subir les douleurs les plus intenses sans perdre notre espérance, car nous savons, comme Paul l'atteste, que dans la vie ou la mort, en Espagne ou à Rome, « toutes choses concourent au bien de ceux qui aiment Dieu, de ceux qui sont appelés selon son dessein »[11].

11. Romains 8, 28.

XI

QU'EST-CE QUE L'HOMME?

Qu'est-ce que l'homme, pour que tu te souviennes de lui? Et le fils de l'homme, pour que tu prennes garde à lui?

Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu, et tu l'as couronné de gloire et d'honneur.

PSAUME 8, 4-5.

Toute la structure politique, sociale et économique de la société est largement déterminée par sa réponse à cette question vitale. En effet, le conflit dont nous sommes témoins entre le totalitarisme et la démocratie est fondamentalement centré sur ceci : l'homme est-il une personne ou un pion? Est-il une dent des rouages de l'État ou un être libre et créateur capable de responsabilité? Cette question est aussi vieille que l'homme et aussi récente que le journal de ce matin. Bien qu'il y ait accord très large sur la question, il y a désaccord aigu sur la réponse.

Ceux qui pensent l'homme en termes purement matérialistes avancent qu'il n'est qu'un animal, une toute petite chose dans le vaste organisme en mouvement appelé nature, totalement inconscient et impersonnel. Sa vie entière peut s'expliquer par la matière en mouvement. Un tel système de pensée affirme que la conduite de l'homme est physiquement déterminée et que l'intelligence n'est qu'un produit du cerveau.

Ceux qui adoptent la conception matérialiste de l'homme sont souvent emportés vers le sombre domaine du pessimisme. Ils se trouvent souvent d'accord avec un auteur récent qui écrit que « l'homme est un accident cosmique, une maladie lente à guérir de notre planète » ou avec Jonathan Swift qui écrivait :

« L'homme est l'espèce de vermine la plus pernicieuse que la nature ait jamais laissé se déplacer sur la face de la terre. »[1]

L'humanisme non théiste est une autre réponse fréquemment donnée à la question : « Qu'est-ce que l'homme? »[2] Ne croyant ni en Dieu ni en l'existence d'aucune puissance surnaturelle, l'humanité non théiste affirme que l'homme est la forme d'être la plus élevée que produise l'univers naturel. Au pessimisme du matérialisme, cet humanisme oppose un optimisme triomphant en s'écriant avec l'*Hamlet* de Shakespeare :

> Quel chef-d'œuvre que l'homme! si noble dans sa raison! si infini dans ses facultés! dans sa forme et son mouvement si expressif et admirable! dans l'action si semblable à un ange! dans la compréhension si semblable à un dieu! la beauté du monde! le parangon des animaux![3]

Cherchant à se montrer un peu plus réaliste au sujet de l'homme, d'autres tentent de réconcilier les vérités de ces deux opposés, tout en évitant leurs extrêmes. Ils soutiennent que la vérité sur l'homme ne se trouve ni dans la thèse du matérialisme pessimiste ni dans l'antithèse de l'humanisme optimiste, mais dans une synthèse plus haute. Ni scélérat ni héros, l'homme serait plutôt l'un et l'autre. Le réaliste reconnaît avec Carlyle qu' « il y a dans l'homme des profondeurs qui dépassent l'enfer le plus profond et des hauteurs qui atteignent le ciel le plus haut, car ciel et enfer ne viennent-ils pas de lui, miracle et mystère éternels? »

Il y a des siècles, le Psalmiste observa le déploiement infini du système solaire. Il contempla la beauté scintillante de la lune et des étoiles. Tandis qu'il considérait l'immensité de cet ordre

1. *Les Voyages de Gulliver : Voyage à Brobdingnag*, chap. VI.
2. Ce point est développé dans le chapitre VII, *L'homme insensé*.
3. *Hamlet*, acte II, scène II.

cosmique, la vieille question familière surgit dans son esprit : « Qu'est-ce que l'homme ? » La réponse surgit dans sa vérité créatrice : « Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu et tu l'as couronné de gloire et d'honneur. »

Ces paroles serviront de base à notre réflexion pour découvrir une vue de l'homme qui soit réaliste et chrétienne.

I

D'abord une vision chrétienne reconnaît que l'homme est un être biologique doté d'un corps physique. En ce sens, c'est un animal. C'est pourquoi le Psalmiste dit : « Tu l'as fait de peu inférieur à Dieu. » Nous ne devons pas imaginer que Dieu ait un corps. Dieu est un être purement spirituel, au-dessus de toutes les catégories de temps et d'espace; mais l'homme, étant moins que Dieu, est pris dans les limites de temps et d'espace. Il est dans la nature et ne peut jamais désavouer sa connexion avec elle.

Le Psalmiste poursuit en disant que Dieu a créé l'homme de cette façon. Ceci étant, la nature créée de l'homme ne peut être essentiellement mauvaise, car nous lisons dans la Genèse que tout ce que Dieu a fait est bon. Il n'y a rien d'humiliant à avoir un corps. Cette assertion est l'un des points qui distinguent la doctrine chrétienne de l'homme de la doctrine grecque. Sous l'influence de Platon, les Grecs en vinrent à penser que le corps est intrinsèquement un mal et que l'âme ne peut atteindre à sa pleine maturité tant qu'elle n'est pas libérée de la prison du corps. Le christianisme, par ailleurs, affirme que c'est la volonté, et non le corps, qui est le principe du mal. Dans la pensée chrétienne, le corps a un sens et il est sacré.

Dans toute doctrine réaliste de l'homme, nous devons toujours être concernés par le bien-être physique et matériel. Quand Jésus dit que l'homme ne vit pas seulement de pain, il n'entend pas dire que l'homme puisse vivre sans pain. Comme chrétiens, nous devons penser non seulement à « notre demeure qui est dans les cieux », mais aussi aux bidonvilles et aux ghettos qui paralysent l'âme humaine, non seulement aux artères célestes « où coulent le lait et le miel », mais aussi aux millions de gens sur cette terre qui tous les jours se couchent affamés. Toute religion préoccupée des âmes mais indifférente aux conditions sociales qui corrompent l'âme et aux conditions économiques qui la paralysent, est une religion stérile qui a besoin de sang nouveau. Une telle religion se trompe en oubliant que l'homme est un animal et qu'il a donc besoin des nécessités physiques et matérielles.

II

Mais il ne faut pas nous en tenir là. Certains penseurs ne vont jamais plus loin que cette considération de l'homme en tant qu'animal. Les marxistes, par exemple, adonnés à une théorie de matérialisme dialectique, soutiennent que l'homme n'est qu'un animal producteur, qui pourvoit à ses propres besoins et dont la vie est en grande partie déterminée par des forces économiques. D'autres affirment que toute la vie humaine n'est qu'un processus matériel dont la signification est matérialiste.

L'homme peut-il être expliqué en ces termes superficiels? Pouvons-nous expliquer le génie littéraire de Shakespeare, le génie musical de Beethoven et le génie artistique de Michel-Ange en termes matérialistes? Pouvons-nous expliquer le génie spirituel de Jésus de Nazareth en termes matérialistes? Pouvons-nous

expliquer le mystère et la merveille de l'âme humaine en termes matérialistes? Oh, non! Il y a en l'homme quelque chose qui ne peut être expliqué par la chimie et la biologie, car l'homme est beaucoup plus qu'une petite fantaisie d'électrons tournoyants.

Ceci nous amène à un second point qui doit être inclus dans toute doctrine chrétienne de l'homme. L'homme est un être doté d'esprit. Il élève « les degrés de ses concepts » dans le monde merveilleux de la pensée. La conscience parle en lui et lui remet en mémoire des choses divines. C'est ce que signifie le Psalmiste lorsqu'il dit que l'homme a été couronné de gloire et d'honneur.

Cette qualité spirituelle lui donne l'aptitude unique à vivre sur deux plans. Il est dans la nature, mais plus haut que la nature; il est dans l'espace et le temps mais plus haut que l'espace et le temps. L'homme peut penser un poème et l'écrire, penser une symphonie et la composer, penser une grande civilisation et la produire. A cause de cette aptitude, il n'est pas lié complètement par l'espace et le temps. Il peut être un John Bunyan, enfermé dans les limites spatiales de la prison de Bedford, mais dont l'esprit échappe aux barreaux pour produire *The Pilgrim's Progress*. Il peut être un Haendel au soir de sa vie, privé presque entièrement de vision corporelle, mais faisant monter jusqu'aux cieux sa vision spirituelle et la transcrivant dans les joyeux éclats et les doux soupirs de son grand *Messie*. Par son aptitude à la raison, sa capacité de mémoire, son don d'imagination, l'homme transcende l'espace et le temps. L'intelligence de l'homme est aussi merveilleuse que les étoiles qu'il étudie.

C'est ce que veut dire la Bible quand elle affirme que l'homme est fait à l'image de Dieu. L'*imago dei* a été interprétée par divers penseurs en termes de communion, de responsabilité, de raison et de conscience. Une autre expression permanente de la nature spirituelle élevée de l'homme est sa liberté. L'homme est l'homme

parce qu'il est libre d'agir dans le cadre de sa destinée. Il est libre de délibérer, de prendre des décisions et de choisir entre des alternatives. Il se distingue des animaux par sa liberté de faire le mal ou de faire le bien comme de parcourir la voie haute de la beauté ou la voie basse de l'abâtardissement.

III

Pour éviter d'être victime d'une illusion née d'une vue superficielle, il faut dire que nous errons quand nous prétendons que l'homme, étant l'image de Dieu, est fondamentalement bon. Par sa trop grande inclination au mal, l'homme a terriblement défiguré l'image de Dieu.

Nous détestons entendre dire que l'homme est pécheur. Rien ne blesse davantage l'orgueil de l'homme moderne. Nous avons désespérément cherché d'autres mots — erreur de nature, absence de bien, idée fausse — pour expliquer le péché de l'homme. Recourant à la psychologie des profondeurs, nous essayons d'évacuer le péché comme résultat de conflits intérieurs et d'inhibitions ou batailles entre le *id* et le *super-ego*. Ces concepts ne servent qu'à nous rappeler qu'il y a dans la nature humaine une tragique et triple aliénation, par quoi l'homme est divisé d'avec lui-même, son prochain, et Dieu. Il y a une corruption dans la volonté de l'homme.

Si nous mettons nos vies à nu devant le regard scrutateur de Dieu, nous admettons que sachant la vérité, nous mentons; sachant comment être justes, nous sommes injustes; comment aimer et cependant nous haïssons; nous trouvons à l'intersection de la grand-route, mais délibérément nous choisissons

la voie détournée. « Nous étions tous errants comme des brebis, chacun suivant sa propre vie. »[4]

Le péché de l'homme plonge à de telles profondeurs dévastatrices dans sa vie collective que Reinhold Niebuhr a pu écrire un livre intitulé *Moral Man and Immoral Society*. L'homme collectivisé dans le groupe, la tribu, la race et la nation atteint souvent à des niveaux de barbarie impensables même chez les animaux inférieurs. Nous voyons l'expression tragique de la Société immorale dans la doctrine de la suprématie blanche, qui plonge des milliers de Noirs dans les abîmes de l'exploitation, comme dans les horreurs des deux guerres mondiales qui ont laissé des champs de bataille trempés de sang, des dettes nationales plus élevées que des montagnes d'or, des hommes psychologiquement atteints et physiquement handicapés, des nations de veuves et d'orphelins. L'homme est un pécheur qui a besoin de la grâce divine du pardon. Le reconnaître n'est pas un pessimisme étouffant, c'est du réalisme chrétien.

En dépit de la tendance humaine à vivre sur des plans bas et avilissants, quelque chose nous rappelle que l'homme n'est pas fait pour cela. Quand il se traîne dans la poussière, quelque chose nous rappelle qu'il est fait pour les étoiles. Lorsqu'il épouse la folie, une lancinante voix intérieure lui dit qu'il est né pour l'éternité. Dieu ne relâche pas sa prise sur nous et quelque chose ne nous permettra jamais de nous sentir bons quand nous faisons mal ni de nous sentir naturels quand nous violons la nature.

Jésus parle d'un jeune homme qui quitta sa maison familiale pour un pays lointain, où d'aventure en aventure et de sensation en sensation il chercha la vie. Mais il ne la trouva jamais; il ne découvrit que déception et solitude. Plus il s'éloignait de la

4. Isaïe 53, 6.

demeure de son père et plus il approchait de la demeure du désespoir. Plus il faisait ce qui lui plaisait, moins lui plaisait ce qu'il faisait. Loin de le mener en un pays où coule le lait du bonheur, le voyage du prodigue le conduisit à l'auge où mangent les porcs. Cette parabole est un rappel éternel du fait que l'homme est fait pour la maison du Père et que toute fugue vers une région lointaine n'apporte que déception et nostalgie.

Grâce à Dieu, la parabole nous enseigne plus encore. L'enfant prodigue n'était pas lui-même lorsqu'il quitta la maison paternelle et qu'il s'imagina que le plaisir était le but de la vie. Il ne redevint lui-même que lorsqu'il décida de retourner à la maison et de redevenir un fils. Il retrouva alors un père aimant qui l'attendait, les bras ouverts et le cœur rempli d'une joie indicible. Quand l'âme retourne à sa vraie demeure, il y a toujours de la joie.

L'homme s'est égaré dans les régions lointaines du sécularisme, du matérialisme, de la sexualité, de l'injustice raciale. Son voyage a provoqué dans la civilisation occidentale une famine morale et spirituelle. *Mais il n'est pas trop tard pour retourner à la maison.*

Le Père céleste dit aujourd'hui à la civilisation occidentale : « Dans le pays lointain du colonialisme six cent millions de frères de couleur ont été dominés politiquement, exploités économiquement et privés de leur sens de la dignité personnelle. Rentrez en vous-mêmes et retournez à votre vraie maison de justice, de liberté et de fraternité, et joyeusement je vous accueillerai. » De façon aussi pressante, Dieu dit à l'Amérique : « Dans le pays lointain de la ségrégation et de la discrimination, vous avez opprimé dix-neuf millions de vos frères noirs, vous les avez enchaînés économiquement et rejetés au ghetto, vous les avez dépouillés du respect de soi et de la dignité, les conduisant à sentir qu'ils n'étaient personne. Retournez à votre vraie maison de démocratie, de fraternité et de paternité en Dieu et je vous

accueillerai et je vous donnerai une nouvelle chance d'être vraiment une grande nation. »

En tant qu'individus et en tant qu'humanité, nous devons réaliser que nous sommes faits pour ce qui est grand, noble et bon, et que notre demeure est dans la volonté du Père. Choisissons la route qui conduit à l'abondance de vie.

Dieu veuille que nous choisissions la route des sommets et que partout et toujours nous soyons comme des hommes couronnés de gloire et d'honneur.

XII

COMMENT UN CHRÉTIEN VOIT LE COMMUNISME

Que l'équité soit comme un courant d'eau et la justice comme un torrent qui jamais ne tarit.

AMOS 5, 24.

Peu de faits réclament autant que le fait du communisme une discussion complète et sérieuse. Pour trois raisons au moins, tout ministre chrétien se sent obligé de parler à ses ouailles de ce thème controversé.

La première raison reconnaît que l'influence étendue du communisme, comme la vague d'une marée puissante, s'est répandue à travers la Russie, la Chine, l'Europe orientale et même désormais dans notre hémisphère. Près d'un milliard d'hommes dans le monde croient en son enseignement, beaucoup l'acceptent comme une religion nouvelle à laquelle ils se livrent entièrement. Une telle force ne peut être ignorée.

Une deuxième raison est que le communisme est le seul rival sérieux du christianisme. De grandes religions mondiales comme le judaïsme, le bouddhisme, l'hindouisme et l'islam sont des alternatives possibles au christianisme, mais nul observateur familier avec les dures réalités du monde moderne ne niera que le communisme soit le plus formidable rival du christianisme.

Une troisième raison est qu'il est incorrect et certainement non scientifique de condamner un système avant de savoir ce que ce système enseigne et pourquoi il se trompe.

Permettez-moi de formuler clairement l'affirmation de base de ce sermon : le communisme et le christianisme sont fondamentalement incompatibles. Un vrai chrétien ne peut être un vrai communiste, car les deux philosophies sont antithétiques et toute la dialectique des logiciens ne peut les réconcilier. Pourquoi ?

I

D'abord, le communisme se fonde sur une vision matérialiste et humaniste de la vie et de l'histoire. Selon la théorie communiste, le dernier mot dans l'univers revient à la matière, non à l'esprit ni à l'âme. Une telle philosophie est résolument laïque et athée. Pour elle, Dieu n'est qu'une invention de l'imagination, la religion un produit de la peur et de l'ignorance, l'Église un moyen trouvé par les dirigeants pour contrôler les masses. En outre, comme l'humanisme, le communisme se développe à partir de la grande illusion voulant que l'homme, sans l'aide de la puissance divine, puisse se sauver lui-même et conduire à une société nouvelle. Athéisme glacé sous le manteau du matérialisme, le communisme n'a de place ni pour Dieu ni pour le Christ.

Au centre de la foi chrétienne, il est affirmé qu'il existe dans l'univers un Dieu qui est le fondement et l'essence de toute réalité. Être à l'amour infini et à la puissance sans bornes, Dieu est le créateur, le soutien et le préservateur de toute valeur. En opposition avec le matérialisme athée du communisme, le christianisme pose un idéalisme théiste. La réalité ne peut être expliquée par la matière en mouvement ou par le jeu des forces économiques. Le christianisme affirme qu'au cœur de la réalité, il y a un Cœur, un Père aimant à l'œuvre dans l'histoire pour le salut de ses enfants. L'homme ne peut se sauver lui-même car il n'est pas la mesure de toutes choses et l'humanité n'est pas Dieu. Enchaîné par son propre péché et par les limites de sa nature, l'homme réclame un Sauveur.

Ensuite, le communisme s'appuie sur un relativisme moral et n'accepte pas d'absolu dans ce domaine. Bien et mal sont relatifs à l'efficacité des méthodes dans la lutte des classes. Le communisme exploite la philosophie affreuse qui déclare que la

fin justifie les moyens. Il énonce d'une manière émouvante la théorie d'une société sans classes mais hélas! ses méthodes pour réaliser cette fin noble sont trop souvent ignobles. Mensonge, violence, meurtre et torture sont considérés comme des moyens justifiables en vue de cette fin millénaire. Cette affirmation est-elle incorrecte? Écoutez ce que dit Lénine, le vrai tacticien de la théorie communiste : « Nous devons être prêts à employer la fourberie, la tromperie, la violation des lois, à nier et à cacher la vérité. » L'histoire moderne a connu beaucoup de nuits de cauchemar et de journées d'horreurs parce que les disciples de Lénine ont pris au sérieux cette déclaration.

En contraste avec le relativisme moral du communisme, le christianisme propose un système de valeurs morales absolues et affirme que Dieu a mis dans la structure même de l'univers certains principes moraux qui sont fixes et immuables. L'impératif de la loi d'amour est la norme pour toutes les actions humaines. En outre, le christianisme authentique refuse de vivre selon une philosophie justifiant les moyens par la fin. Des moyens destructeurs ne peuvent procurer une fin constructive, parce que les moyens sont l'idéal-en-action et la fin-en-réalisation. Des moyens immoraux ne peuvent conduire à des fins morales, car les fins pré-existent dans les moyens.

Enfin le communisme attribue à l'État la valeur ultime. L'homme est fait pour l'État et non l'État pour l'homme. On pourrait objecter que dans la théorie communiste l'État est une « réalité intermédiaire » qui disparaîtra à la naissance de la société sans classes. C'est vrai... en théorie; mais il est aussi vrai que, tant qu'il dure, l'État est la fin. L'homme est un moyen en vue de cette fin. Il n'a pas de droits inaliénables. Ses seuls droits dérivent de l'État et sont accordés par lui-même. Sous un tel régime, les sources de la liberté se tarissent. L'homme voit

restreindre ses libertés de presse et d'association, sa liberté de vote, sa liberté d'écouter et de lire. Art, religion, éducation, musique et science tombent sous le joug étroit du contrôle gouvernemental. L'homme doit être un serviteur fidèle d'un État tout-puissant.

Tout cela est contraire non seulement à la doctrine chrétienne de Dieu mais aussi à l'appréciation chrétienne de l'homme. Le christianisme souligne que l'homme est une fin parce qu'il est un enfant de Dieu, fait à son image. L'homme est plus qu'un animal producteur conduit par les forces économiques; il est une créature spirituelle, « couronnée de gloire et d'honneur », favorisée du don de la liberté. La faiblesse dernière du communisme est qu'il prive l'homme de cette qualité qui le fait homme. Paul Tillich dit que l'homme est homme parce qu'il est libre. La liberté s'exprime dans l'aptitude de l'homme à délibérer, à décider et à réagir. Sous le communisme, l'âme individuelle est enchaînée au conformisme; son esprit est prisonnier de la fidélité au parti. L'homme est ainsi dépouillé et de sa conscience et de sa raison. La difficulté, c'est que le communisme n'a ni théologie ni christologie et qu'en conséquence son anthropologie est confuse. Confus au sujet de Dieu, il l'est aussi au sujet de l'homme. En dépit de ses beaux discours sur le bien-être des masses, le communisme, par ses méthodes et sa philosophie, dépouille l'homme de sa dignité et de sa valeur, le réduisant, à peu de choses près, à un rouage impersonnel dans l'engrenage toujours actif de l'État.

Il est bien clair que tout cela est sans aucune harmonie avec la façon chrétienne de voir les choses. Nous ne devons pas nous faire d'illusions. Ces systèmes de pensée sont trop contradictoires pour être réconciliés; ils représentent des manières diamétralement opposées de considérer le monde et de le transformer.

Comme chrétiens, nous devons sans cesse prier pour les communistes mais jamais nous ne pouvons tolérer la philosophie du communisme.

Mais il y a dans l'esprit et dans la menace du communisme quelque chose qui nous lance un défi. L'ancien archevêque de Cantorbéry, William Temple, parlait du communisme comme d'une hérésie chrétienne. Il voulait dire que le communisme a gardé certaines vérités qui sont des éléments essentiels de l'optique chrétienne, bien qu'il les ait liées à des théories et à des pratiques qu'un chrétien ne peut jamais accepter.

II

La théorie, mais sûrement pas la pratique, du communisme, nous incite à nous vouloir davantage concernés par la justice sociale. Avec toutes ses fausses suppositions et ses méthodes condamnables, le communisme se dresse comme une protestation contre les injustices et les malversations infligées aux déshérités. Le *Manifeste communiste* a été écrit par des hommes brûlants de passion pour la justice sociale. Karl Marx, né de parents juifs qui l'un et l'autre avaient une ascendance rabbinique, et qui dut être formé aux Écritures, ne pourrait jamais oublier les paroles d'Amos : « Que l'équité soit comme un courant d'eau et la justice comme un torrent qui jamais ne tarit. » Les parents de Marx adoptèrent le christianisme lorsqu'il était un enfant de six ans; ils ajoutèrent ainsi à leur héritage de l'Ancien Testament celui du Nouveau. Malgré son athéisme ultérieur et son opposition à l'Église, Marx ne pourrait pas complètement oublier le souci de Jésus pour le « moindre de ceux-ci ». Dans ses écrits, il défend la cause du pauvre, de l'exploité, du déshérité.

En théorie, le communisme prône une société sans classes. Bien que le monde sache, par une triste expérience, que le communisme a créé de nouvelles classes et un nouveau vocabulaire d'injustice, dans sa formulation théorique il envisage une société qui transcende les futilités de race et couleur, classe et caste. L'affiliation au parti communiste n'est théoriquement pas déterminée par la couleur de la peau d'un homme ou le type de sang dans ses veines.

Les chrétiens sont tenus de reconnaître toute préoccupation ardente pour la justice sociale. Une telle préoccupation est à la base même de la doctrine chrétienne de la paternité de Dieu et de la fraternité des hommes. L'Évangile abonde en expressions d'intérêt pour le bien-être du pauvre. Écoutez les paroles du Magnificat : « Il a renversé les puissants de leur trône et il a élevé les humbles. Il a rassasié de biens les malheureux et renvoyé les riches à vide. »[1] Aucun doctrinaire communiste n'a jamais exprimé pour le pauvre et l'opprimé une passion égale à celle du Manifeste de Jésus : « L'Esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a oint pour annoncer la bonne nouvelle aux pauvres ; il m'a envoyé pour guérir ceux qui ont le cœur brisé, pour proclamer aux captifs la délivrance et aux aveugles le recouvrement de la vue, pour renvoyer libres les opprimés, pour publier une année de grâce du Seigneur. »[2]

Les chrétiens sont aussi tenus de reconnaître l'idéal d'une unité du monde où toutes les barrières de race et de couleur sont abolies. Le christianisme répudie le racisme. Le large universalisme qui est au cœur de l'Évangile rend moralement injustifiables la théorie et la pratique de l'inégalité raciale. Les préjugés raciaux sont une négation criante de l'unité que nous avons en

1. Luc 1, 52-53.
2. Luc 4, 18-19.

Christ, car en Lui il n'y a plus ni Juif ni Gentil, ni esclave ni homme libre, ni Noir ni Blanc.

En dépit des nobles affirmations du christianisme, l'Église a souvent laissé s'affaiblir son souci de justice sociale et s'est trop souvent contentée de débiter de pieuses inepties et de dévotes insignifiances. Elle a été souvent si absorbée dans un bon « là-haut » futur qu'elle en a oublié le mauvais « ici-bas » actuel. Pourtant l'Église est chargée d'appliquer l'Évangile de Jésus-Christ à la situation sociale. Nous devons arriver à voir que l'Évangile chrétien est comme une route à double voie; d'un côté, il cherche à changer les âmes des hommes et par là à les unir à Dieu; de l'autre, il cherche à changer les conditions de l'homme en sorte que l'âme soit en situation plus favorable après le changement. Une religion qui professe être concernée par les âmes des hommes mais ne l'être point par les conditions économiques et sociales qui les étranglent appartient à cette espèce que les marxistes décrivent comme « l'opium du peuple ».

L'honnêteté nous force aussi à admettre que l'Église n'a pas été fidèle à sa mission sociale dans le problème de la justice raciale. Dans ce domaine, elle a misérablement abandonné le Christ. Cette défaillance est due d'abord au fait que l'Église est restée dans un silence épouvantable et une indifférence désastreuse dans le domaine des relations raciales; elle est due plus encore au fait que l'Église a souvent participé de façon active à l'élaboration et à la cristallisation du système de la race-caste. Le colonialisme n'aurait pas duré si l'Église chrétienne avait vraiment pris position contre lui. L'un des principaux défenseurs du triste régime d'apartheid en Afrique du Sud est la *Dutch Reformed Church*. En Amérique, l'esclavage n'aurait pu exister pendant presque deux cent cinquante ans si l'Église ne l'avait pas sanctionné; la ségrégation et la discrimination ne pourraient plus exister si l'Église

chrétienne n'était pas leur partenaire par son silence et souvent même par sa voix. Nous devons regarder en face ce fait honteux que, dans la société américaine, l'Église est parmi les grandes institutions celle où il y a le plus de ségrégation; comme le professeur Liston Pope l'a noté, l'heure de la semaine la plus marquée par la ségrégation est onze heures le dimanche matin. Que de fois l'Église n'a été qu'un écho, au lieu d'être une voix, une lanterne rouge derrière la Cour suprême et d'autres organismes profanes au lieu d'être le phare montrant aux hommes le chemin progressif et décisif vers de plus hauts niveaux de compréhension!

Le jugement de Dieu est sur l'Église. L'Église souffre dans son âme même d'un schisme qu'il faut réparer. Ce sera l'une des tragédies de l'histoire chrétienne si les historiens futurs rapportent qu'au faîte du XX^e^ siècle l'Église fut l'un des remparts principaux de la suprématie blanche.

III

Face au défi communiste, nous devons examiner honnêtement la faiblesse du capitalisme traditionnel. En toute loyauté, nous devons admettre que le capitalisme a souvent laissé se creuser un abîme entre le superflu et la misère; qu'il a créé des conditions permettant de dépouiller le grand nombre du nécessaire pour donner le superflu à quelques-uns; qu'il a encouragé ceux qui manquaient de cœur à devenir froids et sans conscience au point que, comme le riche devant Lazare, ils restent insensibles devant l'humanité atteinte par la souffrance et la pauvreté. Sans doute, grâce à la réforme sociale, le capitalisme américain fait beaucoup pour réduire pareilles tendances, mais il reste beaucoup à faire. Dieu veut que tous ses enfants aient le minimum indispensable à une vie saine et qui ait un sens. Sans doute possible, il n'est

ni chrétien ni moral que les uns se prélassent dans le luxe alors que les autres s'enlisent dans la misère.

L'attrait du gain, s'il est la seule base d'un régime économique, encourage une compétition sans merci et une ambition égoïste qui poussent les hommes à se montrer plus concernés par les moyens d'existence que par la vie elle-même. Ils deviennent à ce point centrés sur le « moi » que le « toi » finit par s'effacer de leur perspective. Ne sommes-nous pas trop portés à mesurer le succès aux taux de nos salaires et au format de nos voitures, au lieu de le mesurer à la qualité de nos services et de notre relation à l'humanité? Le capitalisme peut conduire à un matérialisme pratique aussi pernicieux que le matérialisme théorique enseigné par le communisme.

Nous devons honnêtement reconnaître que la vérité ne se trouve ni dans le capitalisme traditionnel ni dans le marxisme. Chacun représente une vérité partielle. Historiquement, le capitalisme n'a pas compris ce qu'il y a de valable dans l'entreprise collective, et le marxisme n'a pas vu ce qu'il y a de valable dans l'entreprise privée. Le capitalisme du XIX^e^ siècle a ignoré que la vie est sociale, et le marxisme n'a pas vu et ne voit pas encore que la vie est individuelle et sociale. Le Royaume de Dieu ne correspond ni à la thèse de l'entreprise privée ni à l'antithèse de l'entreprise collective, mais à une synthèse qui réconcilie la vérité de l'une et de l'autre.

IV

En dernier lieu, nous sommes mis au défi d'engager nos vies pour la cause du Christ, exactement comme les communistes engagent les leurs pour le communisme. Nous ne pouvons accepter la doctrine des communistes, mais nous reconnaissons

leur zèle et leur dévouement à une cause qu'ils croient capable de créer un monde meilleur. Ils ont le sens du but à atteindre et ils mettent toute leur ardeur et leur assiduité à gagner les autres au communisme. Combien y a-t-il de chrétiens aussi zélés à gagner les autres au Christ? Souvent nous n'avons ni zèle pour le Christ ni goût pour son Royaume. Pour beaucoup de chrétiens, le christianisme est une activité du dimanche qui n'influence en rien le lundi et l'Église n'est guère qu'un vague club social légèrement teinté de religiosité. Jésus est un symbole d'autrefois, que nous honorons en l'appelant Christ mais sa Seigneurie n'est ni affirmée ni reconnue par nos vies inconsistantes. En irait-il de même si le feu chrétien brûlait dans le cœur de tous les chrétiens comme le feu communiste brûle dans le cœur des communistes? Le communisme n'est-il pas vivant dans le monde actuel parce que nous n'avons pas été assez chrétiens?

Il faut renouveler notre engagement à la cause du Christ. Il faut retrouver l'esprit de l'Église primitive. Partout où allaient les premiers chrétiens, ils portaient au Christ un témoignage triomphal. Sur les chemins des villages et dans les geôles des cités, ils proclamaient hardiment la bonne nouvelle de l'Évangile. Leur récompense pour ce témoignage audacieux était souvent le supplice atroce d'une cage aux lions ou la douleur poignante du marché d'esclaves, mais ils persévéraient, convaincus d'avoir découvert une cause si noble et d'avoir été convertis par un Sauveur si divin que même la mort n'était pas un trop grand sacrifice. Lorsqu'ils entraient dans une ville, son administration était troublée. Leur message nouveau apportait la douce chaleur du printemps à des hommes dont la vie était gelée par le long hiver du traditionalisme. Ils pressaient les gens de se dresser contre les vieux régimes d'injustice et les vieilles structures immorales. Quand les dirigeants s'opposèrent à eux, ces hommes

étranges, enivrés par le vin de la grâce divine, continuèrent à proclamer l'Évangile jusqu'à ce que des hommes et des femmes aient été convaincus dans la maison même de César, jusqu'à ce que les geôliers laissent tomber leurs clés et que les rois tremblent sur leurs trônes.

Qu'en est-il aujourd'hui de ce type de ferveur? Où en est cet engagement au Christ, hardi et révolutionnaire? Se cache-t-il derrière les autels et la fumée d'encens? Est-il enseveli dans un tombeau dénommé respectabilité? Est-il inextricablement lié à un anonyme statu quo et emprisonné dans les geôles des coutumes stagnantes? Ce don de soi doit revivre. Le Christ doit une fois de plus retrouver son trône dans nos vies.

C'est notre meilleure défense contre le communisme. La guerre n'est pas un remède. Jamais le communisme ne sera vaincu par des bombes atomiques et des armes nucléaires. Ne nous joignons pas à ceux qui crient à la guerre et qui, dans leur passion mal orientée, pressent les États-Unis de se retirer des Nations Unies. Nous vivons des jours où les chrétiens doivent témoigner d'une sage modération et d'une raison calme. Il faut éviter de traiter de communiste ou de pacifiste quiconque reconnaît que la haine et l'hystérie ne sont pas les réponses décisives aux problèmes de ces jours agités. Il ne faut pas nous engager dans un anticommunisme négatif, mais bien dans une lutte positive pour la démocratie, en comprenant que notre principale défense contre le communisme est de prendre l'offensive en faveur de la justice et du droit. Après avoir exprimé avec brio notre condamnation de la philosophie du communisme, nous devons par une action positive chercher à écarter ces conditions de pauvreté, d'insécurité, d'injustice et de discrimination raciale qui sont le terrain fertile où germe et se développe la graine du communisme. Celui-ci ne prospère que si les portes de l'avenir sont fermées

et les aspirations humaines étouffées. Comme les premiers chrétiens, nous devons aller vers un monde parfois hostile armés de l'Évangile révolutionnaire de Jésus-Christ. Avec ce message puissant, nous pourrons hardiment affronter le statu quo et les mœurs injustes, pour hâter le jour où « toute vallée sera exhaussée, toute montagne et toute colline seront abaissées; les coteaux se changeront en plaines et les défilés en vallons; et la gloire de l'Éternel sera révélée »[3].

Nous avons à la fois la mission exigeante et l'occasion exaltante de porter témoignage à l'esprit du Christ en façonnant un monde authentiquement chrétien. Si nous acceptons la mission avec dévouement et capacité, l'histoire sonnera le glas du communisme et nous garderons le monde pour la démocratie et le sauverons pour le peuple du Christ.

---

3. Isaïe 40, 4-5.

XIII

CE QUE PEUT NOTRE DIEU

A celui qui peut vous préserver de toute chute.

JUDE 24.

Le centre de la foi chrétienne est la certitude que dans l'univers il existe un Dieu capable d'agir avec une puissance surabondante dans la nature et dans l'histoire. L'Ancien et le Nouveau Testament soulignent à multiples reprises cette conviction. Théologiquement, cette affirmation s'exprime dans la doctrine de la toute-puissance de Dieu. Le Dieu que nous adorons n'est ni un Dieu faible ni un Dieu incomplet. Il est capable de refouler de gigantesques vagues d'opposition et de niveler de prodigieuses montagnes de malice. La foi chrétienne rend un témoignage retentissant à la puissance de Dieu.

Il en est qui cherchent à nous convaincre que l'homme seul est puissant. Leur essai de substituer un univers anthropocentrique à un univers théocentrique n'a rien de neuf. Sous sa forme moderne, cet essai a son point de départ dans la Renaissance et plus tard dans le Rationalisme; certains en arrivent progressivement à penser que Dieu était une page inutile dans l'agenda de la vie. A cette époque et ensuite lors de la révolution industrielle, d'autres mirent en question que Dieu servît encore à quelque chose. Le laboratoire commença à remplacer l'église et l'homme de science prit la place du prophète. Plus d'un se joignit à Swinburne pour chanter l'hymne nouveau : « Gloire à l'Homme au plus haut des cieux! car l'Homme est le maître de toutes choses. »[1]

1. « Hymn of Man » (extrait).

Les fidèles de la nouvelle religion anthropocentrique voient dans les progrès spectaculaires de la science moderne une justification de leur foi. La science et la technique ont prolongé le corps humain. Le télescope et la télévision ont donné une nouvelle portée à ses yeux. Le téléphone, la radio et le microphone ont donné une force nouvelle à sa voix et à ses oreilles. L'automobile et l'avion ont allongé ses jambes. Les médicaments miraculeux ont prolongé sa vie. Toutes ces réussites merveilleuses ne nous ont-elles pas démontré la puissance de l'homme?

Mais, hélas!, quelque chose a ébranlé la foi de ceux qui avaient fait du laboratoire « la cathédrale nouvelle des espoirs humains ». Les instruments hier vénérés contiennent aujourd'hui la mort cosmique, qui menace de nous plonger tous dans le gouffre de l'anéantissement. L'homme est impuissant à se sauver lui-même et à sauver le monde. Si elle n'est pas guidée par l'esprit de Dieu, sa toute récente puissance scientifique deviendra un monstre dévastateur à la Frankenstein qui réduira en cendres la vie terrestre.

Il arrive que d'autres forces nous font mettre en question la puissance de Dieu. La réalité et l'énormité du mal dans le monde — que Keats appelle « l'agonie géante du monde »; tempêtes et tornades impitoyables qui emportent les hommes comme des fétus de paille, maladies comme la démence affligeant des malheureux dès leur naissance et réduisant leurs jours à des cycles tragiques sans signification, folie de la guerre et atrocité de l'inhumanité de l'homme pour l'homme — pourquoi, demandons-nous, ces choses arrivent-elles si Dieu est en mesure de les empêcher? Ce problème, à savoir le problème du mal, a toujours torturé l'esprit humain. Je bornerai ma réponse à une assertion : une grande partie du mal dont nous faisons l'expérience vient de la folie et de l'ignorance de l'homme, ainsi que du mauvais

usage de sa liberté. En dehors de cela, je puis ajouter seulement qu'il y a et qu'il y aura toujours une ombre de mystère autour de Dieu. Ce qui sur le moment semble être un mal peut avoir un but que nos intelligences finies sont incapables de comprendre. C'est pourquoi, malgré la présence du mal et le doute qui se cache dans nos esprits, nous refusons d'abandonner la conviction que notre Dieu est puissant.

I

Notons d'abord que Dieu a le pouvoir de soutenir l'espace immense de l'univers physique. Ici encore, nous sommes tentés de nous persuader que l'homme est le vrai maître. Les avions à réaction réduisent en minutes des distances qui naguère demandaient des semaines d'efforts pénibles. Des vaisseaux spatiaux transportent des cosmonautes à travers l'espace, à des vitesses fantastiques. Dieu n'est-il pas remplacé dans la maîtrise de l'ordre cosmique?

Mais avant de nous laisser emporter trop loin par notre arrogance anthropocentrique, jetons un regard plus large sur l'univers. Ne découvrirons-nous pas bientôt que nos instruments faits de main d'homme se déplacent à peine, comparés aux mouvements du système solaire créé par Dieu? Pensez, par exemple, au fait que la terre tourne autour du soleil à une telle vitesse que l'avion à réaction le plus rapide aurait un retard de soixante-six mille milles dès la première heure d'une course spatiale. Pendant les sept minutes qui viennent de s'écouler, nous avons fait plus de huit mille milles à travers l'espace. Ou bien considérez le soleil, dont les savants nous disent qu'il est le centre du système solaire. Notre terre fait chaque année une fois le tour de cette boule cosmique de feu, parcourant 940.000.000 km à la vitesse de

107.000 km à l'heure ou de 2.570.000 km par jour. Demain à cette même heure, nous serons à 2.570.000 km du lieu où nous sommes à ce centième de seconde. Le soleil, qui paraît remarquablement proche, est à 150.000.000 km de la terre. Dans six mois, nous serons de l'autre côté du soleil, à 150.000.000 km de lui, et dans un an nous en aurons fait complètement le tour et serons de nouveau au point où nous sommes en ce moment. Ainsi, lorsque nous considérons l'expansion illimitée de l'espace, où nous sommes forcés de mesurer les distances stellaires en années-lumière et où les corps célestes se déplacent à des vitesses incroyables, nous sommes contraints de regarder plus loin que l'homme et de réaffirmer que Dieu est puissant.

II

Notons aussi que Dieu a le pouvoir de maîtriser toutes les forces du mal. En affirmant que Dieu peut vaincre le mal, nous admettons la réalité de ce mal. Le christianisme n'a jamais vu dans le mal une illusion ou une erreur de l'esprit humain. Il reconnaît dans le mal une force qui possède une réalité objective. Mais il affirme en même temps que le mal porte en soi le germe de sa propre destruction. L'histoire est la description des forces progressant avec une puissance apparemment irrésistible, mais qui n'aboutissent qu'à se faire écraser par les forces de la justice. Dans le monde moral, il existe une loi — un impératif silencieux et invisible, semblable aux lois du monde physique — qui nous rappelle que la vie ne se développe que dans une orientation déterminée. Les Hitler et les Mussolini ont leur jour et pour un temps ils peuvent s'assurer un grand pouvoir, se déployant comme un laurier, mais bientôt ils sont fauchés et fanés comme l'herbe aux prés.

Dans son récit pittoresque de la bataille de Waterloo, Victor Hugo écrivait dans *Les Misérables* :

> Était-il possible que Napoléon gagnât cette bataille? Nous répondons non. Pourquoi? A cause de Wellington? A cause de Blücher? Non. A cause de Dieu... Napoléon avait été dénoncé dans l'infini et sa chute était décidée. Il gênait Dieu. Waterloo n'est point une bataille; c'est le changement de front de l'univers.

En un sens très réel, Waterloo symbolise la condamnation de tout Napoléon et rappellera toujours à une génération saoule de puissance militaire que, dans le long déroulement de l'histoire, la force ne crée pas le droit et que la force de l'épée ne peut vaincre la force de l'esprit.

Un système mauvais, connu sous le nom de colonialisme, a balayé l'Afrique et l'Asie. Mais la loi silencieuse et invisible est entrée alors en action. Comme l'a dit le Premier ministre Macmillan : « Le vent du changement a commencé à souffler. » Les puissants empires coloniaux ont commencé à s'écrouler comme châteaux de cartes et des nations nouvelles, indépendantes, ont commencé à surgir comme des oasis de fraîcheur dans les déserts accablés sous la torpeur de l'injustice. En moins de quinze ans, l'indépendance a gagné l'Asie et l'Afrique comme une marée irrésistible, libérant plus de 1.500.000 hommes des entraves du colonialisme.

Dans notre propre nation, un autre système injuste et mauvais, connu sous le nom de ségrégation, a pendant près de cent ans infligé au Noir un sentiment d'infériorité, l'a privé de sa personnalité, lui a dénié le droit à la vie, à la liberté, à la poursuite du bonheur. La ségrégation a été le fardeau du Noir et la honte

de l'Amérique. Mais le vent du changement a commencé à souffler, au plan national comme au plan mondial. Les événements se sont succédé, mettant graduellement fin au système de la ségrégation. Nous avons aujourd'hui la certitude que la ségrégation est morte. La seule question qui reste à régler, c'est le prix des funérailles.

Ces grands changements ne sont pas que politiques et sociologiques. Ils marquent la disparition de systèmes nés de l'injustice, nourris de l'inégalité et appuyés sur l'exploitation. Ils représentent l'inévitable déclin de tout régime fondé sur des principes qui ne sont pas en harmonie avec les lois morales de l'univers. Lorsque dans les générations futures les hommes jetteront un regard en arrière sur ces jours de troubles et de tensions que nous avons vécus, ils verront Dieu à l'œuvre dans l'histoire pour le salut des hommes. Ils sauront que Dieu travaillait par l'intermédiaire de ces hommes qui ont su percevoir qu'une nation ne peut survivre mi-esclave et mi-libre.

Dieu peut vaincre les maux de l'histoire. Leur contrôle ne lui est jamais ravi. Si parfois nous désespérons à cause de la lenteur du progrès vers la fin de la ségrégation et si nous sommes déçus par la prudence exagérée du gouvernement fédéral, reprenons un courage nouveau dans le fait que Dieu est puissant. Dans notre marche difficile et souvent solitaire sur la voie de la liberté, nous n'avançons pas seuls. Dieu marche avec nous. Il a mis dans la structure même de cet univers des lois morales absolues. Nous ne pouvons ni les défier ni les supprimer. Si nous leur désobéissons, elles nous briseront. Les forces du mal peuvent temporairement vaincre la vérité, mais finalement la vérité vaincra son vainqueur. Notre Dieu est puissant. James Russell Lowell avait raison :

La Vérité toujours sur l'échafaud, l'Erreur toujours sur le trône,
Mais cet échafaud gouverne l'avenir et, derrière l'inconnu mystérieux,
Dieu se dresse dans l'ombre, veillant sur ce qui est sien[2].

III

Notons enfin que Dieu a le pouvoir de nous donner les ressources intérieures qui nous permettront d'affronter les épreuves et les difficultés de la vie. Chacun de nous rencontre dans la vie des circonstances qui l'obligent à porter de lourds fardeaux de tristesse. L'adversité nous assaille avec la force d'un ouragan. Les aurores radieuses deviennent des nuits sombres. Nos plus beaux espoirs s'envolent et nos plus nobles rêves s'écroulent.

Le christianisme n'a jamais négligé ces expériences. Elles se produisent inévitablement. Comme l'alternance rythmique dans l'ordre naturel, la vie connaît la lumière étincelante de ses étés et le froid pénétrant de ses hivers. A des jours de joie inexprimable succèdent des jours de tristesse accablante. La vie nous apporte des périodes d'inondation et des temps de sécheresse. Lorsque viennent les heures sombres de la vie, beaucoup s'écrient avec Paul Laurence Dunbar :

Une croûte de pain et un coin pour dormir,
Une minute de sourire pour une heure de pleurs,
Une goutte de joie pour un torrent de larmes,
Et ne rire jamais, sinon les maux redoublent;
C'est cela, la vie![3]

2. *The Present Crisis* (extrait).
3. *Life* (extrait).

Le christianisme admet que les problèmes nous accablent et que les déceptions nous font chanceler. Mais ceci dit, il affirme que Dieu peut nous donner la force de les affronter. Il peut nous donner l'équilibre intérieur qui nous permet de rester debout au milieu des épreuves et des fardeaux de la vie. Il peut nous assurer la paix intérieure dans les tempêtes extérieures. La fermeté intérieure de l'homme de foi est le legs principal du Christ à ses disciples. Il n'offre ni ressources matérielles ni formule magique qui nous exempterait de la souffrance et de la persécution, mais il nous fait un don impérissable : « Je vous laisse la paix. »[4] C'est cette paix qui surpasse toute intelligence.

Il nous semble parfois que nous n'avons pas besoin de Dieu, mais quand la tempête du désappointement fait rage, que le vent du désastre souffle et que les vagues de la tristesse viennent battre contre nos vies, si nous n'avons pas une foi profonde et patiente nos vies impressionnables s'en iront en lambeaux. S'il y a tant de déceptions dans le monde, c'est parce que nous nous sommes appuyés sur les dieux plutôt que sur Dieu. Nous nous sommes mis à genoux devant le lieu de la science et avons découvert qu'il nous avait donné la bombe atomique, avec sa suite de peurs et d'anxiétés que la science ne peut jamais calmer. Nous avons adoré le dieu du plaisir et compris que les frémissements s'arrêtent et que les sensations sont courtes. Nous nous sommes inclinés devant le dieu de l'argent et avons appris qu'il y a des choses comme l'amour et l'amitié qui ne s'achètent pas et que, dans un monde de dépression possible, de chute du marché et de mauvais investissements, l'argent est une divinité plutôt incertaine. Ces dieux qui passent ne sont pas capables de nous sauver et d'apporter le bonheur au cœur humain.

4. Jean 14, 27.

Dieu seul est puissant. C'est la foi en lui que nous devons redécouvrir. Avec cette foi, nous pouvons transformer les vallées froides et désolées en sentiers illuminés de joie et apporter une lumière nouvelle dans les sombres cavernes du pessimisme. Y a-t-il ici quelqu'un qui s'en va vers le crépuscule de la vie et qui redoute ce que nous appelons mort? Pourquoi être effrayé? Dieu est puissant. Y a-t-il ici quelqu'un au bord du désespoir pour la mort d'un être aimé, la ruine d'un mariage ou la méchanceté d'un enfant? Pourquoi désespérer? Dieu peut vous donner la force d'endurer ce qui ne peut être changé. Y a-t-il ici quelqu'un rendu anxieux par sa mauvaise santé? Pourquoi être anxieux? Quoi qu'il arrive, Dieu est puissant.

Pour conclure mon message, permettez-moi de vous livrer une expérience personnelle. Les vingt-quatre premières années de ma vie furent des années sans histoire. Je n'eus ni problèmes fondamentaux ni difficultés. Grâce à des parents prévoyants et aimants qui veillaient à tous mes besoins, je traversai sans interruption les années d'école, de collège, d'études théologiques et d'école supérieure. Ce ne fut que lorsque je devins partiellement responsable du boycottage des autobus à Montgomery que je fus confronté réellement avec les épreuves de la vie. Presque aussitôt après le lancement de cette protestation, nous commençâmes à recevoir à domicile des menaces par téléphone et par lettres. Sporadiques au début, elles se multiplièrent de jour en jour. Je les pris d'abord à la légère, estimant qu'elles venaient de quelques têtes chaudes qui se décourageraient dès qu'elles constateraient que nous ne répondions pas. Mais les semaines passant, je compris que beaucoup de ces menaces étaient sérieuses. Je me sentis hésitant et ma peur grandit.

A la fin d'une journée particulièrement chargée, je me couchai à une heure tardive. Ma femme dormait déjà et j'étais sur le point

de m'assoupir quand le téléphone sonna. Une voix en colère dit : « Écoute, nègre, nous en avons assez de toi. Avant la semaine prochaine, tu regretteras d'être venu à Montgomery. » Je raccrochai, mais le sommeil était parti. Il me semblait que toutes mes craintes m'étaient revenues d'un coup. J'avais atteint le point de saturation.

Je sortis du lit et commençai à arpenter le plancher. Finalement, j'allai à la cuisine et fis chauffer du café. J'étais prêt à abandonner. J'essayai de trouver un moyen de disparaître sans avoir l'air d'un lâche. Dans cet état d'épuisement, alors que mon courage était presque entièrement perdu, je décidai de remettre mon problème à Dieu. La tête dans les mains, je m'inclinai sur la table de la cuisine et je priai à haute voix. Ce que je dis à Dieu cette nuit-là est encore vivant dans ma mémoire. « Je me suis dressé ici pour ce que je crois être juste. Mais maintenant j'ai peur. Les gens se tournent vers moi pour être guidés et si je vais devant eux sans force et sans courage, eux aussi chancelleront. Je suis au bout de mes forces. Il ne me reste rien. J'en suis venu au point où seul je ne puis plus faire face. »

A ce moment même, j'eus conscience de la présence divine comme jamais auparavant. C'était comme si je pouvais entendre la tranquille assurance d'une voix intérieure : « Debout pour la justice. Debout pour la vérité. Dieu sera toujours à tes côtés. » Presque aussitôt mes craintes commencèrent à me quitter. Mon incertitude disparut. J'étais prêt à tout affronter. La situation extérieure n'avait pas changé, mais Dieu m'avait donné le calme intérieur.

Trois minutes plus tard, notre maison sauta. Cela peut paraître étrange, mais je reçus calmement cette nouvelle. Mon expérience avec Dieu m'avait rendu courage et confiance. Je sais maintenant

que Dieu peut nous donner les ressources intérieures pour faire face aux tempêtes et aux problèmes de la vie.

Que cette affirmation soit notre clameur retentissante. Elle nous donnera le courage d'affronter les incertitudes de l'avenir. Elle donnera à nos pieds fatigués de nouvelles forces pour reprendre notre marche en avant vers la cité de liberté. Si des nuages bas assombrissent nos jours et si nos nuits deviennent plus noires qu'un millier de minuits, souvenons-nous qu'il y a dans l'univers une Puissance, grande et bienveillante, dont le nom est Dieu : il peut ouvrir la voie lorsque la route fait défaut et changer les sombres aujourd'huis en demains lumineux. C'est notre espoir pour devenir de meilleurs hommes. C'est notre mandat pour chercher à faire un monde meilleur.

XIV

ANTIDOTES DE LA PEUR

La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte; car la crainte suppose un châtiment et celui qui craint n'est pas parfait dans l'amour.

I JEAN 4, 18.

En ces jours de bouleversements catastrophiques et d'incertitude calamiteuse, y a-t-il un seul homme qui ne se sente abattu et troublé par une peur paralysante qui, comme un chien hargneux, s'accroche à chacun de nos pas?

Partout hommes et femmes affrontent des peurs qui prennent souvent des déguisements étranges et se cachent sous des manteaux fort divers. Hantés par la possibilité d'une mauvaise santé, nous découvrons dans chaque symptôme anodin une évidence de maladie. Troublés par le fait que les jours et les années passent si vite, nous nous bourrons de drogues qui nous promettent une éternelle jeunesse. Si nous jouissons de la vigueur physique, nous devenons si soucieux d'éviter un effondrement possible de notre personnalité que nous développons un complexe d'infériorité et avançons dans la vie en trébuchant, avec un sentiment d'insécurité, un manque de confiance en nous-mêmes et une impression de faillite imminente. Une crainte de ce que la vie peut apporter pousse certaines personnes à errer sans but au long des routes dégradantes de l'excès de boisson et de la promiscuité sexuelle. Presque sans en avoir conscience, beaucoup de gens permettent à la peur de transformer des matins d'amour et de paix en des soirs de dépression intérieure.

Si elle n'est pas détectée, la peur donne naissance à toute une famille de phobies — agoraphobie, claustrophobie, phobie de

l'eau, de l'obscurité, de la solitude et bien d'autres — qui cumulent dans la phobophobie, peur de la peur elle-même.

Dans notre société hautement compétitive, il est spécialement courant de voir se développer des craintes d'origine économique; selon Karen Horney, c'est la cause de la plupart des problèmes psychologiques de notre époque. Les capitaines d'industrie sont tourmentés par la chute possible de leurs affaires et l'instabilité du marché. Les employés sont inquiets devant la perspective du sous-emploi et les conséquences d'une automation croissante.

Considérez aussi la mutiplication actuelle des peurs religieuses et ontologiques, y compris la crainte de la mort et de l'anéantissement racial. L'avènement de l'ère atomique, qui aurait dû déboucher sur une époque d'abondance et de prospérité, a développé la peur de la mort dans des proportions maladives. Le terrifiant spectacle de la guerre nucléaire a mis sur des millions de lèvres les mots de Hamlet *To be or not to be.* Voyez nos efforts délirants pour construire des abris! Comme si ceux-ci pouvaient offrir un refuge devant une attaque à la bombe H! Voyez le ton désespéré de nos pétitions pour que notre gouvernement augmente ses réserves atomiques. Mais notre tentative fanatique de maintenir « un équilibre de terreur » ne fait qu'augmenter notre peur et laisse les nations dans l'angoisse de voir quelque faux pas diplomatique allumer un holocauste terrifiant.

Comprenant que la peur draine l'énergie de l'homme et tarit ses ressources, Emerson a écrit : « Il n'a pas appris la leçon de la vie celui qui ne surmonte pas chaque jour une crainte. »[1]

Mais mon intention n'est pas de suggérer que nous devrions chercher à éliminer la peur totalement de la vie humaine. Si même

1. Extrait de « Courage » dans *Society and Solitude* (1879).

c'était humainement possible, ce serait indésirable en pratique. La peur est le système d'alarme élémentaire de l'organisme humain; elle l'avertit des dangers imminents;sans elle, l'homme n'aurait survécu ni dans le monde primitif ni dans le monde moderne. En outre, la peur est une force puissante de création. Chaque grande invention et chaque progrès intellectuel représente un désir d'échapper à une circonstance ou condition redoutée. La peur de l'obscurité a conduit à la découverte du secret de l'électricité. La peur de la souffrance a conduit au progrès merveilleux de la science médicale. La peur de l'ignorance fut l'une des raisons qui ont poussé l'homme à édifier de grandes institutions d'enseignement. La peur de la guerre fut l'une des forces qui firent naître les Nations Unies. Angelo Patri a justement dit : « L'éducation consiste à avoir peur au bon moment. » Si l'homme perdait son aptitude à la peur, il perdrait aussi son aptitude à se développer, à inventer, à créer. En un sens donc, la peur est normale, nécessaire et créatrice.

Mais il faut nous souvenir que des craintes anormales sont ruineuses au plan émotif et destructrices au plan psychologique. Pour illustrer la différence entre la peur normale et anormale, Freud parlait d'une personne justement effrayée par les serpents au cœur de la brousse africaine et d'une autre craignant nerveusement de découvrir des serpents sous la carpette de son appartement urbain. Les psychologues disent que les enfants normaux naissent avec deux peurs seulement — la peur de tomber et la peur des bruits violents — et qu'ils acquièrent toutes les autres en raison de l'environnement. Beaucoup de ces peurs sont des serpents sous la carpette.

C'est à des peurs de ce genre que nous pensons d'ordinaire quand nous parlons de nous débarrasser de nos frayeurs. Mais ce n'est là qu'un aspect de la question. Des peurs normales nous

protègent; des peurs anormales nous paralysent. Des peurs normales nous font améliorer notre bien-être individuel et collectif; des peurs anormales empoisonnent sans cesse et déforment notre vie intérieure. Notre problème n'est pas de nous défaire de la peur, mais plutôt de la brider et de la maîtriser. Comment pouvons-nous y arriver?

I

Premièrement, nous devons résolument faire face à nos peurs et nous demander honnêtement pourquoi nous sommes effrayés. Dans une certaine mesure, cette confrontation nous donnera prise sur elles. Nous ne serons jamais guéris de la peur en la fuyant ou en la réprimant : plus nous essayons d'ignorer ou de réprimer nos frayeurs, plus nous multiplions nos conflits intérieurs.

En examinant carrément et honnêtement nos peurs, nous constatons que beaucoup d'entre elles sont des résidus d'un besoin ou d'une anxiété de l'enfance. Nous pouvons, par exemple, avoir une personne hantée par la crainte de la mort et la pensée du châtiment dans l'au-delà et qui découvre qu'elle a projeté inconsciemment dans la réalité totale l'expérience, acquise dans l'enfance, d'être punie par ses parents, enfermée dans une chambre et apparemment abandonnée. Ou bien quelqu'un souffre d'un complexe d'infériorité et de rejet social, et découvre que dans sa jeunesse il a été repoussé par une mère égocentrique et un père trop occupé, ce qui l'a conduit à un sentiment déprimant d'inadaptation et à une amertume refoulée envers la vie.

En ramenant nos peurs à l'avant-plan de la conscience, nous pouvons constater qu'elles sont plus imaginaires que réelles. Certaines se révèlent n'être que des serpents sous la carpette.

Rappelons-nous aussi que, plus souvent qu'il ne parait, nos craintes comportent un mauvais usage de l'imagination. Si nous mettons nos peurs à découvert, nous pourrons parfois en rire et c'est une bonne chose. Un psychiatre a dit : « Le ridicule est la meilleure cure de la peur et de l'anxiété. »

II

En second lieu, nous pouvons maîtriser la peur par l'une des plus hautes vertus connues de l'homme : le courage. Platon considérait le courage comme un élément de l'âme jetant un pont entre la raison et le désir. Aristote pense que le courage est l'affirmation de la nature essentielle de l'homme. Thomas d'Aquin dit que le courage est la force d'âme capable de vaincre tout ce qui menace l'atteinte du plus grand bien.

Le courage est donc la capacité de l'esprit à surmonter la peur. Contrairement à l'anxiété, la peur a un objet précis qui peut être affronté, analysé, attaqué et au besoin supporté. Que de fois l'objet de notre peur n'est autre que la peur elle-même! Dans son *Journal*, Henry David Thoreau écrivait : « Il ne faut rien craindre autant que la crainte. » Il y a des siècles, Épictète a écrit : « Ce n'est ni la mort ni le malheur qui nous effraie, mais la peur du malheur et de la mort. » Le courage isole la peur de l'objet qui la produit et ainsi la domine. Paul Tillich a écrit : « Le courage est l'affirmation de soi « en dépit de »... ce qui tend à empêcher le soi de s'affirmer. » C'est une affirmation de soi en dépit de la mort et du non-être; celui qui est courageux assume la peur de la mort dans son affirmation de soi et agit sur elle. Cette affirmation courageuse de soi, qui est sûrement un remède contre la peur, n'est pas un égoïsme, car l'affirmation de soi inclut à la fois un amour de soi correct et un amour d'autrui

correctement formulé. Erich Fromm a montré de façon convaincante qu'un amour de soi bien compris et un amour bien compris pour les autres sont en dépendance réciproque.

Le courage, la détermination à ne se laisser accabler par aucune chose, si effrayante qu'elle soit, nous rend capables de faire face à n'importe quelle peur. Beaucoup de nos craintes ne sont que des serpents sous la carpette. La difficulté est une réalité dans l'étrange mixture de cette vie, des dangers sont embusqués autour de chaque action, des accidents surviennent, la mauvaise santé est une possibilité toujours menaçante et la mort un fait réel, désagréable et inévitable de l'expérience humaine. Dans l'énigme qu'est la vie, le mal et la souffrance sont proches de chacun d'entre nous et nous rendons un très mauvais service, tant à nous-mêmes qu'à notre prochain, si nous essayons de prouver que rien en ce monde ne peut nous effrayer. Ces forces qui menacent de neutraliser la vie doivent être rencontrées avec courage, avec cette capacité de la vie à s'affirmer en dépit de ses ambiguïtés. Cela requiert le développement d'une volonté créatrice qui nous rend capables de tailler une pierre d'espérance dans une montagne de désespoir.

Le courage et la lâcheté sont antithétiques. Le premier est une résolution intérieure d'aller de l'avant malgré les obstacles et les situations qui nous effrayent; la seconde est la soumission aux circonstances. Le courage engendre une affirmation de soi constructive; la lâcheté produit une démission de soi destructive. Le courage fait face à la peur et ainsi la maîtrise; la lâcheté refoule la peur et ainsi est dominée par elle. Jamais les courageux ne perdent le goût de la vie, même quand leur vie est sans goût; les lâches, écrasés par les incertitudes de l'existence, perdent la volonté de vivre. Nous devons sans arrêt construire des digues de courage pour repousser les vagues de la peur.

III

En troisième lieu, la peur est maîtrisée par l'amour. Le Nouveau Testament affirme : « La crainte n'est pas dans l'amour, mais l'amour parfait bannit la crainte. » Le type d'amour qui a conduit le Christ à la croix et gardé Paul serein dans les flots furieux de la persécution n'est ni mou, ni anémique, ni sentimental. Un tel amour affronte le mal sans broncher et fait preuve d'une capacité infinie « d'encaisser », comme dit notre langage populaire. Un tel amour domine le monde, ne fût-ce que du haut d'une croix grossière, dressée vers le ciel.

Mais l'amour a-t-il un rapport avec notre peur moderne de la guerre, de l'instabilité économique, de l'injustice raciale? La haine s'enracine dans la peur et le seul remède à la peur-haine est l'amour. Notre situation internationale se détériore parce qu'elle est traversée par les dards de la peur. La Russie craint l'Amérique et l'Amérique craint la Russie. Et il en va de même pour la Chine et l'Inde, les Arabes et Israël. Ces derniers englobent l'agression, la suprématie scientifique et technique, la puissance économique d'une autre nation; et aussi notre propre niveau et notre propre force. La peur n'est-elle pas l'une des causes majeures de la guerre? Nous disons que la guerre est une conséquence de la haine; mais un examen attentif révèle la succession : peur d'abord, haine ensuite, puis guerre, et enfin haine plus profonde. Si le cauchemar d'une guerre nucléaire s'abattait sur notre monde, la cause n'en serait pas tellement qu'une nation haïssait l'autre, mais que chacune de ces nations avait peur de l'autre.

Quelle méthode l'ingénuité sophistiquée de l'homme moderne a-t-elle employée pour faire face à la peur de la guerre? Nous nous sommes armés jusqu'aux dents. L'Ouest et l'Est se sont

lancés dans une course aux armements. Les dépenses pour notre défense ont atteint des proportions énormes et les armes de destruction ont obtenu priorité sur toute autre entreprise humaine. Les nations ont cru que des armements plus importants chasseraient la peur. Hélas! ils ont produit une peur plus grande encore. En ces jours agités et frappés de panique, les paroles judicieuses d'autrefois « L'amour parfait bannit la crainte » nous reviennent une nouvelle fois à la mémoire. Ce qui peut chasser la peur, ce ne sont pas les armes, mais l'amour, la compréhension et une bonne volonté organisée. Seul un désarmement, basé sur la bonne foi, fera de la confiance mutuelle une authentique réalité.

C'est dans la même formule que nos propres problèmes d'injustice raciale peuvent trouver une solution. La ségrégation raciale est soutenue par des craintes irrationnelles, comme la perte de privilèges économiques, l'altération du statut social, le mariage interracial et l'adaptation à de nouvelles situations. Au long de nuits sans sommeil et de jours sans repos, de nombreux Blancs cherchent par diverses méthodes à combattre ces peurs corrosives. Pratiquant la politique de l'autruche, les uns cherchent à ignorer le problème des relations raciales et à fermer leur esprit à ses conséquences. D'autres, faisant confiance à des manœuvres légales, conseillent la résistance massive. D'autres encore espèrent perdre leur peur en se livrant à des actes de violence gratuite contre leurs frères noirs. Comme tous ces remèdes sont futiles! Au lieu d'éliminer la peur, ils en inspirent d'autres plus profondes et plus pathologiques, qui conduisent leurs victimes à d'étranges psychoses. Ni le refoulement, ni la résistance massive, ni la violence agressive ne chasseront la peur de l'intégration; seuls l'amour et la bonne volonté peuvent le faire.

Si nos frères blancs ont à dominer la peur, ils sont en cela dépendants non seulement de leur propre engagement dans

l'amour chrétien, mais aussi de l'amour chrétien que les Noirs développent envers eux. La crainte au sein de la communauté blanche ne sera allégée que par notre adhésion à l'amour et à la non-violence. Une minorité blanche, consciente de sa culpabilité, craint que si le Noir arrive au pouvoir il agisse sans frein ni pitié pour prendre sa revanche des injustices et des brutalités accumulées pendant des années. Un père, qui n'a cessé de maltraiter son fils, réalise soudain que celui-ci est désormais plus fort que lui; le fils se servira-t-il de sa récente force physique pour rendre tous les coups du passé?

Naguère enfant sans ressources, le Noir a maintenant grandi aux plans politique, culturel et économique. Beaucoup de Blancs craignent une revanche. Le Noir doit leur montrer qu'ils n'ont rien à craindre, parce qu'il pardonne et veut oublier le passé. *Le Noir doit convaincre le Blanc qu'il cherche la justice à la fois pour lui-même et pour l'homme blanc.* Un mouvement de masse pratiquant l'amour et la non-violence et faisant preuve de sa force dans la discipline devrait convaincre la communauté blanche que si un tel mouvement existe pour conquérir le pouvoir, il s'en servira de façon constructive et non pas vengeresse.

Quel est donc le remède à cette crainte morbide de l'intégration? Nous connaissons le remède. Dieu nous aide à le mettre en œuvre! L'amour bannit la crainte.

Cette vérité n'est pas sans portée pour nos anxiétés personnelles. Nous sommes effrayés par la supériorité des autres, par notre faiblesse, par le dédain ou la désapprobation de ceux dont nous estimons l'opinion. Envie, jalousie, manque de confiance en soi, sentiment d'insécurité et impression gênante d'infériorité sont tous enracinés dans la crainte. Nous n'envions pas les gens pour les craindre ensuite; nous les craignons d'abord et ensuite seulement nous en devenons jaloux. Y a-t-il un remède à ces peurs

ennuyeuses qui troublent nos vies personnelles? Oui, un engagement profond et permanent dans la voie de l'amour. « L'amour parfait bannit la crainte. »

Haine et amertume ne peuvent jamais guérir la maladie de la peur; seul l'amour le peut. La haine paralyse la vie; l'amour l'harmonise. La haine assombrit la vie; l'amour l'illumine.

IV

En quatrième lieu, la peur est maîtrisée par la foi. Une source habituelle de crainte est la conscience de disposer de ressources insuffisantes et en conséquence d'être désarmé devant la vie. Trop de gens essayent d'affronter les tensions de la vie avec des moyens spirituels insuffisants. En vacances à Mexico, ma femme et moi désirions pêcher en haute mer. Par économie, nous louâmes un vieux bateau mal équipé. Nous accordâmes à ce fait peu d'importance, jusqu'au moment où, à dix milles du rivage, les nuages s'amoncelèrent et un vent de tempête se mit à souffler. Nous commençâmes à nous sentir figés par la peur, car nous savions que notre bateau était déficient. Des quantités de gens se trouvent dans une situation semblable. Des vents forts et des bateaux faibles expliquent leur frayeur.

Beaucoup de nos craintes anormales peuvent être traitées par la psychiatrie, une discipline relativement neuve et qui doit beaucoup à Sigmund Freud. Elle examine les démarches subconscientes des hommes et cherche à découvrir comment et pourquoi des énergies fondamentales sont détournées vers des voies névrotiques. La psychiatrie nous aide à observer franchement notre moi intérieur et à découvrir les causes de nos faiblesses et de nos peurs. Mais beaucoup de nos problèmes de ce genre embrassent un domaine où l'aide de la psychiatrie est inefficace,

à moins que le psychiatre ne soit un homme doté d'une foi religieuse. Notre difficulté en effet vient simplement de notre tentative d'affronter la peur sans la foi; nous voguons sur la mer tempétueuse de la vie sans bateaux spirituels adéquats. L'un de nos meilleurs médecins et psychiatres d'Amérique a dit : « Le seul remède connu à la peur, c'est la foi. »

Les peurs et phobies anormales qui s'expriment en anxiété nerveuses peuvent être guéries par la psychiatrie; mais la peur de la mort, du non-être, du néant, exprimée en anxiété existentielle, ne peut être guérie que par une foi religieuse positive.

Une foi religieuse positive ne nous offre pas l'illusion que nous serons exempts de peine et de souffrance; elle ne nous apporte pas non plus l'idée que la vie est une suite de confort sans mélange et de facilité constante. Au contraire, elle nous inspire l'équilibre intérieur qui nous permet d'affronter les tensions, les fardeaux et les craintes qui sont inévitables; elle nous assure que l'univers est digne de confiance et que Dieu s'y intéresse.

L'irréligion, au contraire, voudrait nous faire croire que nous sommes des orphelins perdus dans les immensités d'un univers sans but et sans intelligence. Cette optique enlève le courage et épuise les énergies de l'homme. Dans sa *Confession*, Tolstoï écrit, au sujet de la solitude et du vide qu'il ressentait avant sa conversion :

> Il y eut une période dans ma vie où tout me paraissait tomber en ruines; les fondements mêmes de mes convictions commençaient à s'écrouler et je me sentais moi-même tomber en pièces. Il n'y avait pas d'influence favorable dans ma vie et il n'y avait pas de Dieu; aussi, chaque nuit avant de me coucher, je m'assurais qu'il n'y avait pas de corde dans ma chambre, de peur d'être tenté durant la nuit de me pendre aux poutres de

> ma chambre; et je cessai d'aller à la chasse, de peur d'être tenté de mettre une fin rapide à ma vie et à ma misère.

Comme tant d'autres, Tolstoï à cette étape de sa vie manquait du soutien qui vient de la conviction que l'univers est guidé par une Intelligence bienveillante, dont l'amour infini embrasse tout le genre humain.

La religion nous donne la conviction que nous ne sommes pas seuls dans cet univers immense et incertain. Au-dessous et au-dessus des sables mouvants du temps, des incertitudes qui assombrissent nos jours et des vicissitudes qui enténèbrent nos nuits, il y a un Dieu sage et aimant. Cet univers n'est pas l'expression tragique d'un chaos sans signification mais le jeu merveilleux d'un cosmos ordonné. — « C'est par la sagesse que l'Éternel a fondé la terre, c'est par l'intelligence qu'il a affermi les cieux. »[2] L'homme n'est pas la bouffée de fumée d'un feu qui couve sans fin, mais un enfant de Dieu créé « de peu inférieur aux anges »[3]. Plus haut que la multiplicité du temps se tient le seul Dieu éternel, avec sa sagesse pour nous guider, sa force pour nous protéger et son amour pour nous garder. Son amour sans bornes nous soutient et nous contient comme l'océan contient et soutient les faibles gouttes de chaque vague. Avec une plénitude débordante, il est toujours en mouvement vers nous, prêt à pourvoir de ressources illimitées chaque crique et chaque baie de nos vies. Tel est le registre éternel de la religion, sa réponse éternelle au mystère de l'existence. Quiconque trouve ce soutien cosmique peut parcourir les grands-routes de la vie sans la fatigue du pessimisme ni le poids des frayeurs maladives.

Là se trouve la réponse à la peur nerveuse de la mort qui afflige

2. Proverbes 3, 19.
3. Psaume 8, 6.

tant de nos vies. Affrontons la peur qu'a soulevée la bombe atomique dans la foi que nous ne pouvons jamais voyager en dehors des bras de Dieu. La mort est inévitable. C'est une démocratie pour tous et non une aristocratie pour quelques-uns : les rois meurent autant que les mendiants, les jeunes meurent comme les vieux et les savants comme les ignorants. Nous ne devons pas craindre la mort. Le Dieu qui de la nébuleuse primitive a fait sortir notre planète tourbillonnante et qui a conduit à travers tant de siècles le pèlerinage de l'homme, peut très certainement nous mener par la nuit sombre de la mort jusqu'au matin brillant de la vie éternelle. Sa volonté est trop parfaite et ses desseins trop grands pour être enfermés dans le réceptacle limité du temps et dans les murs étroits de la terre. La mort n'est pas le mal suprême; le mal suprême est d'être en dehors de l'amour divin. Il ne faut pas nous joindre à la course folle vers des abris terrestres. Dieu est notre éternel refuge.

Jésus savait que rien ne peut séparer l'homme de l'amour de Dieu. Écoutez ses paroles solennelles :

> Ne les craignez donc point; car il n'y a rien de caché qui ne doive être découvert, ni de secret qui ne doive être connu... Ne craignez pas ceux qui tuent le corps et qui ne peuvent tuer l'âme; craignez plutôt celui qui peut faire périr l'âme et le corps dans la géhenne. Ne vend-on pas deux passereaux pour un sou? Cependant, il n'en tombe pas un à terre sans la volonté de votre Père. Et même les cheveux de votre tête sont tous comptés. Ne craignez donc point : vous valez plus que beaucoup de passereaux[4].

Pour Jésus, l'homme n'est ni épave ni rebut sur le fleuve de la vie; c'est un enfant de Dieu. N'est-il pas déraisonnable de

4. Matthieu 10, 26; 28-31.

supposer que Dieu, dont l'activité créatrice est exprimée dans son souci pour un passereau qui tombe et pour le nombre des cheveux sur une tête, exclurait de son amour compatissant le vie même de l'homme? La certitude que Dieu pense à chacun personnellement est une valeur considérable devant la maladie de la peur, car elle nous donne un sens de valeur, d'appartenance et de « chez soi » dans l'univers.

Dans le boycottage des autobus à Montgomery en Alabama, l'une des participantes les plus engagées était une vieille femme noire, que nous appelions affectueusement Maman Pollard. Bien que très pauvre et sans éducation, elle était d'une intelligence étonnante et comprenait magnifiquement la signification profonde du mouvement. Après plusieurs semaines, où elle avait dû se rendre partout à pied, on lui demanda si elle était fatiguée. Avec une profondeur peu grammaticale, elle répondit : « Mes pieds « est » fatigués, mais mon âme est reposée. »

Un certain lundi soir, après une semaine très tendue qui avait vu mon arrestation et de nombreuses menaces par téléphone, je pris la parole à une réunion de masse. Je m'efforçai de donner une impression de force et de courage, alors qu'intérieurement j'étais abattu et effrayé. A la fin de la réunion, Maman Pollard vint à l'entrée de l'église et dit : « Fils, venez ici. » Je m'avançai aussitôt vers elle et la serrai affectueusement dans mes bras. « Y a quéque chose qui n'tourne pas rond pour vous, dit-elle, c'était pas costaud c' que vous avez dit ce soir ». Toujours préoccupé de déguiser mes craintes, je répliquai : « Oh! non, Maman Pollard, tout va bien. Je me sens aussi bien que jamais. » Mais elle était observatrice. « Faites pas la bête avec moi, dit-elle. J' sais bien qu'ça n' tourne pas rond. Pt' être nous n'avons pas fait comme vous voulez? Ou c'est les Blancs qui vous embêtent? » Sans me laisser le temps de répondre, elle me regarda

droit dans les yeux et dit : « J' vais pas vous dire qu'on est tous avec vous. » Alors son visage devint rayonnant et elle me dit avec une tranquille assurance : « Même si nous on n'est pas avec vous, Dieu prendra soin de vous. » Comme elle disait ces paroles consolantes, tout en moi tressaillit et s'anima sous le frémissement d'une énergie nouvelle.

Depuis cette triste nuit de 1956, Maman Pollard est entrée dans la gloire du Seigneur et j'ai connu peu de jours vraiment tranquilles. J'ai été torturé au-dehors et tourmenté au-dedans par le feu furieux des tribulations. J'ai dû rassembler tout ce que j'avais de force et de courage pour résister aux vents déchaînés de la douleur et aux tempêtes tumultueuses de l'adversité. Mais tandis que les années passaient, les mots si simplement éloquents de Maman Pollard sont revenus sans cesse donner à mon âme troublée lumière, paix et direction. « Dieu prendra soin de vous. »

Cette foi transforme les tourbillons du désespoir en une brise tiède et vivifiante d'espérance. Il y a une génération, on trouvait couramment sur le mur des maisons de personnes pieuses cette devise qui doit être gravée sur nos cœurs :

La peur a frappé à la porte.
La Foi a répondu.
Il n'y avait personne.

XV

RÉPONSE À UNE QUESTION EMBARRASSANTE

Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon?

MATTHIEU 17, 19.

Au cours des siècles, la vie humaine a été caractérisée par les efforts persévérants de l'homme pour supprimer le mal sur la terre. Rarement l'homme s'est entièrement adapté au mal car en dépit de ses rationalisations, compromis et alibis, il sait que le « est » n'est pas le « devrait » et que l'actuel n'est pas le possible. Bien que le mal de la sensualité, de l'égoïsme et de la cruauté surgisse souvent dans son âme de façon agressive, quelque chose d'intérieur lui dit que ce sont là des intrus et lui rappelle que sa destinée est plus haute et son allégeance plus noble. L'attrait de l'homme pour le démoniaque est toujours troublé par son désir du divin. Cherchant à s'adapter aux exigences du temps, il sait que l'éternité est sa demeure finale. Quand l'homme rentre en lui-même, il sait que le mal est un envahisseur étranger, qui doit être expulsé des terres de son âme s'il veut atteindre à la dignité morale et spirituelle.

Mais le problème qui a toujours embarrassé l'homme, c'est son incapacité à vaincre le mal par ses propres forces. Avec un étonnement pathétique, il demande : « Pourquoi ne puis-je le chasser? Pourquoi ne puis-je écarter ce mal de ma vie? »

Cette question angoissante et embarrassante rappelle un fait qui se produit aussitôt après la transfiguration du Christ. Descendant de la montagne, Jésus trouve un jeune garçon qui souffrait de fortes convulsions. Ses disciples avaient essayé désespérément de guérir le malheureux enfant, mais plus ils s'y efforçaient et plus ils se rendaient compte de leur impuissance et des limites de leur pouvoir. Alors qu'en désespoir de cause

ils étaient sur le point de renoncer, leur Seigneur arriva sur les lieux. Après que le père de l'enfant lui eut raconté l'échec de ses disciples, Jésus « parla sévèrement au démon, qui sortit de l'enfant et celui-ci fut guéri à l'instant même ». Plus tard, lorsque les disciples furent seuls avec leur Maître, ils demandèrent : « Pourquoi n'avons-nous pu chasser ce démon? » Ils voulaient une explication de leurs limites évidentes. Jésus dit que leur échec était causé par leur manque de foi : « Si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Transporte-toi d'ici là, et elle se transporterait; rien ne vous serait impossible. » Ils avaient essayé de faire par eux-mêmes ce qui ne pouvait être fait qu'après un abandon de leur nature à Dieu assez total pour que sa force pût passer librement par eux.

I

Comment le mal peut-il être chassé? Les hommes ont habituellement suivi deux chemins pour éliminer le mal et ainsi sauver le monde. Le premier invite l'homme à écarter le mal par son propre pouvoir, dans la conviction étrange et naïve qu'en réfléchissant, inventant et gouvernant, il vaincra finalement les forces harassantes du mal. Donnez aux gens une chance loyale et une éducation décente et ils se sauveront eux-mêmes. Cette idée, qui s'étend comme une épidémie dans le monde moderne, a éconduit Dieu et introduit l'homme, en substituant l'ingénuité humaine à la direction divine. Certains supposent que cette conception s'introduisit à l'époque de la Renaissance lorsque la raison détrôna la religion, ou plus tard quand *L'Origine des espèces* de Darwin remplaça la croyance en la création par la théorie de l'évolution, ou encore lorsque la révolution industrielle tourna les cœurs humains vers le confort et l'aisance. De toute

façon, l'idée que l'homme est à même de supprimer les maux de l'histoire s'est emparée des esprits humains, donnant naissance à l'optimisme béat du XIXe siècle, à la doctrine du progrès inévitable, à la maxime de Rousseau sur « la bonté originelle de la nature humaine » et à la conviction de Condorcet que par la raison seule le monde entier serait bientôt débarrassé du crime, de la pauvreté et de la guerre.

Fort de cette foi naissante dans les pouvoirs de la raison et de la science, l'homme moderne se mit en mesure de transformer le monde. Il détourna son attention de Dieu et de l'âme humaine pour se consacrer au monde extérieur et à ses possibilités. Il observa, analysa et explora. Le laboratoire devint son sanctuaire et les hommes de science ses prêtres et ses prophètes. Un humaniste moderne affirme avec confiance :

> L'avenir n'est pas aux églises, mais aux laboratoires; pas aux prophètes, mais aux savants; pas à la piété mais à l'efficacité. L'homme est enfin devenu conscient d'être seul responsable de la réalisation du monde de ses rêves et d'avoir en lui-même le pouvoir de la réussite.

L'homme a assigné la nature devant le tribunal de l'investigation scientifique. Personne ne met en doute que le travail de l'homme dans les laboratoires scientifiques a apporté une augmentation considérable de puissance et de confort, produisant des machines à penser et des appareils pour s'élever avec majesté dans les airs ou se déplacer avec une noble dignité sur les mers.

Mais en dépit de ces succès scientifiques étonnants, les vieux maux continuent et l'âge de la raison a évolué en un âge de la terreur. L'égoïsme et la haine n'ont pas disparu avec le développement de notre système d'éducation et l'extension de nos dispositions législatives. Une génération naguère optimiste

demande maintenant dans un trouble extrême : « Pourquoi ne pouvons-nous chasser le mal? »

La réponse est toute simple : par son propre pouvoir, l'homme ne peut jamais chasser le mal du monde. L'espoir des humanistes est une illusion, née d'un trop grand optimisme au sujet de la bonté inhérente à la nature humaine.

Je serais le dernier à condamner les milliers d'hommes sincères et dévoués qui, en dehors des Églises, ont travaillé sans égoïsme dans les divers mouvements humanitaires, pour guérir le monde des maux sociaux : je préfère en effet un humaniste responsable à un chrétien irresponsable. Mais tant de ces personnes, données à la recherche du salut dans le contexte humain, sont devenues, à un point incompréhensible, pessimistes et désillusionnées, parce que leurs efforts se basent sur une sorte d'illusion qui ignore les faits fondamentaux au sujet de notre nature mortelle.

Je ne voudrais pas non plus minimiser l'importance de la science et de tout ce que nous a apporté la Renaissance. C'est par là que nous avons été ramenés des vallées marécageuses de la superstition et de la demi-vérité aux montagnes ensoleillées de l'analyse constructive et du jugement objectif. L'autorité indiscutée de l'Église en matière scientifique avait besoin d'être libérée d'un obscurantisme paralysant, de notions périmées et d'inquisitions honteuses. Mais l'optimisme exalté de la Renaissance, en essayant de libérer l'esprit de l'homme, a oublié que cet homme était capable de péché.

II

La deuxième idée en vue de supprimer le mal dans le monde stipule que si l'homme se tient devant le Seigneur dans la soumission et l'attente, Dieu seul, au moment qu'Il voudra, sauvera

le monde. Enracinée dans une doctrine pessimiste de la nature humaine, cette idée élimine toute capacité de l'homme pécheur à faire quoi que ce soit de valable; elle a été prédominante dans la Réforme, ce grand mouvement spirituel qui a donné naissance à la préoccupation protestante pour la liberté morale et spirituelle et a servi de correctif nécessaire à une Église médiévale, atteinte par la corruption et l'immobilisme. Les doctrines de la justification par la foi et du sacerdoce universel des croyants sont des principes de base que nous, protestants, devons toujours professer, mais la doctrine de la Réforme sur la nature humaine a exagéré la corruption de l'homme. La Renaissance était trop optimiste, la Réforme fut trop pessimiste. La première se centra tellement sur la bonté de l'homme qu'elle négligea son penchant au mal; la seconde souligna tellement la faiblesse de l'homme qu'elle négligea son aptitude au bien. Enseignant à juste titre la culpabilité de l'homme et son impuissance à se sauver lui-même, la Réforme affirme à tort que l'image de Dieu avait été complètement détruite en l'homme.

Ceci conduit au concept calviniste de la corruption totale de l'homme et à une résurgence de l'idée terrible de la damnation des enfants. La nature humaine est si corrompue, dit le théologien calviniste, que si un nouveau-né meurt sans baptême, il brûlera pour toujours en enfer. L'idée de la culpabilité de l'homme est ici certainement poussée trop loin.

Cette théologie mal équilibrée de la Réforme a souvent mis l'accent sur une religion « de l'autre monde », qui souligne l'absence totale d'espoir en ce monde-ci et invite l'individu à faire porter tous ses efforts sur la préparation de son âme en vue du monde à venir. Négligeant la nécessité d'une réforme sociale, la religion est ainsi coupée du grand courant de la vie humaine. Un comité d'église donnait comme qualité pour un

nouveau ministre : « Il doit prêcher le pur Évangile et ne pas parler de questions sociales. » Cette attitude prépare une église dangereusement inadéquate où les gens se rassemblent pour n'écouter que de pieuses platitudes.

En méprisant le fait que l'Évangile s'occupe du corps autant que de l'âme, un enseignement aussi déséquilibré provoque entre le sacré et le profane une dichotomie tragique. Pour être digne de son origine néo-testamentaire, l'Église doit tendre à transformer à la fois les vies individuelles et les situations sociales qui jettent tant d'hommes dans l'anxiété de l'esprit et dans un asservissement cruel.

L'idée que l'homme attend que Dieu seul agisse conduit inévitablement à une déformation tenace de la prière. Car si Dieu fait toutes choses, l'homme s'adresse à lui pour tout et Dieu est réduit à la fonction de « serveur cosmique » qu'on appelle pour le motif le plus futile. Ou bien Dieu est regardé comme si puissant et l'homme comme si impuissant que la prière remplace le travail et l'intelligence. Quelqu'un m'a dit : « Je crois à l'intégration raciale, mais je sais qu'elle ne se réalisera que si Dieu le veut. Vous, les Noirs, feriez mieux de cesser vos manifestations et de vous mettre à prier. » Je suis sûr que nous devons demander à Dieu son aide et sa direction dans cette lutte pour l'intégration, mais nous nous tromperions lourdement en pensant que le combat sera gagné par la seule prière. Dieu, qui nous a donné des intelligences pour penser et des corps pour travailler, irait à l'encontre de ses propres desseins s'il nous permettait d'obtenir par la prière ce qui peut nous venir par le travail et l'intelligence. La prière est un supplément merveilleux et nécessaire à nos faibles efforts, mais c'est un substitut dangereux. Lorsque Moïse entreprit de conduire les Israélites vers la Terre promise, Dieu montra clairement qu'il ne ferait pas pour eux

ce qu'ils pourraient faire eux-mêmes. « L'Éternel dit à Moïse : Pourquoi ces cris vers moi? Parle aux enfants d'Israël; et qu'ils marchent. »[1]

Nous devons prier sérieusement pour la paix, mais nous devons aussi travailler rigoureusement pour le désarmement et la suspension des expériences nucléaires. Nous devons nous servir de notre intelligence pour établir des plans de paix avec autant de rigueur que pour établir des plans de guerre. Nous devons prier avec une ardeur incessante pour la justice raciale, mais nous devons aussi élaborer un programme, nous organiser en action non violente de masse et mettre en œuvre toutes les ressources de nos corps et de nos âmes pour mettre fin à l'injustice raciale. Nous devons prier sans arrêt pour la justice économique, mais nous devons aussi mettre diligemment en action ces transformations sociales qui assureraient une meilleure répartition des biens à l'intérieur de notre nation et dans les régions sous-développées du monde.

Tout cela ne nous montre-t-il pas qu'il est erroné de penser que Dieu bannira le mal de la terre, même si l'homme se contente de rester paisiblement assis au bord du chemin? Aucun éclair miraculeux ne tombera du ciel pour foudroyer le mal. Aucune armée angélique ne descendra pour obliger les hommes à faire ce qu'ils refusent. La Bible ne nous représente Dieu ni comme un tsar omnipotent qui prend toutes les décisions pour ses sujets ni comme un tyran cosmique qui s'introduit dans la vie intérieure des hommes avec des méthodes de gestapo; elle nous le montre comme un Père aimant qui donne à ses enfants autant d'abondantes bénédictions qu'ils désirent en recevoir. Toujours l'homme

1. Exode 14, 15.

doit faire quelque chose. « Tiens-toi sur tes pieds, dit Dieu à Ézéchiel et je te parlerai. »[2] L'homme n'est pas un invalide abandonné sans ressources dans une vallée de corruption totale jusqu'à ce que Dieu l'en tire. Il est au contraire un être humain valide, dont la vue a été affaiblie par la cataracte du péché et dont l'âme a été anémiée par le virus de l'orgueil, mais qui garde une vue suffisante pour lever les yeux vers la montagne et en qui l'image de Dieu subsiste assez pour qu'il tourne sa vie faible et pécheresse vers le Grand Médecin qui guérit les ravages du péché.

La vraie faiblesse de l'idée d'un Dieu qui réalise absolument tout est sa conception fausse à la fois de Dieu et de l'homme. Elle rend Dieu si absolument souverain que l'homme est absolument sans moyens. Elle rend l'homme si absolument corrompu qu'il ne peut rien que compter sur Dieu. Elle voit le monde comme tellement contaminé par le péché que Dieu le transcende totalement et n'y touche que çà et là par une incursion toute-puissante. Cette optique aboutit à un Dieu despote et non père. Elle s'achève en un pessimisme tel, au sujet de la nature humaine, que l'homme n'est plus guère qu'une larve impuissante qui se traîne dans les marais d'un monde mauvais. Mais l'homme n'est pas plus un corrompu total que Dieu n'est un dictateur suprême. Nous devons sûrement affirmer la majesté et la souveraineté de Dieu, mais cela ne doit pas nous conduire à croire que Dieu est un Monarque absolu qui veut nous imposer sa volonté et nous enlever la liberté de choisir entre ce qui est bon et ce qui ne l'est pas. Il ne veut pas s'imposer à nous ni nous forcer à rester chez nous quand notre esprit est enclin à partir vers quelque région avilissante. Mais il nous suit avec amour et lorsque nous rentrons en nous-mêmes et tournons nos pieds

2. Ézéchiel 2, 1.

fatigués vers la maison du Père, il est là qui nous attend, les bras étendus dans un geste de pardon.

Nous ne devons donc jamais nous imaginer que Dieu, par quelque miracle stupéfiant ou d'un geste de la main, expulsera le mal de ce monde. Aussi longtemps que nous croirons de pareilles choses, nous prierons d'une manière qui ne peut être exaucée et nous demanderons à Dieu de faire des choses qu'il ne voudra jamais faire. Croire que Dieu veut tout faire pour l'homme est aussi insoutenable que de croire que l'homme peut tout faire par lui-même. Dans les deux cas, il s'agit d'un manque de foi. Nous devons apprendre que tout attendre de Dieu sans rien faire nous-mêmes, ce n'est pas de la foi, mais de la superstition.

III

Quelle est donc la réponse à cette question embarrassante de la vie : « Comment le mal peut-il être chassé de nos vies individuelles et collectives ? » Si le monde ne peut être purifié ni par Dieu seul ni par l'homme seul, par qui le sera-t-il ?

La réponse se trouve dans une idée nettement différente des deux que nous avons discutées, car ni Dieu ni l'homme ne peuvent séparément réaliser le salut du monde. Mais ensemble, unis dans une merveilleuse unité de dessein par un amour débordant, qui est don gratuit de soi de la part de Dieu, obéissance et accueil parfaits de la part de l'homme, Dieu et l'homme peuvent changer le vieux en neuf et extirper le cancer mortel du péché.

C'est la foi qui est le principe permettant à Dieu d'agir par l'intermédiaire de l'homme. C'est de foi que manquaient les disciples lorsqu'ils essayèrent désespérément de chasser le mal lancinant du corps de l'enfant malade. Jésus leur a rappelé qu'ils

avaient tenté de faire par eux-mêmes ce qui ne pouvait être fait que si leurs vies étaient, pour ainsi dire, des réceptacles ouverts où la puissance de Dieu pourrait être librement versée.

Deux types de foi en Dieu sont clairement proposés dans l'Écriture. L'une peut être appelée la foi de l'esprit, où l'intellect accepte de croire que Dieu existe. L'autre peut être décrite comme la foi du cœur, qui entraîne l'homme tout entier dans un acte confiant d'abandon de soi. Pour connaître Dieu, il faut posséder ce dernier type de foi, car la foi de l'esprit est orienté vers une théorie, tandis que la foi du cœur est centrée sur une Personne. Gabriel Marcel déclare que la foi, c'est *croire en*, et non pas *croire que*. C'est « ouvrir un crédit, qui me met à la disposition du seul en qui je crois ». La foi est l'ouverture, de toutes parts et à tous les niveaux, de la vie d'un homme à l'influx divin.

C'est ce que souligne l'apôtre Paul dans sa doctrine sur le salut par la foi. Pour lui, la foi est la capacité de l'homme à accepter la volonté de Dieu, par le Christ, de nous sauver de l'esclavage du péché. Dans son amour magnanime, Dieu offre gratuitement de faire pour nous ce que nous ne pouvons faire pour nous-mêmes. Nous sommes donc sauvés par la foi. L'homme comblé par Dieu et Dieu agissant par l'homme apportent dans nos vies individuelles et sociales des changements incroyables.

Les maux sociaux ont enfermé des multitudes d'hommes dans un défilé obscur, triste et sans issue et en ont plongé d'autres dans un sombre abîme de fatalisme psychologique. Ces maux fatals et paralysants peuvent être écartés par une humanité parfaitement unie à Dieu par l'obéissance. La victoire morale viendra si Dieu comble l'homme et si l'homme ouvre sa vie par la foi en Dieu, comme un golfe s'ouvre aux eaux surabondantes de la rivière. La justice raciale, une possibilité réelle pour notre nation et pour le monde, ne se réalisera ni par nos efforts frêles et souvent

mal orientés ni par Dieu imposant sa volonté à des hommes obstinés, mais lorsqu'il y aura assez de gens pour ouvrir leurs vies à Dieu et lui permettre de verser dans leurs âmes son énergie divine et triomphante. Notre vieux et noble rêve d'un monde de paix peut encore devenir une réalité, mais ce ne sera ni par l'homme œuvrant seul ni par Dieu détruisant les plans pernicieux des hommes; ce sera par des hommes ouvrant leurs vies à Dieu pour qu'il les remplisse d'amour, de respect mutuel, de compréhension et de bonne volonté. Le salut social ne viendra que par une acceptation volontaire par l'homme du don puissant de Dieu.

Permettez-moi d'appliquer à nos vies personnelles ce que je viens de dire. Beaucoup d'entre vous savent ce que lutter contre le péché veut dire. Année après année, vous avez pris conscience qu'un péché terrible — esclavage de la boisson peut-être, où infidélité, impureté, égoïsme — prenait possession de votre vie. Comme les années passaient et que le vice élargissait son emprise sur votre âme, vous saviez que c'était un intrus. Vous avez peut-être pensé : « Un jour, je chasserai ce mal. Je sais qu'il me détruit et met ma famille dans l'embarras. » Finalement, vous vous êtes décidés à vous purifier vous-mêmes de ce mal, en prenant une résolution de Nouvel An. Vous rappelez-vous votre surprise et votre déception lorsque vous vous êtes aperçus, trois cent soixante-cinq jours plus tard, que vos efforts les plus sincères n'avaient nullement banni de votre vie cette vieille habitude? Complètement étonnés vous avez demandé : « Pourquoi n'ai-je pu le chasser? »

En désespoir de cause, vous avez décidé de soumettre votre problème à Dieu, mais au lieu de lui demander d'agir par votre intermédiaire, vous avez dit : « Dieu, vous devez résoudre ce problème pour moi. Je ne puis rien y faire. » Mais des jours

et des mois plus tard, le mal était encore là. Dieu n'avait pas voulu le chasser, parce qu'il n'éloigne jamais le péché sans la coopération cordiale du pécheur. Aucun problème n'est résolu si nous attendons dans l'oisiveté que Dieu en prenne toute la responsabilité.

Personne ne peut détruire une mauvaise habitude par une simple résolution ni en demandant simplement à Dieu de faire le travail, mais seulement en se soumettant à Dieu et en devenant son instrument. Nous ne serons délivrés du poids accumulé par le mal que si nous permettons au dynamisme de Dieu de venir dans nos âmes.

Dieu a promis de coopérer avec nous si nous cherchons à chasser le mal de nos vies et à devenir de vrais enfants de son divin vouloir. « Si quelqu'un est en Christ, dit Paul, il est une nouvelle créature. Les choses anciennes sont passées; voici, toutes choses sont devenues nouvelles. »[3] Si un homme en est Christ, il est une personne nouvelle, son « soi » ancien s'en est allé et, divinement transformé, il devient un fils de Dieu.

L'une des grandes gloires de l'Évangile est que le Christ a transformé des prodigues qui n'en portaient pas le nom. D'un Simon de sable il a fait un Pierre de roc. D'un Saul persécuteur il a fait un apôtre Paul. Il a converti un Augustin fêtard en un saint Augustin. La confession de Léon Tolstoï dans *Ma religion* reflète une expérience que beaucoup ont partagée :

> Il y a cinq ans, la foi me vint; je crus en la doctrine de Jésus et toute ma vie en fut soudain transformée. Ce que j'avais autrefois désiré, je ne le désirais plus et je commençai à désirer ce que je n'avais jamais désiré auparavant. Ce qui me semblait autrefois juste devenait maintenant faux et le faux du passé

3. II Corinthiens 5, 17.

> je le considérais comme juste... Ma vie et mes désirs avaient changé complètement; bien et mal avaient échangé leur sens.

Nous trouvons ici la réponse à une question embarrassante. Le mal peut être banni, non par l'homme seul ni par un Dieu dictatorial envahissant nos vies, mais bien si nous ouvrons la porte et invitons Dieu, par le Christ, à entrer. « Voici, je me tiens à la porte et je frappe. Si quelqu'un entend ma voix et ouvre la porte, j'entrerai chez lui, je souperai avec lui et lui avec moi. »[4] Dieu est trop courtois pour enfoncer la porte, mais si nous l'ouvrons dans la foi, une confrontation divine et humaine transformera nos vies ruinées par le péché en personnalités rayonnantes.

4. Apocalypse 3, 20.

XVI

LETTRE DE PAUL AUX CHRÉTIENS D'AMÉRIQUE

Je voudrais vous communiquer une lettre imaginaire de la plume de l'apôtre Paul. Le timbre montre qu'elle est datée du port de Troas. En l'ouvrant, je remarque qu'elle a été écrite en grec et non en anglais. Après avoir travaillé assidûment à sa traduction pendant plusieurs semaines, je pense avoir maintenant découvert sa vraie signification. Si le contenu de cette épître sonne étrangement kingien plutôt que paulinien, attribuez-le à mon manque de parfaite objectivité plutôt qu'à un manque de clarté de la part de Paul. Voici la lettre telle que je l'ai sous les yeux.

Paul, appelé à être apôtre de Jésus-Christ par la volonté de Dieu, à vous qui êtes en Amérique, grâce et paix de la part de Dieu notre Père, par notre Seigneur et Sauveur, Jésus-Christ.

Depuis de nombreuses années, j'ai désiré vous voir. J'ai entendu tant de choses à votre sujet et au sujet de ce que vous faites. Des nouvelles me sont parvenues concernant les progrès fascinants et étonnants que vous avez accomplis dans le domaine de la science. J'ai entendu parler de vos brillants métros et de vos avions rapides comme l'éclair. Grâce à votre génie scientifique vous avez diminué les distances et dominé le temps. Grâce à vous, il est possible de prendre le déjeuner à Paris en France, et le dîner à New York City. J'ai entendu aussi parler de vos gratte-ciel et de leurs tours dressées audacieusement vers les étoiles. On m'a raconté vos grands progrès en matières médicales et la guérison de nombreux et terribles fléaux et maladies, prolongeant ainsi la vie et offrant une plus grande sécurité et plus de bien-être physique. Tout cela est merveilleux. Vous pouvez faire autant de choses de votre temps que je ne pouvais faire dans le monde gréco-romain de mon temps. Vous parcourez en un

seul jour des distances qui de mon temps demandaient trois mois. C'est merveilleux. Quelles enjambées formidables vous avez faites dans le domaine du développement scientifique et technique!

Mais, Amérique, je me demande si votre progrès moral et spirituel a été proportionné à votre progrès scientifique. Il m'apparaît que votre progrès moral ne suit pas votre progrès scientifique, votre morale est en retard sur votre intelligence et votre civilisation éclipse votre culture. Que de choses dans votre vie moderne peuvent être résumées dans le mot de votre poète Thoreau : « Des moyens améliorés pour une fin qui ne l'est pas. » Par votre génie scientifique, vous avez fait du monde un voisinage, mais vous n'avez pas employé votre génie moral et spirituel pour en faire une fraternité. Ainsi, Amérique, la bombe atomique que vous avez aujourd'hui à craindre n'est pas seulement cet engin mortel qui peut être lancé d'un avion sur la tête de millions d'hommes, mais cette autre bombe atomique cachée dans des cœurs d'hommes, capable d'exploser en une haine des plus horrible et un égoïsme des plus ravageur. C'est pourquoi je voudrais vous presser de mettre votre progrès moral au niveau de vos progrès scientifiques.

Je trouve nécessaire de vous rappeler la responsabilité que vous avez de représenter les principes moraux du christianisme en un temps où ils sont si communément méprisés. C'était là mon devoir. Je comprends qu'il y ait en Amérique beaucoup de chrétiens qui se veuillent liés à des systèmes et coutumes d'origine humaine. Ils ont peur d'être différents. Leur grand souci est d'être acceptés par la société. Ils vivent de principes comme celui-ci : « Tout le monde le fait, cela doit être vrai ». Pour beaucoup d'entre vous, la moralité signifie simplement le consentement du groupe. Dans votre jargon sociologique moderne, les habitudes sont acceptées comme la voie juste.

Vous en êtes venus inconsciemment à croire que ce qui est correct est déterminé par les enquêtes Gallup.

Chrétiens d'Amérique, je dois vous dire ce que j'écrivais aux chrétiens de Rome il y a des années : « Ne vous conformez pas à ce monde : mais transformez-vous par le renouvellement de votre esprit. »[1] Vous avez une double citoyenneté. Vous vivez à la fois dans le temps et l'éternité. Votre fidélité la plus haute, c'est à Dieu que vous la devez et non aux habitudes ou aux comportements de la masse, à l'État ou à la nation, ou à quelque institution humaine. Si une institution terrestre ou une habitude est contraire à la volonté de Dieu, c'est votre devoir de chrétien de vous y opposer. Vous ne devez jamais permettre que les exigences transitoires et éphémères l'emportent sur les exigences éternelles du Dieu tout-puissant. En un temps où les hommes abandonnent les hautes valeurs de la foi, vous devez vous y tenir fermement, et malgré la pression exercée par une génération folle, les garder inaltérées pour les enfants encore à naître. Vous devez vouloir porter un défi aux habitudes injustes, défendre les causes impopulaires et foncer contre le statu quo. Vous êtes appelés à être le sel de la terre. Vous avez à être la lumière du monde. Vous devez être le levain actif dans la masse de la nation.

J'apprends que vous avez en Amérique un système économique connu sous le nom de capitalisme, grâce auquel vous avez accompli des merveilles. Vous êtes devenus la nation la plus riche du monde, et vous avez mis sur pied le système de production le plus développé que l'histoire ait jamais connu. Tout cela est merveilleux. Mais, Américains, il y a danger de faire mauvais usage de votre capitalisme. J'affirme toujours que l'amour de

1. Romains 12, 2.

l'argent est la racine de beaucoup de maux et peut conduire un homme à devenir un matérialiste grossier. J'ai peur que beaucoup d'entre vous soient plus intéressés à faire beaucoup d'argent qu'à s'assurer des trésors spirituels.

Le mauvais emploi du capitalisme peut aussi conduire à une exploitation tragique. Cela s'est produit si souvent dans votre nation. Je me suis laissé dire que le dixième de 1 % de la population contrôle plus de 40 % de la richesse. Amérique, que de fois vous avez pris le nécessaire aux masses et donné le superflu aux privilégiés! Si vous voulez être une nation vraiment chrétienne, vous devez résoudre ce problème. Vous ne pouvez le faire en vous tournant vers le communisme, car celui-ci est fondé sur un relativisme éthique, un matérialisme métaphysique, un totalitarisme paralysant, et sur un refus des libertés fondamentales, toutes choses que le christianisme ne peut accepter. Mais vous pouvez travailler dans le cadre de la démocratie pour réaliser une meilleure distribution des richesses. Vous devez employer vos puissantes ressources économiques pour éliminer la pauvreté de la terre. Dieu n'a jamais voulu qu'un seul peuple vive dans une richesse superflue et excessive alors que les autres ne connaissent qu'une pauvreté totale. Dieu désire que tous ses enfants jouissent des premières nécessités de la vie, et il a mis en ce monde plus que le nécessaire, dans ce but précisément.

Je voudrais pouvoir être avec vous personnellement; ainsi je pourrais vous dire, les yeux dans les yeux, ce que je suis obligé de mettre par écrit. Oh, combien j'aspire à partager votre compagnie!

Laissez-moi vous dire quelque chose concernant l'Église. Américains, je dois vous rappeler, comme je l'ai dit à beaucoup d'autres, que l'Église est le Corps du Christ. Lorsque l'Église est fidèle à sa nature, elle ne connaît ni division ni désunion.

J'ai appris que dans le protestantisme américain il y a deux cent cinquante dénominations. Le tragique n'est pas tellement que vous ayez une telle multiplicité de dénominations, mais que beaucoup de groupes prétendent posséder l'absolue vérité. Un sectarisme si étroit détruit l'unité du Corps du Christ. Dieu n'est ni baptiste, ni méthodiste, ni presbytérien ou épiscopalien. Dieu transcende nos dénominations. Si vous voulez être de vrais témoins du Christ, vous devez arriver à cette persuasion, Amérique.

Je me réjouis d'entendre qu'il y a parmi vous un intérêt croissant pour l'unité et l'œcuménicité de l'Église. J'ai appris que vous avez organisé un Conseil national des Églises et que la plupart de vos grandes dénominations sont affiliées au Conseil œcuménique des Églises. Quelle merveille! Continuez de suivre ce chemin créateur. Gardez ces conseils d'Église bien vivants et continuez à leur donner votre soutien illimité. J'ai reçu les nouvelles encourageantes d'un dialogue tout récent entre catholiques romains et protestants. On m'a dit que plusieurs hommes d'Église protestants de chez vous ont accepté l'invitation du pape Jean à être observateurs au récent concile œcuménique de Rome. C'est un signe à la fois très significatif et salutaire. J'espère que c'est le commencement d'un développement qui rapprochera les chrétiens toujours plus intimement.

Une autre chose qui me trouble au sujet de l'Église américaine, c'est que vous avez une Église blanche et une Église noire. Comment donc peut-il y avoir ségrégation dans le vrai Corps du Christ? On me dit qu'il y a plus d'intégration dans le monde du spectacle et dans d'autres organismes profanes que dans l'Église chrétienne. Quelle monstruosité!

Il y a parmi vous, m'apprend-on, des chrétiens qui essaient de trouver des fondements bibliques pour justifier la ségrégation

et qui soutiennent que le Noir est inférieur par nature. Mes amis, c'est un blasphème et qui va à l'encontre de tout ce que proclame la religion chrétienne. Je dois répéter ce que j'ai souvent dit à beaucoup de chrétiens auparavant, qu'en Christ « il n'y a plus ni Juif ni Grec, il n'y a plus ni esclave ni libre, il n'y a plus ni homme ni femme, car tous vous êtes un en Jésus-Christ »[2]. En outre, je dois répéter ce que j'ai proclamé devant l'Aréopage d'Athènes : « Le Dieu qui a fait le monde et tout ce qui s'y trouve... a fait que tous les hommes, sortis d'un seul sang, habitassent sur toute la surface de la terre. »[3]

Ainsi, Américains, je dois vous presser avec insistance de vous débarrasser de toute forme de ségrégation. La ségrégation est une négation flagrante de l'unité que nous avons en Christ. Elle substitue la relation « moi-cela » à la relation « moi-toi » et réduit les personnes au statut de choses. Elle blesse l'âme et dégrade la personne. Elle inflige à celui qui en est l'objet un faux sentiment d'infériorité tout en confirmant celui qui la prône dans une fausse estime de sa propre supériorité. Elle détruit la communauté et rend la fraternité impossible. La philosophie sous-jacente au christianisme est diamétralement opposée à la philosophie par laquelle on veut justifier la ségrégation raciale.

J'estime votre Cour Suprême pour la décision historique qu'elle a prise en faveur de la déségrégation et aussi les personnes de bonne volonté qui ont vu en cette décision une grande victoire morale, mais j'entends dire que certains frères se sont déclarés en opposition ouverte à cette décision et que leurs locaux judiciaires résonnent de termes comme « annulation » et « suspension ». Puisque ces frères ont perdu le sens exact de la démocratie

2. Galates 3, 28.
3. Actes 17, 24-26.

et du christianisme, j'insiste pour que chacun de vous plaide en toute patience avec eux. Vous avez le devoir d'essayer de changer leurs attitudes par votre compréhension et votre bon vouloir. Montrez-leur qu'en se dressant contre l'intégration, ils ne s'opposent pas seulement aux nobles préceptes de votre démocratie, mais aussi aux préceptes éternels de Dieu lui-même.

J'espère que les Églises d'Amérique tiennent à jouer un rôle important dans la lutte contre la ségrégation. Ce fut toujours la responsabilité de l'Église d'élargir les horizons et de remettre en question les situations établies. L'Église doit entrer dans l'arène de l'action sociale. D'abord, vous devez veiller à ce que les Églises enlèvent ce joug de la ségrégation de leurs propres corps. Ensuite, vous devez chercher à rendre l'Église toujours plus active dans l'action sociale en dehors de ses propres portes. Elle doit essayer de garder ouverts les canaux de communication entre les races. Elle doit s'élever activement contre les injustices auxquelles se heurtent les Noirs en matière de logement, d'éducation, de protection policière, comme devant les tribunaux des villes et des États. Elle doit exercer son influence dans le domaine de la justice économique. Gardienne de la vie morale et spirituelle de la communauté, l'Église ne peut considérer avec indifférence ces maux manifestes. Si, en votre qualité de chrétiens, vous relevez le défi avec ardeur et vaillance, vous conduirez les égarés de votre nation des ténèbres de l'erreur et de la crainte à la lumière de la vérité et de l'amour.

Puis-je dire un mot à ceux parmi vous qui sont les victimes du système néfaste de la ségrégation? Vous devez continuer, avec ardeur et vigueur, à réclamer les droits qui vous sont reconnus par Dieu et par la Constitution. Accepter patiemment l'injustice serait à la fois lâche et immoral. Vous ne pouvez en bonne conscience échanger votre droit de naissance à la liberté contre

une assiette de potage « ségrégé ». Mais en persévérant dans votre juste protestation, veillez toujours à combattre avec des méthodes chrétiennes et des armes chrétiennes. Assurez-vous que les moyens que vous employez soient aussi purs que la fin que vous visez. Ne succombez jamais à la tentation de l'amertume. Quand vous exigez la justice, veillez à agir dans la dignité et la discipline, avec l'amour comme arme principale. Ne permettez à personne de vous abaisser au point que vous vous mettriez à le haïr. Évitez toujours la violence. Si vous semez la violence dans votre lutte, les générations futures récolteront la tornade de la désintégration sociale.

Dans votre combat pour la justice, montrez à vos oppresseurs que vous n'avez nul désir de les vaincre ni non plus de tirer vengeance des injustices dont ils vous ont accablés. Faites-leur comprendre que l'ulcère infecté de la ségrégation affaiblit le Blanc autant que le Noir. En adoptant cette attitude, vous situerez votre cause à un niveau élevé de christianisme.

Nombreux sont ceux qui comprennent l'urgence de la déségrégation. Nombreux sont les Noirs qui veulent vouer leurs vies à la cause de la liberté et nombreux aussi les Blancs de bonne volonté et de forte sensibilité morale qui veulent eux aussi défendre la justice. L'honnêteté me pousse à reconnaître qu'une telle position requiert l'acceptation de la souffrance et du sacrifice. Ne soyez pas découragés si vous êtes condamnés et persécutés pour la cause de la justice. Si vous rendez témoignage à la vérité et à la justice, vous serez voués au mépris. Souvent on vous traitera d'idéaliste peu pratique ou de radical dangereux. Il pourra même vous arriver d'être dénoncé comme communiste, simplement parce que vous croyez à la fraternité humaine. Parfois peut-être vous serez jetés en prison. Si cela vous arrive, vous devez faire à la prison l'honorable faveur de votre présence. Cela peut vouloir dire aussi que vous perdez votre emploi ou le standing

social de votre groupe. Et si la mort physique est le prix que certains doivent payer pour libérer leurs enfants de la mort psychologique, rien ne pourrait être plus chrétien. Ne vous tracassez pas au sujet de la persécution, chrétiens d'Amérique; vous devez l'accepter si vous vous dressez pour un grand principe. Je vous en parle avec une certaine autorité, car ma vie a été une ronde incessante de persécutions. Après ma conversion, j'ai été rejeté par les disciples de Jérusalem. Plus tard, j'ai été accusé d'hérésie à Jérusalem. J'ai été emprisonné à Philippes, battu à Thessalonique, houspillé à Éphèse et humilié à Athènes. Je suis sorti de chacune de ces expériences plus persuadé que jamais que « ni la mort ni la vie, ni les anges ni les dominations, ni les choses présentes ni les choses à venir... ne pourront nous séparer de l'amour de Dieu, manifesté en Jésus-Christ notre Seigneur »[4]. Le but de la vie n'est pas d'être heureux, ni de s'assurer le plaisir et d'éviter la souffrance; il est de faire la volonté de Dieu, quelle qu'elle soit. Je n'ai qu'estime pour ceux d'entre vous qui déjà ont résisté fermement aux menaces et aux intimidations, aux ennuis et à l'impopularité, pour proclamer la doctrine de la Paternité de Dieu et de la fraternité des hommes. Ces nobles serviteurs de Dieu trouvent leur consolation dans ces paroles de Jésus : « Heureux serez-vous lorsqu'on vous outragera, qu'on vous persécutera et qu'on dira faussement de vous toute sorte de mal à cause de moi. Réjouissez-vous et soyez dans l'allégresse, parce que votre récompense sera grande dans les cieux; car c'est ainsi qu'on a persécuté les prophètes qui ont été avant vous. »[5]

Je dois conclure. Silas attend cette lettre et je dois partir pour la Macédoine où je suis appelé d'urgence. Mais avant de vous quitter, je dois vous dire, comme je l'ai dit à l'Église de Corinthe,

4. Romains 8, 38-39.
5. Matthieu 5, 11-12.

que l'amour est dans le monde la force la plus durable. Au long des siècles, les hommes ont cherché à découvrir le bien le plus élevé. Ce fut la question centrale de la philosophie morale. Ce fut l'une des grosses questions de la philosophie grecque. Épicuriens et stoïciens ont cherché à y répondre. Quel est le *summum bonum* de la vie? Je crois avoir trouvé la réponse, Amérique. J'ai découvert que le bien suprême, c'est l'amour. Ce principe est au centre du cosmos. C'est la grande force unifiante de la Vie. Dieu est amour. Celui qui aime a découvert le fil conducteur de la réalité dernière; celui qui hait est candidat au néant.

Chrétiens d'Amérique, vous pouvez maîtriser les subtilités de votre langue et posséder l'éloquence des discours bien construits; mais quand bien même vous parleriez toutes les langues des hommes et des anges, si vous n'avez pas l'amour, vous êtes comme un airain résonnant ou une cymbale retentissante.

Vous pouvez avoir le don de la prédiction scientifique et comprendre le rôle des molécules, vous pouvez violer les secrets de la nature et en tirer de nouveaux succès, vous pouvez gravir les hauteurs des réussites académiques, en sorte d'avoir toute science, et vous pouvez vous glorifier de vos grandes institutions d'enseignement et de l'extension illimitée de vos diplômes; mais sans l'amour, tout cela ne signifie absolument rien.

Mais plus encore, Américains, vous pouvez donner vos biens pour nourrir les pauvres, vous pouvez faire des largesses aux œuvres de charité et vous distinguer par une philanthropie élevée, mais si vous n'avez pas l'amour, votre charité n'a aucun sens. Vous pouvez même livrer votre corps aux flammes et subir la mort d'un martyr, votre sang répandu peut être pour les générations futures un symbole d'honneur et des milliers d'hommes

peuvent vous louer comme l'un des plus grands héros de l'histoire; mais même alors, si vous n'avez pas l'amour, votre sang est versé en vain. Vous devez arriver à voir qu'un homme peut être centré sur lui-même dans le don de soi et préoccupé de soi dans son sacrifice. Sa générosité peut nourrir son ego et sa piété gonfler son orgueil. Sans l'amour, la bienfaisance devient égotisme et le martyre orgueil spirituel.

La plus grande de toutes les vertus, c'est l'amour. Nous découvrons ici la vraie signification de la foi et de la croix chrétiennes. Le Calvaire nous permet de plonger le regard dans l'éternité et de voir l'amour de Dieu faisant irruption dans le temps. Dans sa générosité insondable, Dieu a envoyé son Fils unique mourir afin que nous puissions vivre. En vous unissant au Christ et à vos frères par l'amour, vous aurez acquis vos droits à la vie éternelle. Dans un monde qui repose sur la force, la tyrannie et la violence, vous avez pour mission de suivre la voie de l'amour. Vous découvrirez ainsi que l'amour désarmé est la force la plus puissante du monde.

Je dois vous quitter. Adressez mon salut le plus chaleureux à tous les saints dans la famille du Christ. Réconfortez-vous les uns les autres; ayez un même sentiment et soyez dans la paix.

Il est improbable que je vous voie en Amérique, mais je vous rencontrerai dans l'éternité de Dieu. Et maintenant à lui qui peut nous préserver de la chute et nous élever des vallées sombres du désespoir aux sommets lumineux de l'espérance, de la nuit du découragement à l'aube de la joie, à lui soient la puissance et l'autorité, maintenant et à jamais. Amen.

XVII

PÈLERINAGE À LA NON-VIOLENCE

Pendant ma dernière année au séminaire de théologie, j'entrepris la lecture excitante de diverses théories théologiques. J'avais été éduqué dans une tradition fondamentaliste assez stricte; il m'arriva donc d'être choqué, lorsque mon voyage intellectuel me faisait traverser des pays doctrinaux nouveaux pour moi et parfois complexes. Mais le pèlerinage fut toujours stimulant; il me donna une estime nouvelle pour le jugement objectif et l'analyse critique, il me réveilla de mon sommeil dogmatique.

Le libéralisme me procura une satisfaction intellectuelle que je n'avais jamais trouvée dans le fondamentalisme. Je m'entichai tellement de l'optique libérale que je faillis tomber dans le piège et accepter sans esprit critique tout ce qu'englobait le libéralisme. J'étais absolument convaincu de la bonté naturelle de l'homme et du pouvoir de la raison humaine.

I

Un changement fondamental se produisit dans ma pensée lorsque je commençai à m'interroger sur quelques-unes des théories qui ont été associées à ce qu'on appelle la théologie libérale. Il y a, bien sûr, des aspects du libéralisme que j'espère apprécier toujours : son ardeur dans la recherche de la vérité, son insistance sur un esprit d'ouverture et d'analyse, son refus de renoncer aux meilleures clartés de la raison. L'apport du libéralisme à la critique philosophique et historique de la littérature biblique a été d'une valeur incommensurable et doit être défendu avec une passion religieuse et scientifique.

Mais je commençai à mettre en question la doctrine libérale de l'homme. Plus j'observais les tragédies de l'histoire et la

honteuse inclination de l'homme à choisir la voie basse, plus j'en vins à voir la profondeur et la force du péché. La lecture de œuvres de Reinhold Niebuhr me fit prendre conscience de la complexité des motivations humaines et de la réalité du péché à tous les niveaux de l'existence de l'homme. De plus, je me rendis compte de la complexité des implications sociales de l'homme et de la réalité évidente du mal collectif. Je compris que le libéralisme avait été vraiment trop sentimental au sujet de la nature humaine et qu'il penchait vers un faux idéalisme.

Je commençai aussi à voir que l'optimisme superficiel du libéralisme concernant la nature humaine négligeait le fait que la raison est obscurcie par le péché. Plus je réfléchis à la nature humaine et plus je vis comment notre tendance tragique au péché nous encourage à rendre nos actes rationnels. Le libéralisme n'a pas su montrer que la raison par elle-même n'est pas beaucoup plus qu'un instrument servant à justifier en l'homme ses manières défensives de penser. Privée de la puissance purificatrice de la foi, la raison ne peut jamais se libérer elle-même des déformations et des rationalisations.

Tout en rejetant certains aspects du libéralisme, je n'acceptai jamais la néo-orthodoxie. En celle-ci, je voyais un correctif utile à un libéralisme sentimental, mais j'estimais qu'elle ne fournissait pas de réponse adéquate aux problèmes fondamentaux. Si le libéralisme était trop optimiste au sujet de la nature humaine, la néo-orthodoxie était trop pessimiste. Non seulement sur le problème de l'homme, mais aussi sur d'autres points vitaux, la révolte de la néo-orthodoxie allait trop loin. Dans son effort pour sauver la transcendance de Dieu, compromise par l'accent exagéré mis sur l'immanence dans le libéralisme, la néo-orthodoxie allait à l'autre extrême en insistant sur un Dieu caché, inconnu, « tout autre ». Dans sa révolte contre l'exagération libérale du

rôle de la raison, la néo-orthodoxie tombait dans une sorte d'antirationalisme et de semi-fondamentalisme, appuyant sur un biblicisme presque non critique. Il me semblait que cette conception était inadéquate, tant pour l'Église que pour la vie personnelle.

Le libéralisme me laissa donc insatisfait sur la question de la nature humaine et je ne trouvai pas de refuge dans la néo-orthodoxie. Je suis maintenant convaincu que la vérité au sujet de l'homme ne se trouve ni dans le libéralisme ni dans la néo-orthodoxie. Chacun d'eux représente une vérité partielle. Une large fraction du libéralisme protestant a défini l'homme par sa nature essentielle, son aptitude au bien; la néo-orthodoxie a tendu à le définir uniquement par sa nature existentielle, son aptitude au mal. Une compréhension adéquate de l'homme ne se trouve ni dans la thèse du libéralisme, ni dans l'antithèse de la néo-orthodoxie; elle se trouve dans une synthèse qui réconcilie les vérités des deux conceptions.

Entre-temps, j'avais acquis une connaissance meilleure de la philosophie existentielle. J'étais entré en contact avec elle par la lecture de Kierkegaard et de Nietzsche. Plus tard, j'étudiai Jaspers, Heidegger et Sartre. Ces penseurs stimulaient ma réflexion. Tout en me défiant de chacun d'eux, je retirai cependant beaucoup de leur étude. Finalement, j'entrepris une étude sérieuse des écrits de Paul Tillich; je me convainquis alors que l'existentialisme, bien qu'il soit devenu trop à la mode, a saisi au sujet de l'homme et de sa condition certaines vérités de base qu'il ne faut pas négliger.

La compréhension de la « liberté limitée » de l'homme est l'un des aspects durables de l'existentialisme; sa perception de l'anxiété et du conflit produits dans la vie personnelle et sociale de l'homme

par la structure périlleuse et ambiguë de l'existence est spécialement significative pour notre temps. Existentialisme athée et existentialisme théiste ont en commun que la situation existentielle de l'homme est en rupture avec sa nature essentielle. Dans leur réaction contre l'essentialisme de Hegel, tous les existentialistes soutiennent que le monde est disloqué. L'histoire est une suite de conflits inconciliables et l'existence de l'homme est lourde d'anxiété et privée de sens. La réponse chrétienne n'est dans aucune de ces assertions existentielles, mais on y trouve beaucoup d'éléments qui peuvent aider le théologien dans une description valable de l'existence humaine.

Mes études proprement dites avaient eu pour objet la théologie et la philosophie systématiques, mais je m'intéressai de plus en plus à la morale sociale. Dans mon adolescence, je m'étais senti profondément concerné par le problème de l'injustice raciale. La ségrégation me paraissait à la fois inexplicable rationnellement et injustifiable moralement. Je ne pourrais jamais admettre d'avoir à m'asseoir exclusivement à l'arrière d'un autobus ou dans une section « séparée » d'un train. La première fois que je m'assis derrière un rideau dans un wagon-restaurant, il me sembla que ce rideau était tiré sur ma propre personnalité. J'avais également appris que l'injustice raciale va de pair avec l'injustice économique. J'avais observé comment les systèmes de ségrégation exploitaient à la fois les Noirs et les *poor whites*, les Blancs pauvres. Ces expériences anciennes m'avaient rendu profondément conscient des formes variées de l'injustice dans notre société.

II

Avant d'entrer au séminaire théologique cependant, je n'avais entrepris aucune recherche intellectuelle sérieuse d'une méthode

qui éliminerait le mal social. Je fus immédiatement influencé par l'évangile social. Dans les premières années après 1950, je lus *Chrétienté et la crise sociale* de Walter Rauschenbusch, un livre qui imprima sur ma pensée une marque indélébile. Il y avait évidemment des points où j'étais en désaccord avec Rauschenbusch. A mon avis, il a été victime du « culte du progrès inévitable », caractéristique du XIXe siècle, ce qui l'a poussé à un optimisme douteux au sujet de la nature humaine. En outre, il est dangereusement proche de l'identification entre le Royaume de Dieu et un système social et économique déterminé, tentation à laquelle l'Église ne doit jamais succomber. Mais malgré ces insuffisances, Rauschenbusch donna au protestantisme américain un sens de la responsabilité sociale qu'il ne perdrait plus. L'Évangile bien compris intéresse la totalité de l'homme, non seulement son âme mais aussi son corps, non seulement son bien-être spirituel mais aussi son bien-être matériel. Une religion qui s'affirme concernée par les âmes des hommes et qui ne l'est pas également par les bidonvilles qui les damnent, les conditions économiques qui les étranglent et les situations sociales qui les paralysent, n'est qu'une religion spirituellement moribonde.

Après avoir lu Rauschenbusch, je me suis mis à une étude sérieuse des théories sociales et morales des grands philosophes. Durant cette période je fus près de désespérer du pouvoir de l'amour dans la solution des problèmes sociaux. Les systèmes du « présente-l'autre-joue » et du « aime-tes-ennemis » sont valables, pensais-je, uniquement dans les conflits d'individu à individu; mais si des groupes raciaux et des nations sont en conflit, il faut une méthode plus réaliste.

Je fis alors connaissance avec la vie et les enseignements du Mahatma Gandhi. A la lecture de ses œuvres, je fus profondément captivé par ses campagnes de résistance non violente. Tout le

concept gandhien de *satyagraha* (*satya* est la vérité qui correspond à l'amour et *graha* est la force; *satyagraha* signifie donc « vérité-force » ou « amour-force ») avait pour moi une signification profonde. Comme je creusais toujours davantage la philosophie de Gandhi, mon scepticisme sur le pouvoir de l'amour diminuait progressivement; j'en arrivai à voir pour la première fois que la doctrine chrétienne de l'amour, mise en œuvre par la méthode gandhienne de non-violence, est l'une des armes les plus puissantes dont puisse disposer un peuple opprimé dans sa lutte pour la liberté. A cette époque d'ailleurs, je n'acquis sur la question qu'une compréhension et un jugement intellectuels sans aucun dessein de l'organiser dans un contexte social réel.

Lorsqu'en 1954 je partis comme pasteur à Montgomery en Alabama, je n'avais pas la moindre idée que je serais plus tard impliqué dans une crise où la résistance non violente serait applicable. J'avais vécu environ un an dans la communauté lorsque se déclencha le boycottage des autobus. Poussés à bout par les expériences humiliantes qu'ils avaient constamment affrontées dans les autobus, les Noirs de Montgomery exprimèrent dans une action massive de non-coopération leur volonté d'être libres. Ils trouvèrent qu'il était en fin de compte plus honorable d'aller à pied dans les rues avec dignité que de rouler en autobus dans l'humiliation. Au début de cette protestation, les gens me demandèrent d'être leur porte-parole. En acceptant cette responsabilité, mon esprit, consciemment ou inconsciemment, fut ramené au Sermon sur la Montagne et à la méthode gandhienne de résistance non violente. Ce principe devint l'étoile directrice de notre mouvement. Le Christ donnait l'esprit et la motivation, Gandhi fournissait la méthode.

L'expérience à Montgomery fit plus pour clarifier mes idées sur la question de la non-violence que tous les livres que j'avais

lus. Au fil des jours, je me convainquais toujours davantage de la puissance de la non-violence. Elle devint beaucoup plus qu'une méthode que j'avais approuvée intellectuellement, elle devint un engagement dans un style de vie. De nombreux points que je n'avais pas réussi à clarifier intellectuellement au sujet de la non-violence se trouvèrent désormais résolus dans le domaine de l'action pratique.

Le privilège que j'eus de faire un voyage en Inde eut une grande influence sur moi personnellement; il était en effet encourageant de constater directement les résultats étonnants d'une lutte non violente en vue de l'indépendance. On ne trouvait nulle part en Inde cette haine et cette amertume qui sont d'ordinaire les séquelles d'une campagne violente; une amitié réciproque, reposant sur une égalité complète, existait entre les peuples indien et britannique au sein du Commonwealth.

Je ne voudrais pas donner l'impression que la non-violence peut accomplir des miracles du jour au lendemain. Les hommes ne sont pas facilement arrachés à leurs ornières mentales et purgés de leurs préjugés ou sentiments irrationnels. Lorsque le défavorisé demande la liberté, le privilégié réagit d'abord avec aigreur et résistance. Même si les demandes sont formulées en termes non violents, la réponse initiale reste en substance identique. Je suis certain que beaucoup de nos frères blancs à Montgomery et partout dans le Sud restent amers envers les meneurs noirs, bien que ceux-ci aient choisi une voie d'amour et de non-violence. Mais la méthode non violente atteint les cœurs et les âmes qui se vouent à elle. Elle leur donne un nouveau respect de soi. Elle fait appel à des réserves de force et de courage qu'ils ne savaient pas posséder. Finalement, elle émeut la conscience de l'adversaire au point que la réconciliation devient une réalité.

III

Plus récemment, la méthode de non-violence m'est apparue comme une exigence dans les relations internationales. Je n'ai jamais été convaincu de l'efficacité de la guerre dans les conflits entre nations; mais si elle ne peut jamais être un bien positif, la guerre, me semblait-il, pourrait servir de bien négatif, en ce sens qu'elle empêche l'extension et la croissance d'une force mauvaise. Aussi horrible qu'elle soit, la guerre peut être préférable à la soumission à un régime totalitaire. Mais je crois maintenant que la puissance de destruction des armes modernes exclut désormais totalement la possibilité qu'une guerre réalise jamais encore un bien négatif. Si nous tenons pour établi que l'humanité a un droit de survivre, nous devons trouver une alternative à la guerre et à la destruction. A notre époque de véhicules spatiaux et d'engins balistiques guidés, le choix se réduit à non-violence ou non-existence.

Je ne suis pas un doctrinaire du pacifisme, mais j'ai essayé d'embrasser un pacifisme réaliste qui voit dans la position pacifiste le moindre mal pour les circonstances actuelles. Je ne prétends pas être libéré du dilemme moral auquel est affronté le non-pacifiste chrétien, mais je suis convaincu que l'Église ne peut rester silencieuse alors que le genre humain est sous la menace d'un anéantissement nucléaire. Si l'Église est fidèle à sa mission, elle doit réclamer la fin de la course aux armements.

Certaines de mes épreuves personnelles, au cours de ces quelques dernières années, ont aussi servi à modeler ma pensée. J'hésite toujours à mentionner ces expériences par crainte de donner une impression fausse. Un homme qui attire sans cesse l'attention sur ses difficultés et ses souffrances court le danger de développer un complexe du martyre et de donner aux autres

l'impression qu'il recherche consciemment la sympathie. Il peut se faire qu'on soit centré sur soi-même dans le sacrifice consenti. Aussi suis-je toujours réticent lorsqu'il s'agit de citer mes sacrifices personnels. Je crois cependant justifié de les mentionner ici, en raison de l'influence qu'ils ont eue sur ma pensée.

A cause de ma participation au combat pour la liberté de mon peuple, j'ai connu vraiment peu de jours paisibles durant ces dernières années. Douze fois j'ai été emprisonné dans les geôles d'Alabama et de Géorgie. Deux fois ma maison a été dynamitée. Rarement un jour passe sans que ma famille et moi recevions des menaces de mort. Ainsi, en un sens réel, j'ai été battu par la tempête de la persécution. Je dois reconnaître que parfois il m'a semblé que je ne pourrais supporter plus longtemps un tel fardeau et que j'ai été tenté de me retirer dans une vie plus calme et plus sereine. Mais chaque fois qu'une tentation de ce genre s'est présentée, quelque chose est venu fortifier et soutenir ma détermination. J'ai appris maintenant que le fardeau du Maître est léger précisément lorsque nous prenons sur nous son joug.

Mes épreuves personnelles m'ont aussi appris la valeur de la souffrance imméritée. Tandis que mes souffrances augmentaient, j'ai bientôt compris qu'il y avait deux façons de faire face à ma situation : ou bien réagir avec amertume ou bien chercher à changer la souffrance en force créatrice. J'ai opté pour la seconde manière. Reconnaissant la nécessité de la souffrance, j'ai essayé d'en faire une vertu. Ne fût-ce que pour me sauver moi-même de l'amertume, j'ai essayé de voir mes épreuves personnelles comme une occasion de me transformer moi-même et de guérir les gens impliqués dans la situation tragique qui prévaut actuellement. J'ai vécu ces récentes années dans la conviction que la souffrance imméritée est rédemptrice. Il en est qui voient encore dans la Croix une pierre d'achoppement, d'autres la considèrent

comme une folie, mais plus que jamais auparavant je suis convaincu qu'elle est la force de Dieu pour le salut social et individuel. Aussi, comme l'apôtre Paul, je puis désormais humblement, mais fièrement, dire : « Je porte en ma chair les marques du Seigneur Jésus. »

Les moments douloureux par lesquels je suis passé durant des années m'ont aussi porté plus près de Dieu. Plus que jamais je suis convaincu de la réalité d'un Dieu personnel. En vérité, j'y ai toujours cru. Mais autrefois, l'idée d'un Dieu personnel n'était pas beaucoup plus qu'une catégorie métaphysique que je trouvais théologiquement et philosophiquement satisfaisante. Désormais, c'est une vivante réalité, confirmée par les expériences quotidiennes. Dieu a été profondément réel pour moi, ces dernières années. Au milieu des dangers extérieurs, j'ai ressenti la paix intérieure. Dans les jours solitaires et dans les nuits lugubres, j'ai entendu une voix intérieure qui disait : « Voici, je serai avec toi. » Lorsque les chaînes de la peur et les entraves de la frustration avaient presque paralysé mes efforts, j'ai senti la puissance de Dieu, transformant la lassitude du désespoir en élan d'espérance. Je suis convaincu que l'univers est contrôlé par un dessein d'amour et que dans le combat pour la justice l'homme a une compagnie cosmique. Derrière les apparences rudes du monde se cache une puissance bienveillante. Dire que ce Dieu est personnel, ce n'est pas faire de lui un objet fini parmi d'autres objets ni lui attribuer les limitations de la personne humaine; c'est prendre ce qu'il y a de plus grand et de plus noble dans notre connaissance et affirmer que cela existe en perfection en Dieu. Il est certainement vrai que la personne humaine est limitée, mais la notion de personne comme telle n'inclut pas de limitation nécessaire. Elle signifie simplement conscience de soi et gouvernement de soi. Ainsi donc, dans le sens le plus vrai du terme,

Dieu est un Dieu vivant. En lui, il y a conscience et volonté, correspondant aux aspirations les plus profondes du cœur humain : *ce* Dieu à la fois provoque et exauce la prière.

La dernière décade a été vraiment passionnante. En dépit des tensions et des incertitudes de cette période, il s'est produit quelque chose dont la signification est profonde. Les vieux régimes d'exploitation et d'oppression sont en train de mourir; de nouveaux régimes de justice et d'égalité sont en train de naître. En un sens très réel, c'est une grande époque pour y vivre. C'est pourquoi je ne me décourage pas au sujet de l'avenir. L'optimisme facile d'hier est impossible... d'accord! Nous sommes devant une crise mondiale qui nous met si souvent face au murmure qui se lève de cette mer agitée qu'est la vie... d'accord! Mais toute crise comporte à la fois ses dangers et ses chances. Elle peut tourner soit au salut soit à la condamnation. Dans un monde livré aux ténèbres et au désordre, le Royaume de Dieu peut encore régner dans le cœur des hommes.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos du traducteur 9
Préface de l'auteur 13
Un esprit ferme et un cœur tendre 15
Non-conformiste transformé 25
Être un bon prochain 37
L'amour en acte 49
Aimer vos ennemis 63
Minuit... quelqu'un frappe à la porte 75
L'homme insensé 89
La mort du mal sur le rivage de la mer 101
Trois dimensions d'une vie achevée 115
Rêves détruits 131
Qu'est-ce que l'homme? 145
Comment un chrétien voit le communisme 155
Ce que peut notre Dieu 167
Antidotes de la peur 179
Réponse à une question embarrassante 195
Lettre de Paul aux chrétiens d'Amérique 209
Pèlerinage à la non-violence 221

Imprimé en Belgique par Casterman, s.a., Tournai, décembre 1982.
N° impr. 3382. N° édit. 6224.
Dépôt légal: 4e trimestre 1964. D. 1982/0053/227.

la force d'aimer

Le 4 avril 1968, le pasteur Martin Luther King, apôtre non violent de l'égalité entre les races, Prix Nobel de la Paix 1964, est assassiné à Atlanta. Ce crime contre l'humanité plus encore que contre un homme provoque dans le monde entier une émotion profonde. Toute conscience droite se sent concernée par ce destin tragique que le pape Paul VI n'hésite pas à mettre publiquement en parallèle avec la passion du Christ.

Martin Luther King a lutté pour que soit enfin traduite dans les faits l'égalité raciale proclamée par la Constitution des États-Unis. Son action fut parfois spectaculaire et quoi qu'en disent les partisans de méthodes plus violentes, elle ne fut pas sans efficacité. Mais c'est de l'esprit qui animait cette action que vient la grandeur incomparable de Martin Luther King.

C'est cet esprit que nous livre *La Force d'aimer*. Il nous en révèle la source vive, en une méditation très profonde et d'une actualité frappante, qui jaillit de la rencontre entre l'Évangile et un chrétien du XX[e] siècle. La perspective s'y élargit : si le problème racial y est souvent évoqué, nous y sommes aussi confrontés avec les autres problèmes posés par notre époque à la conscience chrétienne : la guerre et la paix, la bombe atomique, le sous-développement, le rôle de la science et de la technique, le matérialisme, l'économie sociale, le communisme... En vérité, dans ce livre le pasteur King nous invite à nous poser une question fondamentale sur ce que, pour chacun de nous, vraiment, concrètement, vitalement, signifie la foi au Christ et à son Message.

Martin Luther est mort, mais il nous a légué la force d'aimer.

ISBN 2-203-21206-3

Photo Karsh, Ottawa - © Camera Press - Holmes-Lebel →